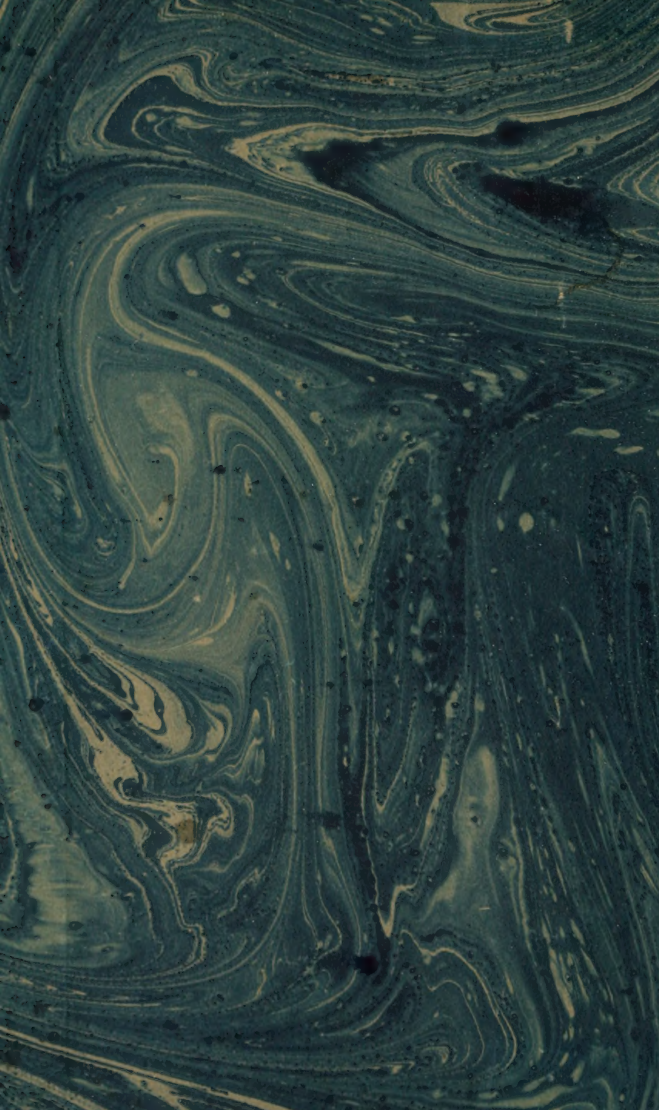
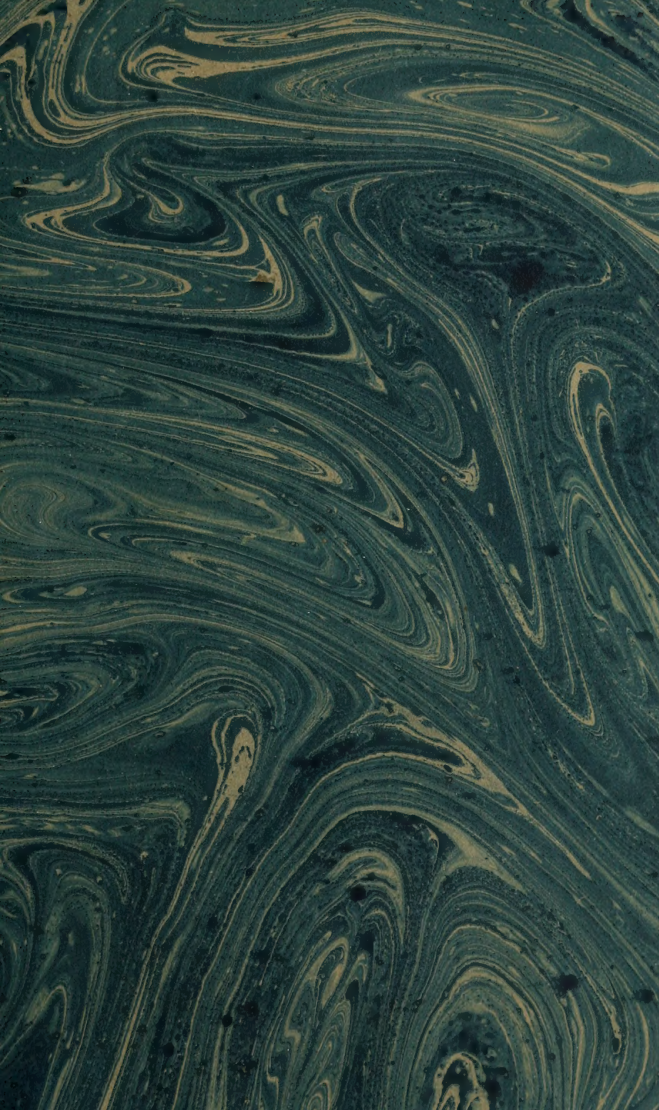


3 1761 05938744 9







Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO

by

ALEX PATHY

Un amant
de
Marie-Antoinette

Un amant
de
Marie - Antoinette

Le « divin » Lauzun et ses mémoires

Avec une introduction

par le bibliophile POL ANDRÉ



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22



LIBRARY

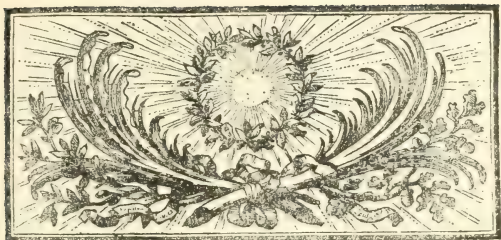
OCT 18 2001

UNIVERSITY OF TORONTO



Marie-Antoinette

D'après une gravure de l'époque.



INTRODUCTION

Le nom du héros de ces pages est célèbre et familier. Il a couru les ruelles les plus élégantes et les alcôves les plus dissolues; l'homme qui le porta a été le Don Juan des femmes de son époque, l'Apollon au petit pied de quelques douzaines de Dianes de haut ton. En un mot, c'est de Lauzun, du « beau Lauzun », du « divin Lauzun », du Lauzun de Marie-Antoinette et de la cour galante de France qu'il s'agit ici. Un tel nom est sympathique : on n'a jamais marchandé la sympathie aux vainqueurs des femmes. Plus que tout autre le duc de Lauzun la mérite et d'ailleurs pour la gagner, point de meilleur avocat que lui-même. Ce

qu'il a laissé de mémoires constitue le plus chaleureux et le plus élégant des plaidoyers de ce genre. On en pourra aisément juger par les pages qui suivent.

C'est, qu'en effet, en Lauzun s'incarne tout ce siècle frivole, élégant, jouisseur et blasé pour qui la Révolution sera un terrible et sanglant réveil. Il est le type, le symbole de ces viveurs de grande allure dont la race est perdue, et qui, au charme de la personne alliaient brillamment les impertinences de l'esprit. Il descendait, par son père, de l'illustre maréchal duc de Biron, et, par sa mère, d'une souche moins fameuse, les Crozat du Châtel. C'est le 13 avril 1747 qu'il naquit. Sans être prolix dans les détails de sa jeunesse, il en avoue assez dans ses mémoires pour nous dispenser d'y insister ici. On l'y voit, dès son jeune âge, poussé dans un milieu sans morale, voire sans scrupules, jeté au centre de la corruption royale. Dès lors ce qu'il advint et la suite de sa brillante carrière n'ont, en vérité, de quoi surprendre personne. On lira plus loin l'extrême fantaisie qui présida à son éducation. On verra ensuite les fruits qu'elle porta. Ils ne pouvaient être meilleurs et de ce que notre morale contemporaine peut y trouver de parfaitement blâmable, de tout à fait détestable, le « divin » Lauzun tira tout son charme. Les victimes de ce charme, victimes peu pitoyables, à la vérité, il s'est chargé lui-même de nous les dénombrer, de conter par le menu les amoureuses aventures de ces passades, et d'étaler, tout crûment, leur intimité, à peine voilée, devant le public. Ne nous en plaignons

pas. Ce cynisme de grand ton, cette outrecuidance allègre et détachée, nous a valu un admirable document sur les mœurs de ce siècle gangrené, le témoignage du contemporain le moins suspect. Qui donc aurait pu s'en plaindre ? Aucune de ces victimes consentantes et bénévoles, assurément, et à peine celle qui, sur son jeune front, posa, le matin du 4 février 1766, la couronne fermée de la princesse de Lauzun. On le croirait à peine : l'étonnant débauché dont nous publions les confessions, se maria, prit femme, — et une fois n'est pas coutume, — légitimement.

De sa personne élégante et touchante, M. Barrière dit avec justesse en une page attendrie :

« Qui donc avait épousé M. de Lauzun, et pourquoi ce mariage fut-il encore moins heureux que toutes les unions du temps ? Sa femme était M^{lle} Amélie de Boufflers, jeune personne douce, timide, aimante. Sa grand'mère était cette personne trop galante qui, duchesse de Boufflers avant d'arriver, par un second mariage, au rang de maréchale et de duchesse de Luxembourg, avait, dans sa jeunesse, motivé ce couplet célèbre :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'amour ;
Chacun s'empressait à lui plaire
Et chacun l'avait à son tour.

« Ce couplet, souvent redit, honore faiblement la maréchale. Si quelque chose la réhabilite un peu, c'est l'éducation que reçut d'elle M^{lle} de Lauzun. Aussi

M^{me} Necker a-t-elle écrit dans ses mélanges : « La grande considération dont jouit M^{me} de Lauzun, dans un âge encore tendre n'est pas due à la seule vertu : c'est à une pureté intérieure, c'est au caractère de ses pensées qui se peint dans tous ses mouvements, et dont sa physionomie est l'image, qu'elle doit l'estime et les égards dont elle est entourée... M^{me} de Lauzun rougit dès qu'on la regarde, et rougit encore de s'être aperçue qu'on la regardait... »

« L'éloge est complet et touchant. Assurément on ne trouvera rien à dire de semblable du duc de Lauzun : il rougissait peu. A peine comprendrait-on de nos jours ce rôle d'homme à bonnes fortunes, et cette suite ou cette complication d'aventures galantes qui constituaient alors une existence, un emploi, donnaient une célébrité, et que M. de Lauzun révèle avec la plus impudente candeur. On pense bien que nous ne détaillerons point ici les amoureuses prouesses de M. le duc : comment les nombrer ? Autant compter les arbres d'une forêt, les fleurs de la prairie, les flots qui touchent le rivage, les oiseaux qui traversent l'air ! Ces aventures ont fait et feront toujours le succès du livre. Les succès de l'auteur des Mémoires eurent une cause à part.

« M. de Lauzun porta, de son temps, un trait distinctif dans l'immoralité, qu'on décorait du nom de galanterie, et qui, de vieille date en France, prend, de règne en règne, le caractère du prince et de l'époque : grossière jusqu'à l'obscénité sous François I^{er} et son

filis ; mêlée sous Charles IX et Henri III aux poignards, aux poisons, aux cruautés des guerres religieuses ; sans mesure, mais gaie, courtoise, et l'on peut dire presque nationale, sous Henri IV ; plus contenue sous son fils, le pieux et mélancolique Louis XIII ; autorisée sous Louis XIV de l'exemple de toute la majesté du trône, s'associant à l'orgie sous la Régence ; appelant aux derniers jours de Louis XV la prostitution dans Versailles, et sachant du moins après Louis XV éviter l'éclat et respecter, dit-on, les convenances. Quelles convenances et quel respect ! Ces mémoires en donneront une idée.

« *M. de Lauzun, il faut en convenir, introduisit une innovation dans ces mœurs ; il créa le libertinage romanesque. La passion devait servir de prétexte ou d'excuse aux désordres. On céda à la violence de ses sentiments, et la preuve c'est qu'ils inspiraient des dévouements inaccoutumés. On trouvait dans Versailles des lettres écrites avec du sang. Un seigneur d'un beau nom, surpris par le guet sur le balcon d'une femme, se laissait conduire en prison comme voleur pour ne pas trahir en lui l'amant ; et dans les Mémoires de M^{me} de Genlis on voit que le chevalier de Custine se déguisait en mendiant pour la suivre, en coiffeuse pour avoir de ses cheveux, et sur un mot d'elle courait faire fort bravement la guerre en Corse. — Pour plaire à M^{me} de Genlis sans doute ! — Non, mais pour lui faire accroire qu'il désirait lui plaire et cacher par là le secret d'un autre amour. »*

A ceci, qu'ajouter ¹ ? Rien. Ces lignes disent ce que fut le mariage de Lauzun et ce qu'il fut lui-même. Mais le côté volontiers laissé dans l'ombre est celui qui touche aux rapports de Lauzun avec Marie-Antoinette. Par quelle suite de circonstances il fut admis à la cour de Louis XVI, comment il fut de l'intimité de la reine, tout cela l'avantageux personnage nous le conte minutieusement et ce serait assurément le répéter que de le dire ici. D'ailleurs, peu importe, la question se résume brutalement en ceci : Lauzun a-t-il été l'amant de Marie-Antoinette ? On l'a affirmé, on en a douté. C'est dans la nature des choses. Cependant on peut se prononcer pour l'affirmative et croire qu'en effet, le « divin » Lauzun eut de la fille de Marie-Thérèse ce qu'il lui plut d'en obtenir. La preuve, Lauzun lui-même l'administre à travers les réticences dont il enveloppe ses explications. « Lisez-les ! s'est-on écrié, et dites s'il est possible après cela de ne pas croire à la pureté de ces relations ! » C'est précisément l'opinion contraire qui se dégage de la lecture attentive des Mémoires de Lauzun. Pour tout esprit sans prévention, le doute n'est-il pas possible : oui, Lauzun a été l'amant de Marie-Antoinette. Car de deux choses l'une : ou Lauzun a dit la vérité, et dans ce cas la cause est jugée sans plus ; ou Lauzun a menti, et alors

1. Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII^e siècle, avec avant-propos et indices par M. F. Barrière, 1862.

toutes les autres affirmations de son ouvrage doivent être récusées. Or, ces affirmations ont été contrôlées, examinées, confrontées, et toutes sont apparues exactes. Dès lors pourquoi celles qui touchent à Marie-Antoinette ne le seraient-elles pas ? Au surplus, c'est au lecteur impartial d'en juger.

Cette brillante phase de la carrière amoureuse et mondaine de notre héros eut de terribles lendemains. En quelques lignes concises, M. Barrière les résume fort bien :

« On touchait au moment fatal où ces inexcusables désordres allaient recevoir un châtement terrible. Député à l'Assemblée constituante, M. de Lauzun y compta parmi les amis de M. le duc d'Orléans. Les idées nouvelles trouvèrent en lui un approbateur ; mais on ne peut penser qu'alors il tint à proscrire la monarchie. Le 10 août la renversa. Les années qui suivirent furent aussi funestes au duc qu'à la duchesse de Lauzun. Tout s'assombrit pour le duc quand, mettant loyalement son épée au service de la patrie, soit dans les Alpes, soit dans la Vendée, il y subit la haine qu'on portait aux anciens noms ainsi qu'aux talents militaires. Plus il rencontre de mauvais vouloir ou d'inertie, plus il met de constance à les vaincre. Vains efforts ! On le dessert, on le dénonce, on l'accuse. Conduit à Paris et condamné d'avance, Lauzun sourit en recevant son arrêt de mort. « Très calme toute cette journée et le matin de la suivante, il dort et mangea bien ; son visage n'était point altéré. Toujours

« impassible, il garda sa sérénité. Lorsque l'exécuteur vint le prendre, il commençait une douzaine d'huitres : Citoyen, dit-il, permets-moi d'achever ; puis lui offrant un verre : Prends ce vin, ajouta-t-il, tu dois avoir besoin de courage au métier que tu fais. Et il se livra. »

« S'il mourut, comme tant d'autres, quand il pouvait encore servir longtemps la France, ceux qui l'empêchèrent d'être utile ne purent l'empêcher de se montrer, un peu tard, repentant, juste et généreux. En apprenant, lorsqu'il était encore général, que la duchesse de Lauzun, sa femme, était arrêtée, il écrivit en sa faveur à la Convention et obtint une première fois sa liberté ; mais arrêtée de nouveau plus tard, elle périt sur l'échafaud six mois après son mari, le 27 juin 1794. »

Telle fut la fin de ce brillant amoureux, et c'est ainsi que dans sa chute il entraîna la plus douloureuse et la plus tendre des victimes.

*
* *

De l'intérêt d'un tel témoignage, le lecteur a pu juger par les rapides lignes de cet avant-propos. Personne, au surplus, ne l'a jamais contesté et le succès l'a consacré. En effet, les mémoires de Lauzun ont eu plusieurs éditions, sept au moins, et des contrefaçons diverses, or, toutes, toutes sans distinction, sont épuisées et quelques-unes sont absolument introuvables.

Dès lors, en les rééditant ici, nous demeurons fidèles au programme que nous nous sommes tracé. Nous faisons entrer dans notre collection une œuvre rare, un document de choix, qui, brillamment, vient compléter cette série à laquelle la faveur du public et des curieux n'a pas manqué.



Un Amant de Marie-Antoinette

Ma vie a été semée d'événements si bizarres, j'ai dès mes premières années été témoin de faits si importants, que j'ai cru pouvoir laisser ces *Mémoires* après moi, aux gens qui me sont chers. Ils ne sont écrits que pour eux, et il me serait bien difficile d'y mettre l'ordre nécessaire à un ouvrage destiné à être jugé par le public. Je ne me piquerai que de vérité; je reviendrai souvent sur mes pas; ma narration n'aura guère plus de suite que ma conduite n'en avait autrefois, et l'on me verra successivement galant, joueur, politique, militaire, chasseur, philosophe, et souvent plus d'une chose à la fois.

Je dois parler à ceux qui me liront du caractère de mon père. M. le duc de Gontaut, mon père, était un très parfait honnête homme, d'un cœur compatissant et charitable, d'une dévotion franche et qui ne s'étendait pas plus loin que lui-même. Il n'avait pas infiniment d'esprit, et moins encore d'instruction; mais un sens juste et droit, un prodigieux usage du monde et de la cour, un très bon ton, une manière noble et agréable de s'exprimer, une grande gaieté naturelle, beaucoup d'éloignement pour l'intrigue, et

une ambition mesurée en avaient fait un homme aimable et recherché. Une blessure considérable, qu'il reçut à la bataille de Dettingen lui fut un prétexte honnête de quitter le service. Lieutenant général, il se fixa à la cour, devint ami intime de M^{me} de Châteauroux, et par conséquent admis dans la familiarité du roi.

Les soins assidus qu'il lui rendit pendant la maladie dont elle est morte augmentèrent encore sa faveur, et bientôt après celle de M^{me} de Pompadour, il fut aussi bien avec elle qu'avec la précédente. L'usage bienfaisant qu'il fit de son crédit le fit généralement aimer, et je n'ai guère vu d'hommes qui eussent moins d'ennemis. Ce fut donc à la cour et, pour ainsi dire, sur les genoux de la maîtresse du roi que se passèrent les premières années de mon enfance. L'embaras de me trouver un bon gouverneur engagea mon père à en confier le soin à un laquais de feu ma mère, qui savait lire et passablement écrire, et que l'on décora du titre de valet de chambre pour lui donner de la considération. On me donna d'ailleurs les maîtres les plus à la mode de toutes espèces; mais M. Roch (c'était le nom de mon mentor) n'était pas en état de diriger leurs leçons et de me donner les moyens d'en profiter. Il se contenta de me communiquer ses talents pour l'écriture, auxquels il mettait beaucoup de vanité, et y réussit assez bien, ainsi qu'à m'apprendre à lire haut plus couramment et plus agréablement qu'on ne fait ordinairement en France. Ce petit talent me

rendit presque nécessaire à M^{me} de Pompadour, qui me faisait continuellement lire et écrire pour elle, et quelquefois même pour le roi. Nos voyages à Versailles en devinrent plus fréquents, et mon éducation plus négligée. J'étais d'ailleurs comme tous les enfants de mon âge et de ma sorte: les plus jolis habits pour sortir, nu et mourant de faim à la maison. On me fit entrer à douze ans dans le régiment des gardes, dont le roi me promit la survivance, et je sus à cet âge que j'étais destiné à une fortune immense et à la plus belle place du royaume, sans être obligé de me donner la peine d'être un bon sujet.



M. le comte de Stainville et mon père avaient épousé les deux sœurs, (je suis fils de l'aînée, morte en couches de moi). Ce mariage les avait intimement liés, et le crédit de mon père près de M^{me} de Pompadour avait successivement fait nommer son beau-frère ambassadeur à Rome, à Vienne, l'avait fait faire duc, cordon bleu et enfin ministre des Affai-

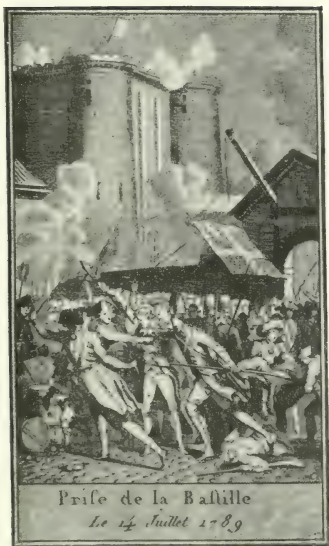
res étrangères, où les grâces de son esprit et ses talents lui acquirent bientôt un empire absolu sur elle, et peu après sur le roi. M. le duc de Choiseul avait une sœur chanoinesse de Remiremont, qui n'avait pour toute fortune que sa prébende, mais qui joignait à tous les agréments de son sexe le caractère d'un homme propre aux grandes choses et aux grandes intrigues; il la prit chez lui. M^{me} de Choiseul était laide, mais de ces laideurs qui plaisent généralement; on pouvait avec raison l'appeler une femme *désirable*. Elle ne fut pas longtemps sans vouloir gouverner son frère, et vit bien que le plus sûr moyen de prendre de l'empire et d'empêcher celui d'une maîtresse était d'en faire son amant. Mais pour soutenir ce rôle sans danger il fallait une consistance, un état, et elle n'en avait point. Il fallut donc chercher un mariage et un mari qui convinssent également à son amour-propre et à sa sûreté. Elle jeta les yeux sur M. le duc de Grammont, homme sans caractère, sans moyen de rien faire, interdit depuis quelques années, et passant sa vie dans une petite maison près de Paris avec des musiciens et des filles publiques les moins recherchés. Rien ne pouvait mieux convenir à M^{me} de Choiseul, puisque rien ne serait plus aisé que de remettre M. le duc de Grammont où elle l'avait pris dès qu'elle en serait embarrassée: mon père s'en mêla, on leva l'interdiction, et le mariage se fit.

J'avais quatorze ans alors; j'étais un assez joli en-

fant. M^{me} la duchesse de Grammont me prit dans la plus grande amitié, dans l'intention, je crois, de se former tout doucement un petit amant, qui fût bien à elle et sans inconvénient : son crédit, ou plutôt son empire sur M. le duc de Choiseul augmentait tous les jours. M^{me} la duchesse de Choiseul, qui aimait éperdument son mari, fut jalouse de cette excessive tendresse, et en quelques mois les deux belles-sœurs furent entièrement brouillées. Mon père, avec sa modération ordinaire, trouva moyen de ne point prendre de parti et d'être également bien vu des deux côtés. J'eus le bonheur de suivre son exemple ; mais j'avouerai à ma honte que je suivis mon penchant, et donnai dans mon cœur toute préférence à M^{me} la duchesse de Grammont, qui m'en sut très bon gré. Dans ce temps elle me mena à Ménars, chez M^{me} de Pompadour. M^{lle} Julie, femme de chambre, qui avait toute sa confiance, et qui était déjà devenue un personnage fort important, crut que ce que sa maîtresse gardait pour elle pourrait fort bien lui convenir aussi, et me destina à l'honneur d'être mis dans le monde par elle : elle me fit beaucoup de caresses et d'agaceries inutiles, car j'étais très innocent ; elle me mit un jour la main sur sa gorge : tout mon corps brûlait encore, plusieurs heures après, mais je n'en étais pas plus avancé. Je n'avais cependant pas de plus grand plaisir que de la rencontrer et d'être avec elle ; mon occupation fut remarquée par M. Roch, qui en devina facilement le sujet, et avec adresse, sans af-

fection, m'interdit tout commerce avec M^{lle} Julie ; j'en fus vivement affligé. Un événement plus intéressant me la fit oublier, ou du moins fut pour moi une forte distraction. M. le duc de Choiseul, devenu ministre de la Guerre par la mort de M. le maréchal de Bellisle, fit passer lieutenant général au service de France, M. le comte de Stainville, son frère cadet, officier de réputation et pour lors major général au service de l'empereur. Il n'avait rien ; mais la faveur de son frère et les bienfaits du roi lui assuraient un mariage avantageux ; on pensa à M^{lle} de Clermont-Reynel, qui joignait une grande fortune à une figure charmante, et qui n'avait pas quinze ans. Tout fut réglé pendant que M. de Stainville était encore à l'armée ; l'hiver vint. On lui envoya ordre de revenir, et on le maria six heures après son arrivée à Paris.

Je vis M^{me} de Stainville pour la première fois le jour de ses noces, et elle me fit une impression qui depuis ne s'est que difficilement effacée. J'en devins tout de suite passionnément amoureux, et on en fit des plaisanteries, qui le lui apprirent : elle en fut touchée ; mais elle était trop étroitement gardée par M^{me} la duchesse de Choiseul, sa belle-sœur, qui s'en était chargée, pour que cela eût encore aucun danger. M^{me} de Grammont, qui n'aimait pas son frère cadet, et qui craignait que la jeune femme ne plût trop à M. le duc de Choiseul, qui en avait l'air occupé, n'était pas fâchée de lui donner un amant ; ce



Prise de la Bastille

Le 14 Juillet 1789

La chute de la Bastille

D'après une gravure de l'Assemblée de la Révolution



La reine Marie-Antoinette
d'après une médaille frappée en 1793

n'était pas un obstacle à ses desseins sur moi, qu'elle pensait devoir lui revenir quand il lui plairait, et cela semblait prévenir un attachement dont la perte de son crédit eût été la suite indispensable. Elle protégeait donc nos amours naissantes, et nous faisait souvent venir chez elle ensemble.

M^{me} de Stainville me dit un jour à dîner, chez M^{me} de Choiseul, qu'elle dînerait le lendemain chez M^{me} de Grammont, et que nous pourrions y passer la journée. J'en fus comblé de joie ; mais M. Roch, qui le découvrit, et dont les mœurs sévères ne se démentaient jamais, voulut le lendemain matin, qui était un dimanche, me faire aller à la messe. Je refusai, nous nous disputâmes ; il me menaça de mon père, que je craignais beaucoup ; je cédaï avec un chagrin mortel ; il me mena à la messe aux Petits-Pères, où, suffoqué de colère et de tristesse, je m'évanouis ; je perdis entièrement connaissance, et lorsque je la repris, je me trouvai couché sur les marches de l'église, entouré de vieilles femmes, qui pour me donner plus d'air avaient déboutonné mes culottes. On me ramena à la maison, où je revins assez défait. Je dis que j'étais malade, et l'on m'obligea à me coucher. M^{me} la duchesse de Grammont vint me voir, et M^{me} de Stainville. Je lui contai mon histoire ; elle en rit, fut chez mon père, fit gronder M. Roch, et obtint la permission de me guérir et de m'emmener dîner chez elle. Ce jour fut un des plus heureux de ma vie. Je le passai tout entier avec ma jeune maî-

tresse, et presque toujours tête à tête. Elle me montrait combien elle était touchée de ma tendresse, et m'accordait toutes les innocentes faveurs que je lui demandais, et je n'en connaissais point d'autres. Je baisais ses mains ; elle me jurait qu'elle m'aimerait toute sa vie ; je ne désirais rien au monde. Une longue coqueluche lui fit garder sa chambre pendant près de six mois. L'entrée m'en fut interdite ; je ne la vis que rarement, et jamais sans M^{me} de Choiseul. Les médecins lui ordonnèrent les eaux de Cotterets ; on l'y mena au printemps, et elle revint en très bonne santé, au commencement de l'hiver. Elle alla beaucoup dans le monde avec M^{me} la duchesse de Choiseul ; elle dansait à merveille. Elle eut le plus grand succès à tous les bals, fut entourée, admirée de tous les gens à la mode ; elle rougit d'avoir un enfant pour amant, me rebuta, me traita durement, prit du goût pour M. de Jaucourt ; je fus jaloux, choqué, désespéré, mais je n'y gagnai rien.

Mon père, dans ce temps, arrangea mon mariage avec M^{lle} de Boufflers, petite-fille et héritière de M^{me} la maréchale de Luxembourg, son amie intime, et par conséquent un très grand parti. J'en fus fâché, parce que ce n'était pas l'avis de M^{me} la duchesse de Grammont, qui détestait, avec quelque raison, M^{me} la maréchale de Luxembourg, et m'en dit beaucoup de mal. On voulut me faire voir la personne que je devais épouser ; il fut arrangé que j'irais à un bal d'après-midi, chez M^{me} la maréchale de Mirepoix ;

que M^{lle} de Boufflers y dînerait; que j'arriverais de bonne heure, et la verrais. J'y fus en effet mené à quatre heures, et j'y trouvai une jeune personne charmante, qui me plut infiniment, et que je pris pour elle. Je me trompais malheureusement, et c'était de M^{lle} de Roth. Je reconnus mon erreur avec d'autant plus de chagrin, que M^{lle} de Boufflers, qui sortit de la chambre à coucher de M^{me} la maréchale de Mirepoix, ne gagnait pas à la comparaison. M^{me} la princesse de Beauvau était à ce bal avec M^{lle} de Beauvau. Il est difficile de réunir plus de grâces, plus d'esprit naturel et plus d'agrément; j'en sentis tout le prix.

Je rencontrai M^{lle} de Beauvau à tous les bals; je la vis souvent chez M^{me} la duchesse de Grammont, avec qui sa mère était intimement liée. Je cherchai à lui plaire; elle recevait mes soins sans répugnance; elle me convenait bien mieux à tous égards que M^{lle} de Boufflers. Je désirai l'épouser; j'en parlai à M^{me} de Grammont, de qui je fus fort approuvé. J'eus le courage de le dire à mon père, qui me reçut très mal, me dit que sa parole était engagée, et qu'il voulait la tenir. Je me promis bien cependant de ne pas me laisser marier malgré moi. L'attachement que je marquai à M^{me} la princesse de Beauvau lui plut. En partant pour un assez long voyage, qu'elle fut obligée de faire en Lorraine, elle eut la bonté de m'assurer qu'elle désirait autant que moi le succès de mes projets, et qu'il ne tiendrait pas à elle qu'ils ne réussissent. M^{lle} de Beauvau elle-même voulut bien me

faire espérer de s'occuper quelquefois de moi pendant son absence. Ce voyage fut long ; et comme il était prêt à finir, M^{me} la princesse de Beauvau eut la petite vérole et en mourut.

M^{lle} de Beauvau revint à Paris au bout de quelques mois, et fut mise au couvent de Port-Royal. J'avais sincèrement regretté M^{me} de Beauvau ; sa perte n'avait rien changé à mes intentions ; je voulus connaître celles de sa fille. Je lui fis remettre secrètement, à son couvent, une lettre que je vais rapporter ici tout entière :

« Je n'ai osé, mademoiselle, troubler votre douleur
« par la mienne : vous lui rendrez justice, en pensant
« que j'ai perdu autant que vous. Mon père veut me
« marier, mademoiselle ; mais plus je sens combien
« l'alliance de M^{lle} de Boufflers m'honore, et tout ce
« qu'elle vaut, plus je suis convaincu que nous ne
« nous convenons pas. Il n'existe qu'un bonheur pour
« moi, mademoiselle : l'espérance de pouvoir contri-
« buer au vôtre ; je mets un prix inexprimable à la
« tenir de vous. Je n'ose engager mon père à faire
« des démarches auprès de M. le prince de Beau-
« vau, sans savoir si ce n'est pas vous déplaire. Il
« s'agit d'un lien éternel, et il me semble que vous
« pouvez m'accorder ou me refuser la permission
« que je vous demande, sans manquer aux plus
« exactes bienséances. J'attends votre réponse, ma-
« demoiselle, avec bien plus de trouble et d'impac-
« tience que s'il s'agissait simplement de ma vie. Je

« suis, avec le plus profond respect, mademoiselle,
« votre très humble et très obéissant serviteur.

« LE COMTE DE BIRON. »



La gouvernante de M^{lle} de Beauvau reçut ma lettre, la lut avant de la lui remettre. « Je ne devrais
« peut-être pas vous remettre cette lettre, lui dit-
« elle ; mais elle contient des choses si importantes
« pour vous, que non seulement je crois devoir vous
« la montrer, mais vous donner même la liberté d'y
« répondre ». M^{lle} de Beauvau recacheta ma lettre,
et me la renvoya sans un seul mot de réponse ; je
fus blessé d'un procédé que je ne méritais pas ; il
me détermina à promettre à mon père de consentir
au mariage qu'il désirait ; j'y mis la condition qu'il
serait retardé de deux ans et que j'aurais sur-le-champ
ma liberté.

Je pris du goût pour une petite actrice de la comédie de Versailles, âgée de quinze ans, nommée Eu-

génie Beaubours, encore plus innocente que moi, car j'avais déjà lu quelques mauvais livres, et il ne me manquait plus que l'occasion de mettre en pratique ce qu'ils m'avaient appris. J'entrepris d'instruire ma petite maîtresse, qui m'aimait de trop bonne foi pour ne pas se prêter à tous mes désirs. Une de mes camarades nous prêta sa chambre, ou, pour parler plus vrai, un petit cabinet où elle couchait, et qu'un lit et deux chaises remplissaient entièrement. Une énorme araignée vint troubler notre rendez-vous : nous la craignions tous deux mortellement ; nous n'eûmes ni l'un ni l'autre le courage de la tuer. Nous prîmes le parti de nous séparer, en nous promettant de nous voir dans un lieu plus propre, et où il n'y aurait pas de monstres aussi effrayants. Mon père apprit nos liaisons, en fut alarmé, je ne sais pourquoi, et dans la semaine même fit éloigner la mère et la fille, sans que je pusse les revoir avant leur départ. Je ne sus pas qu'il y eût aucune part, et crus n'avoir à me plaindre que de M^{me} Beaubours ; quelques jours suffirent pour me consoler, et mon cœur resta sans occupation.

J'attirai bientôt après l'attention de M^{me} la comtesse d'Esparbelle, cousine de M^{me} de Pompadour, mignonne, jolie et galante ; je fus enfin flatté de la distinction avec laquelle elle me traitait, et j'en devins amoureux. Un jour que le roi soupait dans les cabinets à Fontainebleau, avec M^{me} de Pompadour et fort peu de monde, je soupai dans la ville avec

M^{me} d'Esparbelle et M^{me} d'Amblimont, autre cousine de M^{me} de Pompadour. M^{me} d'Amblimont fut écrire dans sa chambre après souper. M^{me} d'Esparbelle, sous prétexte d'avoir la migraine, se coucha : je voulus discrètement m'en aller ; mais elle me dit de rester, et me pria de lui lire une petite comédie, nommée *Heureusement*, que nous avions jouée ensemble ; et depuis elle m'appelait son petit cousin. « Mon « petit cousin, me dit-elle, au bout de quelques minutes, ce livre m'ennuie ; asseyez-vous sur mon « lit et causons ; cela m'amusera davantage. » Elle se plaignait du chaud, et se découvrait beaucoup. La tête me tournait, j'étais tout feu ; mais je craignais de l'offenser ; je n'osais rien hasarder ; je me contentais de baiser ses mains et de regarder sa gorge avec une avidité qui ne lui déplaisait pas, mais qui n'eut pas les suites qu'elle était en droit d'en attendre. Elle me dit plusieurs fois d'être sage, pour me faire apercevoir que je l'étais trop. Je suivis ses conseils à la lettre. Elle souffrait cependant que je la couvrisse de caresses et de baisers, et espérait vainement que je m'enhardirais. Quand elle fut bien sûre de mon imbécillité, elle me dit assez froidement de m'en aller ; j'obéis sans répliquer, et ne fut pas plus tôt sorti que je me repentis de ma timidité et me promis bien de mieux profiter du temps si l'occasion s'en présentait encore. Je fus quelques jours après au bal de l'Opéra. Une assez jolie fille, appelée M^{lle} Desmarques, m'agaça vivement ; elle me pa-

rut charmante ; elle avait formé la plupart des jeunes gens de la cour, et voulut bien se charger de mon éducation, et me ramena chez elle, où elle me donna de délicieuses leçons, dont on a vu plus haut que j'avais grand besoin : elle les continua pendant quinze jours, au bout desquels nous nous séparâmes. Je voulus lui donner de l'argent ; elle le refusa, en me disant que je l'avais payée dans une monnaie si rare à trouver, qu'elle n'avait besoin d'aucune autre. Je revis M^{me} d'Esparbelle à Versailles ; je lui donnai le bras un soir, en sortant de chez M^{me} de Pompadour, après souper. Elle voulut me renvoyer dès que je fus dans sa chambre : « Un moment, lui dis-je, « ma belle cousine, il n'est pas tard : nous pourrions « causer. Je pourrais vous lire, « si je vous ennue. » Mes yeux brillaient d'un feu qu'elle ne leur avait pas encore vu. « Je le veux bien, me dit-elle ; mais « à condition que vous serez aussi sage que vous « l'avez été la première fois : passez dans l'autre « chambre ; je vais me déshabiller ; vous rentrerez « quand je serai couchée. » Je revins en effet au bout de quelques minutes. Je m'assis sur son lit sans qu'elle m'en empêchât. « Lisez donc, me dit-elle. — « Non ; j'ai tant de plaisir à vous voir, à vous regarder, que je ne pourrais voir un mot de ce qui est « dans le livre. » Mes yeux la dévoraient ; je laissai tomber le livre ; je dérangeai, sans une grande opposition, le mouchoir qui couvrait sa gorge. Elle voulut parler, ma bouche ferma la sienne. Au point

du jour elle me fit sortir avec le plus grand mystère. Le lendemain, je fus éveillé par le billet suivant : « Comment avez-vous dormi, mon aimable petit cousin ? avez-vous été occupé de moi ? désirez-vous me « revoir ? Je suis obligée d'aller à Paris pour quelques « commissions de M^{me} de Pompadour ; venez prendre du chocolat avec moi, avant que je parte, et « surtout me dire que vous m'aimez. »

Cette attention me charma et me parut imaginée pour moi. Je me sus bien mauvais gré de n'avoir pas prévenu M^{me} d'Esparbelle ; je me donnai à peine le temps de m'habiller, et je courus chez elle. Je la trouvai encore dans son lit, et je me conduisis de manière à prouver que j'étais tout reposé de la dernière nuit : j'étais enchanté. La personne de M^{me} d'Esparbelle me plaisait beaucoup, et mon amour-propre était infiniment flatté d'avoir une femme. J'étais assez honnête pour ne pas le dire ; mais on me faisait un plaisir inexprimable de le deviner, et à cet égard elle me donnait toute satisfaction, car elle me traitait de manière à montrer la vérité à tout le monde. Une cocarde où elle avait brodé son nom, que je portais à la revue du roi, publia mon triomphe, qui ne fut pas de longue durée, car elle prit dans le courant de l'été M. le prince de Condé. Je m'en affligeai, je me choquai, je menaçai ; le tout inutilement. Elle m'envoya mon congé dans toutes les formes conçu en ces termes :

« Je suis fâchée monsieur le comte, que ma con-

« duite vous donne de l'humeur. Il m'est impossible
« d'y rien changer, et plus encore de sacrifier à vo-
« tre fantaisie les personnes qui vous déplaisent.
« J'espère que le public jugera des soins qu'elles
« me rendent avec moins de sévérité que vous. J'es-
« père que vous me pardonnerez, en faveur de ma
« franchise, les torts que vous me croyez. Beaucoup
« de raisons, qu'il serait trop long de détailler, m'o-
« bligent à vous prier de rendre vos visites moins
« fréquentes. J'ai trop bonne opinion de vous pour
« craindre de mauvais procédés d'un homme aussi
« honnête.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

Je demandai un dernier rendez-vous, qu'on m'ac-
corda sans difficulté. M^{me} d'Esparbelle me parut
d'une tranquillité qui me confondit. « Vous avez voulu
« me voir, me dit-elle : en pareil cas, tout autre
« vous aurait refusé ; mais j'ai cru devoir quelques
« conseils à l'intérêt qu'inspire toujours une ancienne
« connaissance. Vous êtes, en vérité, d'une enfance
« rare : vos principes, votre façon de voir n'ont
« pas le sens commun. Croyez-moi, mon petit cou-
« sin, il ne réussit plus d'être romanesque ; cela rend
« ridicule, et voilà tout (1). J'ai eu bien du goût pour

(1) M^{me} d'Esparbelle avait quelques raisons de me faire ce reproche ; on m'avait laissé lire beaucoup de romans pendant toute mon enfance, et cette lecture a tellement influé sur mon caractère, que j'en ressens encore les effets. Ils ont été souvent à mon désavantage ; mais si je me suis exagéré mes pro-

« vous, mon enfant ; ce n'est pas ma faute si vous
« êtes persuadé que cela ne devait jamais finir. Que
« vous importe, si ce goût est passé, que j'en aie pris
« pour un autre ou que je reste sans amant ; vous
« avez beaucoup d'avantages pour plaire aux femmes :
« profitez-en pour leur plaire, et soyez convaincu que la
« perte d'une peut toujours être réparée par une autre :
« c'est le moyen d'être heureux et aimable. Vous êtes
« trop honnête pour me faire des méchancetés ; elles
« tourneraient plus contre vous que contre moi.
« Vous n'avez point de preuves de ce qui s'est passé
« entre nous : l'on ne vous croirait pas ; et on vous
« croirait, jusqu'à quel point croyez-vous donc que
« cela intéresse le public ? S'il a su que je vous avais
« pris, il ne s'est pas attendu que je vous garderais
« éternellement. L'époque de notre rupture lui est
« parfaitement indifférente. D'ailleurs la mauvaise
« opinion et la défiance des autres femmes me ven-
« geraient de vous si vous étiez capable de mauvais
« procédés. Les avis que je vous donne doivent vous
« prouver que l'intérêt et l'amitié survivent aux sen-
« timents que j'avais pour vous. » J'étais embarrassé,
et je faisais une assez sottre figure : des protesta-
tions, quelques compliments passablement gauches...

pres sentiments et mes propres sensations, je dois du moins à mon caractère romanesque un éloignement pour les perfidies et les mauvais procédés avec les femmes, dont beaucoup de gens honnêtes ne sont pas exempts.

Elle me tira d'embarras en sonnant ses femmes de chambre pour l'habiller. Je restai encore un moment, et je sortis.

Je me consolai au bout de quelque temps de mon infortune, et restai sans occupation sérieuse. Ensuite je trouvai une très jolie petite fille, chez une femme célèbre par ses talents pour en procurer. Jeune, douce, novice encore, elle me prit.



La médiocrité de mes propositions ne lui répugna pas ; elle se contenta d'un très petit appartement au troisième étage, fort mincément meublé. Je n'eus qu'à m'en louer, pendant quelques mois que dura notre liaison. Elle ne parut jamais mécontente de son sort, ni désirer plus d'argent que je ne pouvais lui en donner. Au retour d'un voyage de huit jours à la campagne, j'arrivai chez elle le soir ; elle n'y était plus, et la servante me remit le billet ci-joint :

« Je ne vous quitte pas sans peine, mon bon ami,

« et je suis bien fâchée que vous ayez à vous plain-
« dre de mes procédés ; j'espère cependant que vous
« m'excuserez de n'avoir pas refusé un sort avanta-
« geux que vous n'êtes pas assez riche pour me
« faire. Je vous avoue que la certitude d'être dans la
« misère et l'ignominie si je vous perdais m'effraye.
« Adieu, mon bon ami, je vous assure que malgré ce
« que je fais je vous aime, je vous regrette de tout
« mon cœur, et que Rosalie ne vous oubliera ja-
« mais. »

Rosalie était une enfant charmante, je fus fâché de la perdre ; mais je ne lui sus pas mauvais gré de m'avoir sacrifié à une fortune assurée, car je ne la soupçonnais pas de m'avoir trompé. J'aurais seulement désiré qu'elle eût assez de confiance en moi pour ne pas me cacher ses projets. Je courus pendant quelque temps les filles, comme tous les jeunes gens de mon âge, sans me fixer à aucune. La mort de M^{me} de Pompadour fut la première époque intéressante de ma vie ; mon attachement pour elle et sa tendre amitié pour moi me rendaient sa perte irréparable ; je me liai pendant sa maladie avec M. le prince de Guémené, d'une amitié que rien n'a pu altérer et qui durera certainement autant que nous. Une forte maladie de poitrine, qui dura plus d'un an, m'empêcha de songer à autre chose qu'à ma santé, jusqu'à ce qu'elle fût rétablie.

M. le prince de Tingry-Montmorency se remaria en 1765, à M^{lle} de Laurens, grosse fille, forte, fraîche.

d'environ vingt ans, et qui en paraissait trente, bonne personne, gaie et aimant le plaisir. Vivant beaucoup avec M. le chevalier de Luxembourg, neveu de M. de Tingry, j'allais beaucoup chez ses parents, et j'eus occasion de voir souvent M^{me} de Tingry ; je lui plus et je m'en aperçus ; elle me convenait assez, et rien ne m'était plus commode que d'être devenu le maître d'une parfaitement bonne maison. M^{me} de Tingry n'avait pas infiniment d'esprit, et encore moins d'usage du monde. Il n'était pas bien difficile de pénétrer ce qu'elle pensait, et le goût qu'elle avait pour moi fut bientôt remarqué de tout le monde. Je la suivis à la campagne, où nous jouâmes la comédie ; je fis valoir ses talents, et je fus dans la plus grande faveur ; elle fut cause d'une plaisanterie que je ne rapporterais pas si elle n'avait fait le plus grand bruit.

M. le marquis de Gèvres avait une maison de campagne à Fontainebleau, dans laquelle il avait donné un très vilain appartement à M^{me} la duchesse d'Havré ; M^{me} de Tingry ne pouvant lui persuader d'être galant et de donner le sien, nous dit qu'il ne fallait pas le laisser entrer chez lui ; nous fûmes l'attendre le soir au sortir de la maison où il soupait ; nous arrêtâmes la chaise, nous l'enlevâmes ; nous le mîmes dans un cabriolet et nous le menâmes au milieu de la forêt de Fontainebleau, où nous lui conseillâmes fort affectueusement de faire les choses de bonne grâce et de céder son appartement à M^{me} d'Havré : il

n'y voulut pas consentir ; nous continuâmes notre chemin en l'assurant que nous voyagerions jusqu'à ce qu'il nous eût donné la marque d'amitié que nous lui demandions ; nous prîmes des chevaux frais, à une poste appelée Bouron, à deux lieues de Fontainebleau ; il voulut se révolter, mais nous persuadâmes facilement aux gens de la maison que c'était un de nos parents devenu fou que nous menions en Provence, au château de Saint-Cyprien, où il devait être enfermé. Cela prit de telle sorte, qu'au bout d'une demi-heure les postilleurs prétendaient l'avoir vu courir sur le râtelier dans l'écurie. A un quart de lieue de la poste, il nous promit tout ce que nous voulûmes, et nous le ramenâmes. L'expédition était composée de M. le duc d'Havré, du marquis de Royan, frère du chevalier de Luxembourg, de M. le prince de Guémené et de moi ; deux étaient dans le cabriolet avec M. de Gèvres, et le reste à cheval. Nous n'étions pas mal ensemble quand nous nous séparâmes de lui, mais son valet de chambre l'assura qu'il devait se trouver grandement offensé, et il engagea M. le duc de Trèmes, son père, à s'en plaindre au roi.

Grondé en deux heures de temps par tous les gens qui avaient quelques droits sur moi, je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller à Paris attendre les suites de cet événement. Quelques heures après y être arrivé, je reçus une lettre de mon père qui me mandait qu'il était décidé qu'on nous mettrait tous



Le peuple éventre le lit de la Reine à la prise des Tuileries,
le 10 août 1792.

à la Bastille ¹, et que je serais probablement arrêté pendant la nuit. Je voulus, du moins, finir gaiement, et je priai à souper quelques jolies filles de l'Opéra, pour attendre l'exempt sans impatience. Voyant qu'il n'arrivait pas, je pris courageusement le parti d'aller à Fontainebleau, chasser avec le roi ; il ne me parla pas pendant toute la chasse : ce qui établit tellement notre disgrâce, qu'on nous refusa la révérence au retour. Je ne me rebutai pas ; je fus le soir à l'ordre ; le roi vint à moi : « Vous êtes tous, me dit-il, « de bien mauvaises têtes, mais de bien drôles de « corps ; venez-vous-en souper et amenez M. de Gué- « mené et le chevalier de Luxembourg. » Tout changea, et nous retrouvâmes le lendemain toute la considération que nous avions trois jours auparavant ; nous gardâmes le secret à M^{me} de Tingry qui ne fut pas citée, ce qui aurait pu l'embarrasser. Elle me traita un peu moins bien ; elle commença à m'ennuyer ; je me retirai doucement, et nous fûmes ensemble assez froidement. M^{me} la duchesse de Grammont reprenait quelques desseins sur moi, et en était assez vivement occupée. M^{me} de Stainville devenait de jour en jour plus jolie, et M. le duc de Choiseul

(1) Ce qui rendait notre situation plus critique était l'état de M. le Dauphin, très dangereusement malade et presque à ses derniers moments, temps à la vérité peu propre à faire une mauvaise plaisanterie ; mais le roi n'aimait pas assez son fils pour en être choqué ni même pour nous punir par bienséance.

s'en apercevait : nous étions froidement ensemble ; je n'avais pas oublié le mépris avec lequel elle m'avait traité, et elle remarquait que je ne le méritais plus et que j'étais devenu un assez joli garçon, lorsque M. de Stainville prit une maison dans le faubourg Saint-Germain et la laissa aller seule.

L'occupation et les soins de M^{me} la duchesse de Grammont n'échappèrent pas à M^{me} de Stainville ; elle me marqua plus d'intérêt. Elle me fit dire un jour qu'un violent mal de tête l'empêchait d'aller dîner chez M. le duc de Choiseul et l'obligeait de rester chez elle. Je fus dans la soirée savoir de ses nouvelles par pure politesse, ne comptant pas entrer. On me dit qu'elle y était, et je la trouvai seule. Elle me reçut à merveille. Nous causâmes quelque temps de choses indifférentes. Elle me parla ensuite de M^{me} de Tingry et de la publicité de son goût pour moi. « Vous allez, me dit-elle, jouer un grand rôle et rien « au monde n'est glorieux comme la conquête de « M^{me} de Grammont. — Je ne sais ce que vous vou- « lez dire, lui répondis-je, un peu embarrassé ; vous « savez que depuis longtemps M^{me} de Grammont me « marque de l'amitié, et vous ne pouvez lui supposer « d'autres sentiments. — Je vous demande pardon de « mon indiscretion, reprit-elle ; je m'en aperçois. « L'idée des chagrins que m'aurait causés cet évé- « nement, et de l'importance dont il eût été pour mon « bonheur si je l'avais mis dans vos mains, et si vos « promesses de ne jamais changer m'avaient persua-

« dée, m'est trop souvent revenue dans la tête pour
« n'en pas parler presque involontairement. — Il est
« assez plaisant que vous me reprochiez ma légèreté,
« et que vous ayez oublié que vous avez cru m'aimer
« et que vous m'avez dédaigneusement abandonné,
« tandis que je ne me trompais pas sur mes propres
« sentiments, quand je voyais combien il était diffi-
« cile de cesser de vous adorer. — Je conviens que
« j'ai eu quelques torts avec vous ; je pourrais cepen-
« dant alléguer pour ma justification ma jeunesse,
« la force des préjugés de l'âge où j'étais et la crainte
« de tous les obstacles qui paraissaient s'élever con-
« tre nous ; mais j'aime mieux convenir de bonne foi
« que je me suis mal conduite, que je ne vous voyais
« pas des mêmes yeux, et que je vous croyais moins
« digne de mon attachement. » Il s'en fallait bien
que M^{me} de Stainville ne fût devenue entièrement
indifférente et qu'elle eût perdu les droits qu'une
première passion a toujours sur le cœur : son discours
m'embarrassa. « Eh bien, lui dis-je, que nous importe,
« ce que je devienne, et qu'une autre femme mette du
« prix à un cœur que vous avez méprisé ? N'avez-vous
« pas un amant, et m'avez-vous épargné aucun des
« tourments que votre goût pour M. de Jaucourt m'a
« causés ? — Je ne vous nierai pas mes liaisons avec
« M. de Jaucourt, monsieur de Biron ; il n'est plus
« rien pour moi ; il a trop perdu à vous être comparé ;
« je vous ai plus d'une fois regretté. J'ai souvent
« voulu vous le dire : vos différentes bonnes fortu-

« nes m'ont arrêtée. Je ne vous voyais pas d'attache-
« ment sérieux; j'espérais reprendre un jour sur vous
« mes anciens droits, perdus par ma faute; mais je
« l'avoue, ma belle-sœur m'inquiète et m'effraye.
« Vous voyez l'opinion que j'ai de vous par ma fran-
« chise: ayez-en autant avec moi. Êtes-vous amou-
« reux de M^{me} de Grammont? Le soin de votre for-
« tune seule vous attache-t-il à elle? » Je ne pus
répondre sur-le-champ: il se passait en moi d'étranges
mouvements. Je ne pouvais nier que je fusse flatté
de plaire à M^{me} de Grammont et de disposer d'une
personne déjà célèbre, aux pieds de laquelle était
toute la cour. D'un autre côté, jamais M^{me} de Stain-
ville ne m'avait paru si jolie ni si aimable. C'était
choisir que de répondre: je rompis enfin le silence.
« Je vous ai trop aimée pour ne pas trouver du plai-
« sir à vous faire lire dans mon âme. M^{me} de Gram-
« mont a de grands droits sur ma reconnaissance ;
« aucune preuve ne m'eût coûté il y a une heure ;
« mais je ne sens que trop qu'une ancienne plaie
« n'est pas encore fermée, et qu'elle vient de se rou-
« vrir. Je voudrais n'être pas ingrat, et pouvoir ce-
« pendant vous prouver que rien ne m'est cher comme
« vous. — Je ne veux pas, me dit-elle, en me tendant
« la plus jolie main du monde, que vous soyez ingrat ;
« mais je veux me charger du soin de modérer les
« preuves de votre reconnaissance. De l'amitié, des
« égards, de la déférence, voilà ce que je permets
« pour ma belle-sœur ; tout le reste m'appartient.

« Je serai discrète et prudente. Je veux voir, sans
« exception, tout ce qu'elle vous écrira et savoir
« absolument tout ce qu'elle vous dira. Je ne serais
« pas si exigeante et si curieuse si j'étais moins ten-
« dre. » Tout ce que la jeunesse peut réunir de
grâces et de charmes, les yeux de M^{me} de Stainville
me l'offraient. M^{me} de Grammont fut sacrifiée : nous
étions trop amoureux l'un de l'autre, ma maîtresse
et moi, pour être aussi difficiles à pénétrer que nous
le pensions. M^{me} de Grammont ne tarda pas à s'aper-
cevoir de ce qui se passait. Elle avait trop d'esprit
pour en rien marquer : elle se contenta de me trai-
ter froidement et de prendre sa pauvre petite belle-
sœur dans une aversion dont elle lui a donné jus-
qu'au dernier instant de sanglantes marques.

De retour à Paris, M^{me} de Stainville me dit un jour :
« Nous sommes quittes, mon ami ; vous avez un rival
« tout-puissant, mais pas assez cependant pour vous
« être préféré. M. le duc de Choiseul est venu mettre
« ce matin à mes pieds son hommage et son crédit.
« Malgré mes réponses froides et sévères, il a été
« pressant. J'ai fait ce qu'il fallait pour lui ôter toute
« espérance, et j'espère en être débarrassée. » Elle
se trompait : loin de se rebuter, ses persécutions aug-
mentèrent. Il devint jaloux de moi, il voulut exiger
d'elle de ne plus me voir. Elle répondit avec fermeté
que, soit qu'il me crût son amant ou son ami, rien
ne changerait ses sentiments et ne la ferait renoncer
à moi. M. de Stainville devint aussi jaloux de moi,

lui défendit absolument de me voir, et me fit fermer sa porte. Une petite loge que nous avions secrètement à la Comédie-Italienne fut le seul lieu où nous pouvions nous rencontrer, encore n'était-ce pas sans danger. Ses gens l'adoraient. J'avais toujours été honnête et magnifique avec eux ; ils m'aimaient aussi beaucoup. Son suisse dit à sa femme de chambre qu'il me ferait entrer la nuit, si elle voulait, par une petite porte de l'écurie, sans que personne ne pût rien savoir. La proposition fut acceptée avec joie, et n'eut, à plusieurs reprises, aucune suite fâcheuse. Une fois cependant nous pensâmes être surpris, et voici comment. M^{me} de Stainville était partie le soir pour Versailles, en disant qu'elle y resterait deux ou trois jours. J'en avais été averti sur-le-champ, et j'étais arrivé dès que j'avais cru tout le monde couché dans la maison. Ma toilette n'avait pas été longue, et j'avais été dans un moment dans les bras et dans le lit de ma maîtresse : nous jouissions des plus délicieux plaisirs avec une parfaite sécurité, lorsqu'on frappa fortement à la porte de la rue. Sa femme de chambre entra précipitamment tout effarée. « Tout est perdu, dit-elle ; « c'est M. le comte ! Il n'y a plus moyen de traverser « la cour ; descendez vite dans le jardin : on vous « fera sortir comme on pourra. » Je sautai du lit en chemise, et descendis l'escalier qui donnait dans la garde-robe, lorsque j'aperçus M. de Stainville qui le montait. Je ne perdus pas la tête, heureusement, et j'éteignis la seule lumière qui l'éclairait. Il passa si

près de moi, que son habit frôla ma chemise, et que je m'aperçus qu'il était brodé. Je gagnai sans accident le jardin, où je pensai geler ; car le jour commença à paraître sans que personne vînt à mon secours. Je pris mon parti ; je passai par-dessus le mur du jardin, quoiqu'il fût fort élevé ; mais en descendant dans la rue je fus arrêté par le guet à cheval, qui me prit pour un voleur. Cent louis, que je promis et que j'envoyai chercher chez moi avec des habits, me procurèrent la liberté, et me firent promettre le secret qui fut en effet bien gardé. Quelques semaines après, nous fûmes surpris par un de ses laquais, d'une manière peu équivoque. De l'argent, des promesses et des menaces nous tirèrent encore d'affaire. Il demanda son congé le lendemain, et j'eus soin de le faire sortir de Paris tout de suite.



Le temps fixé pour mon mariage arriva. Il se fit le 4 février 1766, et mon père s'applaudit de m'avoir donné une femme qui ne m'aimait ni me convenait, comme s'il avait uni deux amants qui l'eussent vive-

ment désiré. Je fus, après la messe, chez M^{me} la duchesse de Choiseul, où je dînai. M^{me} de Stainville y vint. Nous cherchâmes vainement à cacher notre tristesse. Elle sortit de bonne heure ; je lui donnai la main pour monter dans son carrosse : cela n'était pas trop prudent, mais si nécessaire à tous deux, que je ne pus m'en empêcher. « Mon ami, me dit-elle en « s'en allant, je n'ai pas pu supporter plus longtemps « l'insultante joie de M. de Choiseul. Il espéra que « vous allez vous attacher au maussade enfant qu'on « vous a fait épouser et que je serais trop heureuse de « lui revenir ; mais j'aimerais mieux la mort. Dites- « moi que vous ne changerez pas, car il m'a effrayée. » Je n'eus pas le temps de lui répondre ; mais un regard lui peignit bien ce qui se passait dans mon cœur. Je vivais fort honnêtement, et même fort attentivement avec ma femme, qui me montrait un éloignement choquant pour quelqu'un qui eût eu moins d'amour-propre que j'en avais. J'étais trop juste pour exiger du goût d'une femme qui ne m'en inspirait pas.

M^{me} de Stainville m'occupait uniquement et paraissait tous les jours à moi davantage. Les moyens de nous voir étaient difficiles, n'osant pas approcher de chez elle le jour. Elle me manda un matin de venir sur-le-champ lui parler et de passer par la petite porte du jardin ; j'arrivai avec empressement : « M. le duc de Choiseul m'a fait demander un rendez-vous, me dit-elle : je veux que vous entendiez « notre conversation, et que vous puissiez juger par

« vous-même de la manière dont nous sommes en-
« semble ; cachez-vous dans cette armoire grillée où
« sont mes robes, et ne remuez pas. J'étais à peine
« dans mon armoire, que M. de Choiseul entra. J'a-
« vais grande envie, grand besoin de vous voir seule,
« ma chère petite sœur ! j'ai bien des choses intéres-
« santes à vous dire, et importantes pour vous et
« pour moi. Personne ne vous aime comme moi, ma
« chère enfant, et ne désire plus vous le prouver ;
« jugez donc combien je dois être affligé et choqué
« de la manière froide et indifférente dont vous me
« traitez, et combien elle doit me donner à penser. —
« Je ne sais, mon frère, répondit-elle, de quoi vous
« vous plaignez ; je suis très fâchée que ma conduite
« vous déplaise, mais je n'ai pas à me reprocher
« de ne pas avoir pour vous tous les sentiments que
« je vous dois. — Pour cela non, reprit-il avec ar-
« deur, car je suis fort amoureux de vous, et rien ne
« manquerait à mon bonheur et au vôtre si vous
« vouliez. — Que dirait monsieur votre frère s'il vous
« entendait, interrompit-elle en souriant ? — Je sais
« bien que ce n'est pas mon frère qui vous arrête : oui,
« ma chère petite sœur, si vous n'avez pas d'amant,
« vous coucherez avec moi (et il voulut l'embrasser) ;
« elle se recula. — Je n'ai point d'amant, monsieur,
« je n'en veux pas avoir. — Vous reviendrez, ma
« belle enfant, de cette belle résolution (en s'appro-
« chant encore) ; et il voulut mettre la main sur sa
« gorge. — Je vous prie de croire (avec un peu d'hu-

« meur) que si je me donnais à un homme, au moins
« je l'aimerais. — Ne faites pas plus longtemps la
« vertueuse, madame la comtesse, vous avez eu M. de
« Jaucourt, et vous avez présentement M. de Biron ;
« prenez garde au dernier avis que je veux bien vous
« donner, car je ne souffrirais pas patiemment que
« vous vous souviendrez de ce jour et vous vous en
« repentirez tous deux. — Un moment de réflexion,
« mon frère, vous ramènera à la raison ; et je ne puis
« avoir certainement rien de malhonnête à craindre
« de vous. — Ne vous faites pas un ennemi impla-
« cable d'un homme qui vous aime à la folie, si vous
« voulez qui fera tout ce qui pourra vous plaire, et à
« qui rien n'est plus aisé que de perdre un rival aussi
« peu digne de lui (et il voulut oser plus qu'il n'a-
« vait fait encore ; elle se leva avec colère). — Vous
« êtes tout puissant, monsieur, je ne l'ignore pas ;
« mais je ne vous aime ni ne puis vous aimer.
« M. de Biron est mon amant, j'en conviens, puisque
« vous m'y forcez ; il m'est plus cher que tout ; et ni
« votre pouvoir tyrannique, ni tout le mal que vous
« pouvez nous faire, ne nous fera renoncer l'un à
« l'autre (il se leva en fureur). — Songez, madame,
« que rien ne vous préservera de ma vengeance si
« cette conversation n'est point ensevelie dans le
« profond silence. » Et il sortit. M^{me} de Stainville me
tira de ma prison, m'embrassa : « Je ne sais, mon
« cœur, me dit-elle, quelles seront les suites de tout
« ceci ; mais nous en voilà débarrassés, et c'est tou-

« jours un bonheur. Avec de l'amour et du courage, « on peut toujours se moquer de tout. » M. de Choiseul apprit, je ne sais comment, que j'avais tout entendu, et en fut dans une rage qu'il dissimula, mais dont les effets furent terribles.

Sortant seul à pied, une nuit, de chez M^{me} de Stainville, un homme caché derrière une pierre, près du Palais-Bourbon, se leva et me donna un furieux coup de bâton qui, heureusement, fut en partie paré par la corne de mon chapeau et tomba sur mon épaule. Je mis l'épée à la main et portai à cet assassin un coup qui entra assez avant, autant que je pus le juger. Deux autres hommes sortirent des pierres et vinrent au secours du premier. Un carrosse, derrière lequel étaient plusieurs laquais avec deux flambeaux, les mit en fuite et me tira d'affaire. Je suivis le carrosse jusqu'à l'autre côté du Pont-Royal. Je fus le lendemain conter mon aventure à M. de Sartines, alors lieutenant général de police ; il me dit que c'étaient probablement des ivrognes, et me conseilla de n'en point parler. Tant d'obstacles, tant de dangers ébranlèrent M^{me} de Stainville. Nous commençâmes à nous voir plus rarement. Son goût pour moi diminua, et en quelques mois je ne fus plus que son ami ; mais l'ami le plus tendre et presque autant qu'aucun amant puisse l'être. Sa perte me fut moins sensible, y ayant été préparé par degrés.

Je retrouvai ma petite maîtresse de Versailles, Eugénie ; je ne voulais pas d'abord la reprendre, par

égard à M^{me} de Biron, à qui je cherchai à plaire de la meilleure foi du monde, mais inutilement ; ses manières froides et dédaigneuses me rebutèrent enfin tout à fait. J'établis Eugénie à Rouen, et comme j'étais fort lesté et fort allant, j'allais l'y voir deux fois par semaine. L'hiver rendant ces voyages fréquents incommodes, je la mis dans une assez vilaine maison à Passy. Le roi me fit duc dans ce temps, et, pour ne prendre ni le nom de mon père, ni de mes oncles, on m'appela le duc de Lauzun.

Je soupai une fois chez M^{me} la maréchale de Luxembourg, avec M^{me} la vicomtesse de Cambise, sœur de M. le prince d'Hénon, avec qui j'étais assez lié. Une taille élégante, de l'esprit, des talents, de la grâce, beaucoup d'art et de coquetterie en faisaient une femme agréable. J'étais déjà assez à la mode pour qu'elle ne dédaignât pas de me plaire. J'eus assez de succès près d'elle, et dès le premier moment nous primes le ton de la plaisanterie. De garde à Versailles, où je m'ennuyais excessivement, le désœuvrement m'engagea à faire une visite à M^{me} de Boisgelin, monstre de laideur, mais assez aimable, et aussi galante que si elle eût été jolie ; nous parlâmes de M^{me} de Cambise. « Faisons-la venir, me dit-elle ; « écrivez-lui un mot, j'ai beaucoup de raisons de « croire qu'elle a envie de vous, et elle viendra. » Il n'y avait que l'excès de l'extravagance et de la fatuité qui pût excuser ce que je fis. J'écrivis sur un morceau de papier : « M. de Lauzun ordonne à M^{me} de

« Cambise de venir lui tenir compagnie à Versailles, où il est de garde et où il s'ennuie à mourir. » A mon grand étonnement, elle arriva quatre heures après le départ de mon billet. On peut juger qu'après tant d'empressement les arrangements ne furent pas longs entre nous.

Oh ! pour le coup je fus affiché, et rien ne fut plus plaisant que ma manière de vivre. J'étais d'une manière fort honnête et même recherchée avec M^{me} de Lauzun ; j'avais très publiquement M^{me} de Cambise, dont je me souciais fort peu ; j'entretenais la petite Eugénie, que j'aimais beaucoup ; je jouais gros jeu, je faisais ma cour au roi, et je chassais très exactement avec lui. Beaucoup de gaieté, d'activité et peu de sommeil, me donnaient le temps de fournir à tout. Sans entrer dans de plus grands détails, je suis si absolument changé, que je crois avoir acquis le droit de dire que j'étais fort aimable ; un caractère aussi fait pour la société était pour réussir, et m'avait fait prendre dans la plus grande amitié par M. le prince de Conti, qui ne pouvait, pour ainsi dire, se passer de moi, et m'admettait dans son intérieur le plus intime.

Je n'avais pas cessé de voir M^{me} de Stainville. Une absence assez longue qu'elle avait faite en suivant son mari, en Lorraine, où il commandait, avait guéri sa jalousie. Moins empressé, j'étais naturellement devenu moins suspect, et d'ailleurs nous ne faisons plus d'imprudence. Je continuais cependant de prendre à elle le plus vif intérêt. La trouvant un jour baignée

de larmes et dans l'état le plus déplorable, je la pressai tellement de me dire ce qui causait ses peines, qu'elle m'avoua en sanglotant qu'elle aimait Clairval et qu'elle l'adorait. Elle s'était dit mille fois inutilement tout ce que je pouvais lui dire contre une inclination si honteuse, et dont les suites ne pouvaient qu'être funestes. J'entrepris de la ramener à la raison : je la prêchais, je la persuadais de renoncer à lui ; elle me donnait des paroles qu'elle ne tenait pas. J'étais douloureusement affligé de voir se perdre une personne qui m'était aussi chère. Je fus trouver Clairval ; je lui fis sentir tous les dangers qu'il courait, et tous ceux qu'il faisait courir à M^{me} de Stainville. Je fut content de ses réponses : elles furent nobles et sensibles : « Monsieur, me dit-il, si je courais seul
« des risques, un regard de M^{me} de Stainville a payé
« ma vie ; je me sens capable de tout supporter pour
« elle sans me plaindre ; mais s'il s'agit de son bon-
« heur, de sa tranquillité, dites-moi le plan de con-
« duite que je dois suivre. et soyez sûr que je ne m'en
« écarterai pas. » Il ne tint pas mieux ses promesses. On commença à avoir quelques soupçons de leur intrigue. M. le duc de Choiseul et M^{me} de Grammont firent l'impossible pour en apprendre quelque chose par moi. Je lui fus fidèle ; et ni caresses ni menaces ne purent rien tirer de moi. Je cherchais à l'effrayer de l'affreux orage qui se formait sur sa tête, sans qu'elle changeât de conduite. Elle déposa seulement ses papiers entre mes mains.

Tel était l'état des choses, lorsque lady Sarah Bunbury, avec son ami sir Charles Bunbury, arrivèrent à Paris. J'étais alors de service à Versailles, et ne les vis pas des premiers. Je crois devoir à ceux qui me liront quelques éclaircissements relatifs à cette charmante femme.

Lady Sarah Lenox était sœur du duc de Richmond ; elle est grande ; sa taille est un peu forte, ses cheveux du plus beau noir et parfaitement bien plantés ; le sein d'une blancheur éclatante et de la fraîcheur d'une rose. Des yeux pleins de feu et de physionomie annonçaient les grâces séduisantes et naïves de son esprit. Le roi d'Angleterre en avait été passionnément amoureux, et avait voulu l'épouser ; mais il n'aurait pas eu le courage de surmonter tous les obstacles qui s'y opposaient, et elle avait épousé un simple baronnet du comté de Suffolk. Lady Sarah était bonne, sensible, tendre, franche et même emportée, mais malheureusement coquette et légère. J'étais de service à Versailles depuis quelques jours lorsqu'elle arriva : et j'avais entendu parler vingt fois de ses succès à Paris, lorsque je la vis au Temple pour la première fois, à mon retour de Versailles. J'arrivai au milieu du concert. M. le prince de Conti vint à moi avec sa bonté ordinaire, me mena à lady Sarah : « Je
« vous demande vos bontés, milady, lui dit-il, pour
« mon Lauzun ; il est bien fou, bien extravagant, bien
« aimable ; il vous fera les honneurs de Paris mieux
« que personne ; permettez-moi de vous faire les

« siens. Je suis caution du désir qu'il a de vous
« plaire. »



Une révérence honnête, quelques mots prononcés entre ses dents, furent la seule réponse de lady Sarah. J'écoutais peu la musique : je m'approchai de toutes les femmes que je connaissais. M^{me} de Cambise m'appela vingt fois, me parla bas, ne négligeait rien pour que tout le monde fût bien convaincu que j'avais l'honneur de lui appartenir. Les jeunes gens m'entourèrent. Mon avis sur la dernière venue était intéressant pour eux à savoir : le plus grand nombre l'attendait pour fixer le sien, ou du moins pour le dire. Je commençais à être fort à la mode ; et sans me piquer d'être un excellent original, je dois convenir que j'avais beaucoup de copies sans qu'il y en eût une de bonne. « Elle n'est pas mal, dis-je, mais
« je ne vois pas qu'il y ait de quoi tourner la tête. Si
« elle parlait bien français et qu'elle vint de Limo-
« ges, personne n'y prendrait garde. » On rit géné-

LA LCI PUNIT DE MORT LE CONTREFACTEUR

250^e

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Assignat de deux cent cinquante L.

De la Création du Vendémiaire Le Ans deux Des la République Française?
Hypothèques Sur les Domaines Nationaux?

Série 8893

L. F. ...

Numéro

288

INDIVISIBILITÉ

LA NATION RÉCOMPENSE LE DÉNONCIATEUR

250^e

Un Assignat révolutionnaire

BULLETIN DU ROI.

Du 14 Mars 1791.

L'É mieux s'est soutenu hier toute la journée ; la toux a été plus rare , & l'enrouement est diminué : l'appétit commence à revenir. Les évacuations ont été naturelles & faciles , & dans de justes proportions. La nuit a été bonne. Ce matin les urines sont abondantes & de bonne qualité.

Signé LE MONNIER ; LA SERVOLLE ; VICQ D'AZIR ; ANDOUILLE ; LOUSTONEAU.



A neuf heures du matin.



A PARIS, DE L'IMPRIMERIE ROYALE: 1791.

Un bulletin de santé rédigé par les médecins du Roi pendant une maladie de Louis XVI

ralement de ce que j'avais dit. L'amour-propre de M^{me} de Cambise, qui l'avait entendu, en fut frappé. « Il a raison, dit-elle ; il est charmant ! » Et voilà notre pauvre milady tombée. Elle lui avait déjà parlé de moi comme d'un homme dont les soins peuvent être flatteurs pour une femme recherchée, et ne lui avait pas caché les droits qu'elle avait sur ce fait célèbre. On vint annoncer qu'on avait servi. M. le prince de Conti me fit mettre à table entre lady Sarah et M^{me} de Cambise : ce qui finit absolument le triomphe de cette dernière. Je m'aperçus à peine de l'humeur que lui donnait l'occupation excessive où j'étais de la belle étrangère : je ne pensais plus à autre chose. Je me liai avec son mari ; je lui rendis des soins auxquels il fut sensible, et je trouvai le moyen de m'établir dans la maison. Je fis bientôt après une déclaration : on n'eut pas l'air de m'entendre, j'écrivis, on me renvoya ma lettre, et on me dit à la première occasion, fort indifféremment et sans colère : « Je ne
« veux pas avoir d'amant. Jugez si je ne puis avoir
« un amant français, qui en vaut bien dix autres par
« le bruit qu'il fait et par les peines qu'il cause ; et
« vous surtout, monsieur le duc, vous me faites trop
« d'honneur. Ne perdez pas votre temps près de moi ;
« ne parlez pas d'amour, si vous ne voulez pas que
« je vous fasse fermer ma porte. » J'étais amoureux de trop bonne foi pour me rebuter ; je pris le parti de me taire et d'attendre des temps plus heureux.

M^{me} de Cambise, ennuyée de mes négligences,

m'écrivit qu'il fallait opter entre elle et lady Sarah, et renoncer à l'une des deux. Mon choix ne fut pas long : je me contentai de faire un paquet de ses lettres et de les lui renvoyer. Dès le soir même elle se consola de ma perte en prenant le chevalier de Cui-gny, qu'elle savait que je n'aimais pas.

Je fus distrait de mes amours par un des plus affreux événements de ma vie, et dont la suite pensa être bien plus cruelle et bien plus horrible qu'elle ne l'a été en effet. J'ai parlé plus haut de la malheureuse passion de M^{mo} de Stainville pour Clairval et de la précaution qu'elle avait prise de me donner ses papiers à garder. Ils étaient dans un cabinet où personne que moi n'entrait, et dont j'avais la clef dans ma poche. Ce cabinet donnait dans l'hôtel de Choiseul, dont j'habitais une maison contiguë. Un ancien valet de chambre de mon père vint un matin chez moi, et me demanda si j'avais beaucoup d'argent dans mon cabinet. Jouant fort gros jeu, je lui dis que oui. « Eh bien, dit-il, prenez garde ; on veut sûrement vous voler ; car j'ai vu hier au soir, en rentrant, un homme qui crochetait la porte qui donne dans l'hôtel de Choiseul ; il s'est sauvé dès qu'il m'a aperçu, et je n'ai pu le reconnaître. » Je le remerciai de l'avis, je n'en parlai pas. En descendant, le soir pour aller coucher chez M^{mo} de Lauzun, je dis à un de mes gens, de qui j'étais très sûr, de faire semblant de remonter dans sa chambre, de se cacher sans lumière à côté du cabinet ; de descendre

chez M^{me} de Lauzun, s'il y entendait du bruit, pour m'avertir ; que je laisserais la porte de sa garde-robe ouverte. Environ une heure après que je fus couché, mon homme vint me dire qu'il y avait quelqu'un dans mon cabinet ; je montai sur-le-champ avec des pistolets dont je m'étais muni ; je trouvai en effet la porte de mon cabinet entr'ouverte ; mais il y faisait fort obscur et je n'avais point de lumière, je ne pus rien distinguer. Je criai deux fois : Qui est là ? sans qu'on me répondit. Un bruit que j'entendis assez près de moi, et le peu de lumière que donnaient quelques étoiles me déterminèrent à tirer un coup de pistolet sur ce qui me paraissait être un homme. Le bruit d'une robe de chambre de soie qui se fit entendre en ce moment arrêta machinalement mon bras ; et pour mon bonheur, l'idée me vint que ce pouvait être mon père, quoique cela fût contre toute apparence. L'homme, car c'en était un, me poussa fortement, et s'enfuit en poussant successivement toutes les portes sur moi à mesure qu'il se sauvait par l'hôtel de Choiseul, où je le poursuivis et le perdis de vue en entendant la porte de l'appartement de mon père se fermer avec beaucoup de bruit. L'on peut aisément juger de toutes les idées qui remplissaient ma tête. Je passai la nuit dans ce même cabinet, et le lendemain j'appris que M^{me} de Stainville était partie avec son mari pour Nancy, où elle devait être renfermée dans un couvent par ordre du roi.

Mon père m'envoya chercher. Je trouvai M. le

duc de Choiseul chez lui, qui me reprocha d'avoir été dans la confiance de M^{me} de Stainville. Je lui répondis qu'il y avait une grande différence entre favoriser la mauvaise conduite de quelqu'un et garder son secret. Il me demanda les lettres déposées chez moi ; je les refusai avec fermeté. Mon père voulut y mettre une autorité qui n'eut pas plus de succès. On me dit des choses piquantes ; i'en répondis peut-être avec plus de fondement, et je sortis de cette conversation absolument brouille avec tous deux.

Pénétré de douleur des malheurs de M^{me} de Stainville, que j'aimais comme ma sœur, je restai plusieurs jours sans sortir de chez moi. Je repris enfin mon train de vie ordinaire ; mais j'éprouvai une impression de tristesse difficile à dissiper. Lady Sarah s'en aperçut, et m'en parla avec intérêt : « Je suis, lui « dis-je, aussi malheureux qu'il est possible de l'être, « et je perds, d'une manière horrible, une femme bien « chère, et je ne serai jamais rien pour celle que « j'adore. » Je lui contai la funeste histoire de ma pauvre amie, dont elle fut fort attendrie. Je lus dans ses yeux la plus tendre compassion : une visite nous interrompit ; elle n'eut que le temps de me dire : « Je soupe ce soir chez M^{me} du Deffand. »

Quoique je n'eusse pas été chez cette M^{me} du Deffand depuis cinq ou six ans, je parvins à m'y faire mener par M^{me} de Luxembourg, qui y soupait aussi.

Les manières de Lady Sarah avec moi étaient absolument changées. Ses yeux fixés sur les miens

me disaient cent choses que je n'osais pas entendre, et je croyais devoir à la pitié seule l'entière occupation où elle était de moi. Sa vivacité paraissait modérée par une douce langueur. Elle était d'une distraction qui avait bien des charmes pour moi, puisque je pouvais m'en croire la cause. Quand tout le monde sortit de chez M^{me} du Deffand, elle écrivit quelques mots sur un chiffon de papier, et me dit en descendant l'escalier : « Lisez cela en vous couchant. » On peut imaginer avec quel empressement je rentrai chez moi ! Je lus ces trois mots anglais : *I love you*¹... Je ne savais pas un seul mot d'anglais. Il me paraissait bien que cela devait dire *je vous aime* ; mais je le désirais trop vivement pour oser m'en flatter. Ma nuit se passa en réflexions de toutes espèces. A six heures du matin je courus moi-même acheter un dictionnaire anglais, qui me confirma que j'étais aimé. Il faut avoir été aussi amoureux que je l'étais alors pour se faire une idée de ma joie. Je volai chez lady Sarah dès que je pus la croire éveillée. « Je me
« suis levée de bonne heure, me dit-elle avec une
« grâce charmante, car je ne doutais pas que vous
« ne vinssiez me demander à déjeuner. Commençons
« par déjeuner. Renvoyez votre cabriolet, qui ferait
« voir que vous êtes ici, car je veux défendre ma
« porte à tout le monde et que nous puissions cau-

(1) Le manuscrit était déchiré en cet endroit, et je ne pus savoir le troisième mot anglais.

« ser ensemble sans être interrompus. Sir Charles
« est à la paume ainsi que milord Carlisle, et ne re-
« viennent que pour dîner. » Nous déjeunâmes; elle
fit fermer sa porte, et la conversation que je vais
rapporter commença :

« Je vous aime, monsieur de Lauzun, et vous
« voyant bien malheureux et bien sensible, j'ai été
« persuadée de votre amour, et je n'ai pu résister au
« plaisir de soulager vos peines en vous faisant l'aveu
« du mien. Un amant est ordinairement à peine un
« événement dans la vie d'une femme française;
« c'est le plus grand de tous pour une Anglaise: de
« ce moment tout est changé pour elle, et la perte
« de son existence et de son repos est communément
« la fin d'un sentiment qui n'a en France que des
« suites agréables et peu dangereuses. Cette certi-
« tude cependant ne les arrête pas toujours. Choisis-
« sant nos maris, il nous est moins permis de ne
« pas les aimer, et le crime de les tromper ne nous
« est jamais pardonné. Je joindrai à cela des re-
« mords réels d'être aussi ingrate pour les bons pro-
« cédés de sir Charles, dont mon bonheur est la
« principale occupation. J'ai du plaisir à vous dire
« *je vous aime*; mais je n'en suis pas moins convain-
« cue que nous n'avons que des malheurs à atten-
« dre de notre amour. Nos nations sont toujours
« séparées par la mer, et souvent par la guerre. Nous
« passerons les trois quarts de notre vie sans nous
« voir, et notre destinée dépendra sans cesse d'une

« lettre égarée ou interceptée. Nous avons tout à
« craindre de milord Carlisle ; il est amoureux de
« moi depuis longtemps, et raisonnable, parce qu'il
« croit impossible que j'aie un amant ; mais la jalou-
« sie l'éclairera bien promptement, et le rendra ca-
« pable de tout. Je dois aussi vous parler de mon
« caractère : je suis naturellement coquette ; je vous
« sacrifierai ma coquetterie avec plaisir, si cela dé-
« pend de moi ; mais notre jalousie pourrait nous
« rendre bien malheureux tous deux. J'ai trop bonne
« opinion de vous pour compter pour quelque chose
« le risque de livrer mon honneur et mon bonheur à
« votre honnêteté et à votre discrétion ; jugez si je
« dois, si je puis avoir un amant ! »

« Je veux, lui répondis-je, que vous soyez heureuse,
« mais il n'est pas de puissance au monde qui m'em-
« pêche de vous adorer. » Nous nous promîmes de
ne pas nous écarter de la circonspection et de la
prudence la plus stricte, et nos serments furent
bientôt violés. Lady Sarah m'aimait beaucoup, et
ne m'accordait rien. Notre bonne foi, notre gaieté
intéressa le public, qui fut pour cette fois très in-
dulgant. Lord Carlisle se tut, dans l'espérance que
lady Sarah m'oublierait dès qu'elle aurait quitté la
France. Je continuai d'être fort bien avec M. le
chevalier ; M^{me} de Cambise fut encore quittée par
M. le chevalier de Coigny, pour lady Sarah.

Le chevalier se donna beaucoup de peine pour lui
plaire, et beaucoup d'airs pour que l'on crût qu'il

lui plaisait. Il était aimable, séduisant, et l'amusait. Je voulus inutilement cacher que j'en mourais de jalousie. Un jour que j'avais déjeuné chez lady Sarah, et que j'étais fort triste, elle sonna et dit, en me regardant avec toutes les grâces qui n'appartenaient qu'à elle : « Qu'on ne laisse jamais entrer M. le chevalier de Coigny chez moi, sous aucun prétexte » ; et passant ses bras autour de mon cou, dès que nous fûmes seuls : « Vous m'apprenez, mon ami, me dit-elle, qu'il peut y avoir beaucoup de plaisir à renoncer aux hommages des autres hommes quand on en aime un uniquement. » Le temps de son départ approchait, et le soir fatal enfin arriva. Le chevalier Bunbury proposa à milord Carlisle et à moi de les accompagner une partie du chemin ; nous acceptâmes, et nous fûmes coucher le premier soir à Pont-Sainte-Maixence, près Chantilly.



Le spectacle de cette soirée me sera toujours présent ; une seule chandelle éclairait une chambre

assez obscure et assez sale, comme le sont presque toutes les auberges françaises. Sir Charles écrivait : lord Carlisle, la tête appuyée sur ses deux mains, paraissait plongé dans la plus profonde rêverie. Une vieille femme de chambre anglaise, qui l'avait élevé, me dévorait avec les yeux de la haine et semblait me pénétrer, Lady Sarah pleurait, et quelques larmes tombaient le long de mes joues malgré moi. Je couchai dans la même chambre que milord Carlisle ; il ne put se vaincre plus longtemps, et me proposa de nous battre à notre retour à Paris. J'étais aimé ; je n'avais pas de mérite à être raisonnable, et je lui répondis avec modération, et m'attendis cependant qu'il me chercherait aussitôt qu'il le pourrait sans compromettre lady Sarah. Nous nous séparâmes à Arras. Lord Carlisle n'eut pas le courage de quitter une personne qui lui était aussi chère ; il retourna en Angleterre, au lieu de revenir à Paris, et de passer en Italie, comme c'était son projet. Je crois devoir ici rapporter la lettre dont lady Sarah me chargea pour M. le prince de Conti, et ce qu'elle m'écrivit de Calais. « Vous avez été si bon pour moi, monseigneur, que ce serait bien mal à moi si je quittais votre charmant pays sans vous remercier. En vérité je ne croyais pas que c'était possible que je serais affligée de sortir de la France et que je devrais laisser là la meilleure partie de moi-même. « Oui, monseigneur, cela brise mon cœur de retourner dans mon propre pays, et de laisser le seul

« homme que je puisse aimer. Lauzun m'aime plus
« que toutes choses au monde, et, bien malheureux
« de ne pas me suivre, il n'y a pas un sacrifice qu'il
« ne ferait pas. Je tremble qu'il viendra en Angle-
« terre sans permission et que cela a pour lui des
« conséquences bien mauvaises. Accordez-lui votre
« protection, monseigneur, et cette permission, qui
« me sera si heureuse. Je le serai plus encore de
« vous devoir cette obligation, car personne, monsei-
« gneur, ne vous est plus respectueusement attaché
« que votre très humble et très obéissante servante.

« SARAH BUNBURY ».

« Arras, le 4 février 1767. »

« Vous avez tout changé mon cœur, mon ami; il
« est triste et brisé; et, quoique vous me faites tant
« de mal, je ne puis avoir d'autres pensées que mon
« amour. Je n'avais pas l'idée qu'une telle chose
« pouvait arriver, et je croyais que j'étais assez fière
« et assez bonne pour que mon bonheur ne pourrait
« pas dépendre sur un amant français. Le vent est
« contraire, et je n'en suis pas fâchée: c'est mieux
« d'être dans le même pays. Je pleure beaucoup. J'ai
« dit à sir Charles que j'avais un mal de tête, et il
« s'en contenta. Lord Carlisle ne l'a pas cru, car il
« regardait bien sérieux... Oh! mon Dieu! il faut
« que tout ce que je fais est bien mauvais, puisque
« je veux le cacher, et que moi, la plus vraie de tou-
« tes les femmes, je suis obligée de mentir et de

« tromper deux personnes que j'estime tant ! On est
« sorti, et moi j'ai voulu rester pour écrire à celui
« qui m'est plus cher encore que le repos que j'ai
« perdu pour lui. Je n'ose envoyer ma lettre à la
« poste par un domestique ; je m'adresse à un garçon
« de cette auberge : il a l'air doux et bon ; il me pro-
« met qu'il sera exact, et n'en parlerait à personne :
« je serais tout à fait ruinée s'il me trahissait. Tout
« m'ennuie, m'importune, et ce sera de même jus-
« qu'à ce que je te verrai. Viens aussitôt que tu peux
« sans imprudence ; car je te défends aucune chose
« que tu pourrais regretter. Obtiens un congé : M. le
« prince de Conti est extrêmement bon pour toi et
« t'aidera. Viens par ta présence combler ta maî-
« tresse de la plus grande joie qu'elle peut attendre.
« Je n'ai pas peur que tu ne comprendras pas mon
« ridicule français ; ton cœur et le mien s'entendront
« toujours. Adieu ! car j'ai peur d'être surprise. Pense
« que c'est pour toi seul qu'existe ta Sarah.

« Calais, le 6 février 1767. »

Je retournai à Paris, à cheval, et dans l'état le plus affreux. Une fièvre maligne ne m'aurait pas changé davantage. M. le prince de Conti fut flatté de la confiance de lady Sarah, et y répondit si bien, qu'au bout de quinze jours j'eus la permission d'aller en Angleterre. J'y fus reçu de manière à augmenter encore mon amour, s'il était possible.

Après les cérémonies de présentation et de visites que la pédanterie de M. le comte de Guerchi pour lors ambassadeur de France, pensa rendre éternelles, je partis enfin pour la campagne avec M. le chevalier Bunbury et lady Sarah. Le matin de notre départ je trouvai chez eux un homme qui avait beaucoup l'air d'un gros palefrenier, et auquel on me présenta comme à un parent de la maison. On lui fit les honneurs, et il monta dans la chaise de poste de lady Sarah. A la première poste, il dit à sir Charles que sa femme l'ennuyait, et l'on nous mit ensemble. A la seconde poste, il trouva que le Français l'ennuyait encore plus que la femme; il fut avec sir Charles, qu'il quitta une demi-heure après pour une meute de renards dans laquelle il aperçut quelqu'un de sa connaissance. Cet homme était M. Lee, maintenant au service des colonies indépendantes de l'Amérique.

Le temps que je passai à Barton fut certainement le plus heureux de ma vie. Au bout de quelques jours le chevalier fut obligé de s'absenter pour trois semaines, que je passai tête à tête avec sa femme. Elle me montrait l'amour le plus tendre, mais ne voulait me rien accorder. Enfin, un soir elle me dit que je pourrais descendre dans sa chambre quand tout le monde serait couché. J'attendis ce moment tant souhaité avec une impatience extrême. Je la trouvai dans son lit, et je crus pouvoir prendre quelques libertés; elle en parut si offensée et si affligée,

que je ne persistai pas. Elle me permit cependant de me coucher près d'elle ; mais elle exigea de moi une modération et une réserve dont je pensai mourir. Ce charmant supplice dura plusieurs nuits. Je n'en espérais plus la fin, lorsque me serrant une fois dans ses bras avec la plus vive ardeur, elle combla tous mes vœux. « Je n'ai pas voulu, me dit-elle, que
« mon amant me ravît rien, et qu'il dût quelque
« chose à ma faiblesse ou à son peu de respect pour
« moi. J'ai voulu qu'il tiendrait tout de mon amour.
« Je me donne à toi ; oui, toute ta Sarah est à toi. »
Nous fûmes le lendemain nous promener à cheval ensemble. « M'aimes-tu plus que tout, me dit-elle, et te
« sens-tu capable de tout sacrifier ? — Oh ! pour cela
« oui, lui répondis-je sans balancer, et avec la certitude
« de ne pas m'en repentir. — Eh bien, continua-t-elle
« en me regardant, avec ses yeux qui n'ont point de
« pareils, veux-tu renoncer à tout, quitter tout pour
« venir à la Jamaïque, ne t'occuper que du bonheur
« de ta maîtresse ? J'y ai un parent riche, sans enfants,
« de l'amitié, de l'indulgence de qui je suis sûre ; il
« nous donnera un asile avec plaisir. » Comme j'allais
répondre : « Attendez, interrompit-elle, je ne veux
« savoir votre réponse que dans huit jours. » Ce que
lady Sarah me proposait était en vérité ce qui pouvait me rendre le plus heureux. Je ne regrettais aucun des sacrifices qui eussent vraisemblablement coûté à un autre ; mais je ne pouvais me dissimuler qu'elle était coquette, légère. Il me paraissait impos-

sible qu'elle ne cessât pas de m'aimer, qu'elle ne se repentît pas un jour d'avoir pris un parti si violent. Lady Sarah, malheureuse, mécontente, sans état, sans existence, à l'autre bout de l'univers, pouvant me reprocher de l'avoir perdue ; ç'eût été l'enfer, et cet avenir m'effrayait.

Les huit jours s'écoulèrent. Je lui confiai mes craintes : « C'est bon, mon ami, me dit-elle assez froidement ; vous êtes plus prudent, plus prévoyant que moi : vous avez peut-être raison ; n'en parlons plus. » Ses manières avec moi furent les mêmes. Il me semblait pourtant voir quelque chose de contraint en elle qui m'inquiétait. Son mari revint, et nous retournâmes en ville. Les médecins ordonnèrent à sir Charles, de qui la santé était assez délicate, d'aller aux eaux de Bath ; il y fut, et laissa sa femme à Londres. Je crus qu'il serait honnête d'aller y passer deux ou trois jours avec lui : j'en parlai à lady Sarah, qui l'approuva, et eut l'air de m'en savoir bon gré. Je partis le lundi, voulant être le vendredi suivant à Londres, dans la matinée. Elle me promit elle-même de m'attendre, de faire fermer sa porte, et de passer avec moi toute la journée. Je revins à Londres avec tout l'empressement d'un homme bien amoureux : je fus consterné de n'y plus trouver lady Sarah, et d'apprendre qu'elle était partie avec milord Carlisle, pour aller à Godwood chez le duc de Richemond, son frère. Tout ce que la rage et la jalousie peuvent inspirer de plus déchirant s'empara de mon cœur. J'écrivis

une lettre à lady Sarah, dictée par la colère et l'emportement : je la lui envoyai à Godwood par un de mes gens. Je lui disais que si elle ne revenait pas sur-le-champ à Londres, je la regarderais comme la plus méchante, la plus fausse et la plus perfide de toutes les femmes. J'attendis le retour de mon courrier avec une impatience inexprimable. Il revint enfin, et m'apporta une réponse douce et même assez tendre : quelques reproches sur la manière dont j'empoisonnais tous les charmes de l'amour par ma violence. Elle me promettait d'être à Londres dans deux jours. Je l'attendis chez elle jusqu'à minuit. Pendant le temps qu'elle avait fixé, chaque carrosse qui entrait à Vitehall me semblait devoir l'amener, et je vis mes espérances naître et se détruire à tout moment pendant cette journée, peut-être la plus longue de ma vie. Je rentrai chez moi, et ma nuit entière se passa à me promener dans ma chambre, et faire les réflexions les plus affligeantes.

A six heures du matin, on frappa à ma porte : je fus le premier à l'ouvrir. Lady Sarah venait d'arriver, et me demandait. Je courus, ou plutôt je volai chez elle. Je lui trouvai l'air sérieux et composé : une table sur laquelle était tout l'appareil d'un déjeuner devant elle, et plusieurs domestiques dans la chambre. Il se passa plus d'une heure avant que nous ne fussions seuls. « A présent, me dit-elle, que je n'ai pas
« à craindre d'être interrompue, je dois vous parler
« des choses qui nous intéressent tant l'un et l'autre.

« Vous savez quelles charmantes qualités vous ont
« gagné mon cœur, et si jamais aucun homme n'a été
« si cher à une femme. L'excès même de votre jalou-
« sie ne me déplaisait pas ; celui de votre amour en
« était un si grand dédommagement. Votre colère,
« quand vous m'avez crue coquette, je l'ai toujours
« supportée avec soumission, sans humeur et il ne
« m'a jamais coûté de vous demander pardon quand
« vous n'aviez pas toujours raison. J'ai voulu vous
« donner à jamais lady Sarah tout entière, son exis-
« tence, sa réputation, l'empire le plus absolu sur
« elle. Vous n'avez pas eu assez de confiance ou dans
« votre constance ou dans la mienne. Vous n'avez
« pas trouvé que j'étais nécessaire à votre bonheur,
« et vous n'avez pas aimé d'avoir avec moi des liens
« que rien ne pourrait plus rompre. En déchirant mon
« cœur, vous y avez affaibli votre image ; vous avez
« continué d'être jaloux et violent, après en avoir
« perdu le droit. J'en sens maintenant tous les dan-
« gers. Rien ne peut plus me les faire oublier. Si mon
« frère m'eût demandé à voir votre lettre, comment
« aurais-je pu lui refuser ? Et si le duc de Richemont
« l'eût lue, j'étais perdue ; et pour qui sacrifiée ? . . .
« Vous avez détruit vous-même le sentiment qui
« m'attachait à vous : je ne vous aime plus ; mais il
« a été trop tendre pour que l'impression, mainte-
« nant douloureuse, n'en dure pas encore longtemps.
« D'ici à un terme peut-être éloigné, il ne peut nous
« être indifférent de nous rencontrer ; j'ose donc vous

« demander comme une grâce de quitter l'Angle-
 « terre, et de ne plus compter que sur la tendre ami-
 « tié que je vous ai vouée pour la vie. »



Frappé comme de la foudre d'un coup si sensible et si inattendu, je m'évanouis. Lady Sarah, touchée de mon état, assise à terre auprès de moi, me secourait et baignait mon visage de ses larmes. M^{me} Joanes, sœur du chevalier de Bunbury, entra, et, étonnée de ce spectacle, recula. « Venez, madame Joanes, « lui dit-elle, prenez soin de ce malheureux : il est « mon amant, et je vous l'abandonne. » En disant ces mots elle sortit de sa chambre, monta dans sa chaise, et partit pour aller joindre son mari à Bath. Je repris mes sens, et retournai chez moi d'un air assez calme. Je voulus monter à cheval et suivre lady Sarah. J'avais tant de choses à lui dire, qu'il me semblait qu'elle ne serait pas perdue pour moi si je pouvais lui parler encore une fois. Au bout de quelques milles je m'évanouis de nouveau et vomis

beaucoup de sang. Je me trouvai tellement affaibli, qu'il me fut impossible d'aller plus loin. J'eus beaucoup de peine à regagner Londres, où je fus dangereusement malade pendant plusieurs jours, et où je reçus les soins les plus généreux de M^{me} Joanes. Lady Sarah m'écrivit pour me demander avec instance de ne pas partir sans venir lui dire adieu à Bath. Je ne pus résister au plaisir ou plutôt au besoin de voir et d'avoir avec elle une dernière explication. Elle me reçut avec intérêt, avec amitié ; mais elle était si changée pour moi, que, loin de penser à prolonger mon séjour, je songeai à hâter mon départ. Je revins en France très différent de ce que j'étais en partant pour l'Angleterre : rien ne pouvait me distraire d'un sentiment qui me rendait si malheureux. Lady Sarah m'écrivait cependant avec exactitude. Je ne lui connaissais point d'amant, mais j'avais été aimé d'elle et elle ne m'aimait plus. J'étais d'une *sauvagerie* que rien ne pouvait diminuer. J'appris que lady Sarah était malade à Londres ; rien ne put m'arrêter. Je partis seul à cheval, sans congé, sans passeport. Elle reçut avec plaisir et reconnaissance cette marque de ma tendresse. « Partez, mon « ami, me dit-elle, au bout de vingt-quatre heures, « souvenez-vous que lady Sarah n'est plus votre « amie. Ne courez pas pour elle tous les risques « qu'entraînerait une plus longue absence. » Je reçus plus rarement de ses lettres à mon retour ; je finis par n'en plus recevoir du tout. Je cherchai tous

les moyens de l'oublier, et n'y réussis pas. Je voulus mener le même genre de vie qu'avant de l'avoir connue. Je ne pouvais plus m'attacher à aucune femme ; toute comparaison leur était trop désavantageuse ; tout mon caractère était changé. J'avais perdu ma gaieté, tous les agréments qui me faisaient rechercher. Je n'étais pas sensible aux plaisirs qui auparavant avaient plus de charmes pour moi.

Je saisisais cependant toutes les occasions de me distraire d'une si profonde tristesse, mais presque toujours sans succès. Je fis connaissance, au bal de l'Opéra, avec une fort jolie fille. Elle avait fait trop de bruit pour n'en pas parler ; elle s'appelait M^{lle} Vauvernier : on l'appelait *l'Ange*, à cause de sa figure céleste ; elle vivait avec M. le comte du Barry, qui ne se soutenait que par ses intrigues et en faisant toutes sortes de métiers. Je fus prié à souper dans la maison, qui avait fort bon air, et où il y avait de très jolies personnes ; mais il est impossible de voir une figure plus plaisante que celle du maître. M. du Barry était dans une superbe robe de chambre, son chapeau sur sa tête, contenant deux pommes cuites qu'on lui avait ordonné de mettre sur ses yeux. J'y vis une M^{me} de Fontanelle, venue de Lyon avec le projet d'être maîtresse du roi, et l'étant du premier venu en attendant : j'en eus envie, et M. le comte du Barry, toujours obligeant, me fit réussir dans la journée du lendemain ; je n'ai jamais revu, je crois, cette M^{me} de Fontanelle. Depuis, *l'Ange*

m'inspira des désirs et ne refusa pas de les satisfaire mais les yeux rouges et la santé de M. du Barry m'en imposaient. M. de Fitz-James fut plus hardi que moi, réussit et la garda ; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir pour moi toutes les petites complaisances qui étaient sans danger pour l'un et pour l'autre.

M. le duc de Choiseul résolut dans ce temps la conquête de la Corse, et y fit passer M. le marquis de Chauvelin avec seize bataillons. Une probabilité d'avoir des coups de fusil était trop sérieuse pour la négliger. Je n'étais pas assez bien avec tous mes parents pour qu'ils craignissent de me faire tuer. Je fus donc employé comme aide de camp de M. de Chauvelin.

Le jour que cela fut public, M. le prince de Conti en parla dans sa loge à l'Opéra, devant plusieurs filles ; une, fort jolie, très mauvaise tête, se mit à fondre en larmes, et dit en sanglotant : « J'en suis au
« désespoir, car je m'aperçois que je l'aime à la folie.
« Monsieur, me dit-elle, je me donne absolument à
« vous ; vous ferez de moi tout ce que vous voudrez
« jusqu'à votre départ. » On ne pouvait en effet avoir une maîtresse plus folle et plus aimable. Elle était entretenue par un homme riche, nommé M. du Ronné, que cela contrariait beaucoup de me voir souvent couché avec elle. M^{lle} Têtard lui déclara qu'il y fallait absolument consentir ou renoncer à jamais à elle. Il voulut un jour trouver mauvais qu'elle eût passé la nuit chez moi, et faire du bruit ; je le traitai

assez cavalièrement. Il fut absolument chassé de la maison; mais, comme je devais partir quelque temps après, et qu'il pouvait être utile d'avoir quelques ménagements pour un aussi bon homme, il me donna mille louis, demanda pardon de son humeur, et consentit à ce que M^{lle} Têtard me gardât, à condition que cela ne fût su que de douze personnes discrètes. Avant de cesser de parler de M^{lle} Têtard je dois dire quelque chose d'assez plaisant, qu'elle fit lorsque le bruit courut que j'avais été tué en Corse. Elle fut trouver d'Artis, avec qui elle avait précédemment vécu, qui était prêtre; elle l'obligea d'aller à Notre-Dame en pèlerinage, dire une messe pour moi, et heureusement cette messe ne me porta pas malheur.

Peu de jours avant mon départ pour la Corse, on me dit que le roi avait vu *l'Ange*, qu'il l'avait remarquée, et que l'on croyait qu'il s'en passerait la fantaisie. Je fus lui dire adieu, et lui faire mon compliment sur de si brillants succès. « Si vous êtes
« maîtresse du roi, belle *Ange*, lui dis-je, souvenez-
« vous que je veux commander l'armée. — Cela ne
« suffit pas, répondit-elle, vous serez au moins premier
« ministre. » *L'Ange* avait eu affaire à M. de Choiseul, et avait désiré coucher avec lui pour s'en assurer la réussite. M. le duc de Choiseul, prévenu, avec de justes raisons, contre M. du Barry, n'en voulut pas entendre parler. C'est peut-être la seule femme dont il ait refusé les faveurs, et toute l'Europe a pris part aux suites importantes de ce refus.

Je ne puis passer sous silence un événement assez singulier qui précéda de quelques mois mon départ pour la Corse. Le jour de l'enterrement de M. le prince de Lamballe je fus voir M^{me} Brissart, qui joignait à soixante-dix-huit ans beaucoup de connaissances, une tête aussi mauvaise que bizarre. Elle avait la fureur de se faire dire sa bonne aventure, et courait après tous les sorciers de Paris. Elle me dit qu'elle en avait vu un la veille qui lui avait dit les choses les plus extraordinaires, et qu'elle croyait les plus secrètes : elle m'inspira de la curiosité et me donna l'adresse de M. Dubuisson (c'était le nom du sorcier). Je fus chez lui, dans la rue Saint-André-des-Arts. Il logeait, selon l'usage, au cinquième étage. Il me parut être une espèce d'imbécile, et me dit ce qui suit : « Que le même jour en rentrant chez
« moi, je trouverais une lettre qui m'affligerait beau-
« coup; qu'un mois après, jour pour jour, j'en rece-
« vrais une très consolante de la même personne;
« que j'aurais une querelle, que je serais au moment
« de me battre avec une personne qui me ferait des
« excuses; que j'aurais une maladie; que je croirais
« ne pas risquer; que je ferais la guerre dans un
« pays où je ne m'attendais pas aller, et que je serais
« tué dans une île, au commencement de la nuit,
« après une bataille perdue. » Je reçus les deux lettres, je mis l'épée à la main, et l'on me fit des excuses; je fus malade, et je partis pour la Corse au mois de juin 1768. Je trouvai à Toulon M. Chardon,

intendant de la Corse, qui menait avec lui sa femme, âgée de dix-huit ans, jolie; elle me parut être un présent du ciel, et je commençai, sans affectation à lui rendre des soins qui ne furent pas trop bien reçus.

J'avais ordre de ne pas passer en Corse sans M. de Chauvelin, que j'avais encore laissé à Paris. J'appris qu'il se tirait des coups de fusil, et je m'embarquai sur le chébec du roi *le Singe*, pour passer à Saint-Florent. M. de Bomluer, commandant de la marine du roi, me fit donner ordre de me débarquer. Je descendis à terre. Je ne mis que M^{me} Chardon dans ma confiance, et je passai le soir dans un bateau de pêcheur. M. de Chauvelin arriva trois semaines après moi, et me mit aux arrêts pendant quelques jours.

Je fis la guerre avec l'ardeur et l'activité d'un homme bien leste, qui désire faire ses preuves. Mes affaires près de M^{me} Chardon n'avançaient pas; elle était polie, mais rien que polie. Il ne me manquait qu'une maîtresse pour être parfaitement heureux, et je ne me rebutai point. Les premiers succès de M. de Chauvelin ne furent pas de longue durée: l'infanterie de la légion royale, la compagnie de grenadiers du Languedoc, etc., étaient enfermées dans Borgho, mal fortifié, et attaqué depuis trente-cinq jours par tout ce que la Corse avait de redoutable, lorsque M. de Chauvelin se détermina à secourir Borgho, et avec de telles dispositions, qu'il n'était

pas possible de douter du malheur de cette journée ; aussi n'ai-je jamais vu de consternation pareille à celle qui régnait dans Bastia. Le danger où chacun se croyait, quand nous sortîmes, faisait oublier toute autre considération. M^{me} Chardon me donna une plume blanche que je mis à mon chapeau, et qui me porta certainement bonheur, puisqu'elle ne me fit pas tuer ; elle me distinguait de manière que tous les coups de fusil m'étaient adressés de préférence. Tout le monde sait comment se passa la journée de Borgho, et combien elle fut funeste à notre petite armée. La bataille était perdue : M. de Chauvelin, vivement pressé, avait été obligé de se retirer avec une telle précipitation, que les balles portaient jusqu'à son hôpital ambulancier.

On s'aperçut, avec désespoir, qu'on abandonnait M. de Marbeuf, et le faire soutenir par quelques compagnies de grenadiers ; mais il fallait le trouver ; et cette dangereuse commission exigeait une connaissance du pays que personne n'avait que moi, qui avais déjà été dans la Corse avec M. de Marbeuf. Je me proposai et partis seul avec mon hussard. Lorsque j'eus fait environ cinq cents pas, on me tira, dans les broussailles, quelques coups de fusil qui ne m'arrêtèrent pas, et je passai au grand galop ; mais je fus bientôt arrêté par une ligne considérable de coups de fusil, qui me parut devoir être un corps des principaux de l'armée de Corse. Je me retirai, voulant gagner entièrement la côte, et passer sur le bord de

la mer. Le régiment de Soissonnais, qui escortait M. de Chauvelin, s'était formé en bataille et avait marché en avant aux premiers coups qu'il avait entendus, et répondit à ces derniers par un feu vif et soutenu des deux bataillons, que j'essayai tout entier. Je me retirai cependant sur ce feu, et dans ce moment la prédiction de M. Dubuisson me revint dans la tête ; et, je l'avoue à ma honte, je me crus perdu. Je m'approchai d'une compagnie qui venait de tirer, et j'en fus reconnu ; je passai le long de la mer, dans les rochers, et je joignis M. de Marbeuf qui était vivement poursuivi par les Corses, et qui fut blessé, ainsi que MM. d'Arcambale et Campène, pendant que je lui parlais. Je lui indiquai le chemin le plus sûr pour trouver M. de Chauvelin, qu'il joignit sans accident. M. de Chauvelin me dit que ses malheurs ne l'empêchaient pas de sentir le prix du service que j'avais rendu ; qu'il demanderait la croix de Saint-Louis pour moi, et qu'il croyait pouvoir me la promettre devant toute l'armée. Il n'en a jamais parlé à personne depuis.

Je trouvai au quartier général un petit billet de M^{me} Chardon, qui, déjà instruite de notre déroute, me mandait de ménager des jours auxquels elle s'intéressait, et me promettait de les rendre heureux. L'armée rentrait lentement dans Bastia ; je la devançai par des sentiers qui m'étaient connus, et je fus dans la ville deux heures avant tout le monde. M^{me} Chardon me tint parole, et me céda avec une

franchise et une tendresse qui m'ont toujours fait conserver beaucoup d'amitié pour elle. Son mari, qui commençait à être jaloux de moi, revint ; il me croyait resté sur les derrières, et il voulut profiter de l'occasion pour tendre un piège à sa femme et pénétrer ses sentiments : il lui dit, en entrant, que tout était perdu, que l'armée avait été presque détruite, beaucoup de gens de sa connaissance tués et me nomma parmi les morts. « Je l'ai donc ressuscité, lui dit-elle en riant, car il est dans l'autre chambre, bien fatigué à la vérité, mais je vous assure qu'il n'est pas mort. »

Plusieurs autres échecs suivirent la malheureuse journée de Borgho. On tirait des coups de fusil jusqu'aux portes de Bastia ; c'était le genre de vie qui me convenait le mieux : tout le jour aux coups de fusil, et le soir souper avec ma maîtresse ! La jalousie de M. Chardon troublait un peu mon bonheur : sa femme était à plaindre et souvent fort maltraitée ; mais qui ne sait pas qu'avec des moments l'amour paye des siècles de peine ?

M. de Chauvelin partit. M. le comte de Marbeuf prit de l'amitié et de la confiance en moi. Nous étions dans le mois de janvier : tout était tranquille. Je lui demandai la permission d'aller passer deux jours dans le cap Corse, et il me la donna. Il apprit pendant mon absence que Clemente Paoli avait formé le projet de passer entre ses redoutes, de pénétrer dans le cap Corse, et de l'attaquer au même moment sur tous

les points. L'instant où M. de Marbœuf reçut cette nouvelle était presque celui de l'exécution. Il était important d'occuper Montebello en avant de Bastia ; il voulut m'y envoyer avec quelques compagnies de grenadiers ; mais je n'y étais pas, et il fallait qu'elles partissent dès le même soir. Il demanda plusieurs fois à M^{me} Chardon si je ne reviendrais pas ce jour-là. Elle s'aperçut qu'il y avait quelque chose de nouveau, le pressa vivement et découvrit son secret. Elle se jeta en pleurant au cou de M. de Marbeuf, qui l'aimait tendrement : « Vous connaissez M. de Lauzun, lui dit-elle ; il me serait moins cher s'il était capable de me pardonner de lui faire perdre, par ma négligence, une occasion de se distinguer, quelque dangereuse qu'elle puisse être. Je vais lui envoyer un courrier sans lui dire de quoi il est question, et je vous donne ma parole qu'il sera ici avant le départ du détachement. » J'arrivai chez elle sans me douter de rien. « Ne perds pas un instant, me dit-elle, en m'embrasant ; va chez M. de Marbeuf, il a à te parler. Il te prouvera que j'aime autant ta gloire que ta personne. » Je fus assez heureux pour m'emparer de Montebello avant les Corses. J'y aurais passé une nuit bien froide si elle m'avait réchauffée par de fréquentes attaques. J'aperçus M. de Marbeuf dans la plaine, au point du jour. Nous passâmes, la baïonnette au bout du fusil, au milieu des Corses qui nous entouraient, et le joignîmes. Ils se retirèrent en assez grand nombre dans le village de Barbaggio, que

nous canonnâmes toute la journée sans succès.

Le lendemain on vint de Bastia voir notre siège, comme à un spectacle. La position mettait d'elle-même en sûreté ceux qui ne voulaient être que spectateurs. M^{me} Chardon y vint à cheval, et se tint auprès de M. de Marbeuf. Son mari retourna en ville pour commander un second hôpital ambulante, le nombre de nos blessés devenant très considérable. Un corps assez nombreux de la *Piève de Rostina* gagna une petite plaine, d'où il fit partir un feu très meurtrier sur notre batterie, et nous tua beaucoup de canonniers. M. de Marbeuf m'ordonna d'aller les charger avec cinq dragons de la légion de Soubise. Je partis sur-le-champ. M^{me} Chardon voulut me suivre. Je voulus l'en empêcher, et ensuite la faire arrêter pour la renvoyer à M. de Marbeuf ; mais elle montait un cheval fort vite, elle passa devant moi à toutes jambes. « Croyez-vous donc, me dit-elle, qu'une femme ne doive risquer sa vie qu'en couches ; et ne peut-il lui être permis de suivre une fois son « *amant* ? » Elle essuya bien des coups de fusil avec la plus grande tranquillité, donnant tout ce qu'elle avait dans ses poches aux soldats et aux dragons, et ne revint à moi que l'affaire finie. Toute l'armée garda le secret de cette charmante étourderie, avec une fidélité que l'on n'eût pas osé espérer de trois ou quatre personnes.

Tout le monde sait les suites de l'affaire de Babbaggio et que la modestie de M. de Marbeuf, qui ne

voulut pas envoyer porter la nouvelle par un officier, lui coûta le commandement de l'armée: le bateau de poste ayant arrêté en Italie, au lieu d'arriver, la nouvelle n'arriva qu'après la nomination de M. le comte de Vaux.



Pour calmer la jalousie de M. Chardon, je fus passer six semaines à Roscanes : je revins ensuite en Corse, où j'appris le mariage et la présentation de M^{me} la comtesse du Barry. Je fis la campagne avec M. le comte de Vaux, comme premier aide-major de son armée. Il ne m'y arriva rien de remarquable; et il me fit partir le 24 juin pour porter à la cour la nouvelle de la soumission totale de l'île et du départ de M. Paoli. Je ne quittai pas la Corse sans regrets, et j'ai souvent regretté depuis des rochers où j'ai peut-être passé l'année de ma vie la plus heureuse: il m'en coûtait d'abandonner M^{me} Chardon, pour qui

j'avais l'amour et l'amitié la plus tendre, et que je laissais si malheureuse. Je prévoyais tous les obstacles que nous aurions à nous réunir, et cette séparation était vraiment cruelle pour tous deux. Je partis donc de Bognomana triste et malade, car je venais d'avoir la rougeole. Je courus jour et nuit, et j'arrivai moitié mort de fatigue à Saint-Hubert, le 29 juin 1759, à cinq heures du soir.

Le roi était au conseil: je fis demander M. le duc de Choiseul, et lui remis mes dépêches. Le roi me fit entrer, me reçut avec toutes sortes de bontés, et m'ordonna de rester à Saint-Hubert, comme j'étais, en veste et en bottes. La curiosité de revoir *l'Ange* dans un état si différent me fit rester avec plaisir: j'allai attendre dans le salon la fin du conseil; elle ne tarda pas à y arriver, vint m'embrasser de fort bonne grâce, et me dit en riant: « Aurions-nous jamais pensé à nous retrouver « ici ». Le roi, voyant qu'elle avait l'air très familier avec moi, lui demanda si elle me connaissait. « Il y a longtemps, répondit-elle sans embarras, qu'il est de mes amis. » M. le duc de Choiseul voulut se raccommo-der avec moi, et revint de si bonne grâce, que j'y fus sensible, et lui vouai un attachement dont je lui ai souvent donné des preuves depuis, et qui n'eût jamais varié s'il eût voulu. On me donna la croix de Saint-Louis pour prix de ma nouvelle: cette grâce, flatteuse à mon âge, ne faisait tort à personne, et me fit grand plaisir.

Je suivis le roi à Compiègne, et je continuai à en être bien traité, ainsi que de M^{me} du Barry. Le roi offrit à M. le maréchal de Biron de me donner la survivance du régiment des gardes françaises : soit qu'il crût le roi conseillé par M. le duc de Choiseul, soit qu'il eût la répugnance ordinaire des vieilles gens à avoir des survivanciers, il objecta ma jeunesse, et s'y refusa. M. le duc de Choiseul voulut me donner la légion corse qu'il levait alors, ce qui me tentait beaucoup, en un régiment de quatre bataillons : je refusai, et je restai dans le régiment des gardes, par déférence pour mon père.

Pendant ce voyage de Compiègne, M. du Barry me donna un rendez-vous dans la forêt, et je m'y rendis le lendemain matin. Il se plaignit à moi de l'acharnement que M. le duc de Choiseul mettait contre M^{me} du Barry et contre lui ; me dit qu'elle rendait justice à un si grand ministre, et désirait ardemment de bien vivre avec lui et qu'il ne la forçât pas à être son ennemie ; qu'elle avait sur le roi plus de crédit que M^{me} de Pompadour n'en avait jamais eu, et qu'elle serait très fâchée qu'il l'obligeât à s'en servir pour lui nuire. Il me pria de rendre compte de cette conversation à M. le duc de Choiseul, et de lui faire toutes sortes de protestations d'attachement. Je fis ma commission, M. le duc de Choiseul la reçut avec la fierté d'un ministre persécuté des femmes, et qui croit n'avoir rien à redouter. Il se déclara donc une guerre implacable entre



Les bizarreries de la mode du grand monde au XVIII^e siècle.

Le douloureux Pierre-Joseph Victor Baron de Besenval
et Brantôt, s'interdisent-ils généralement des armées du Roi, grand Roi
de l'ordre royal et militaire de St. Louis, gouverneur de la province
hautement Colonel du Régiment des gardes-françaises, Maître de la maison
de la Reine et de la Cour de France, résidant à Paris, le 15 Mars 1757.

Une somme de deux mille livres sur laquelle les Vingt-neuf ont
été retenus, pour dix mois d'arrérages eût été le premier juillet
de la présente année, et eût été de quatre mille livres de rente perpétuelle
constituée par son assemblée générale par contrat passé devant
M. de Selve et M. de Selve et leurs confrères notaires à Paris, les quatre
févriers, mil sept cent soixante quatre et tige (soixante) mil sept cent
soixante deux, dont quatre mille à Paris, le premier juillet, mil sept cent
quatre vingt-un. Le Baron de Besenval

Une lettre autographe du baron de Besenval qui passa avec Lauzun,
pour être un des amants de Marie-Antoinette

lui et la maîtresse du roi ; et M^{me} la duchesse de Grammont, dans ses propos outrageants, n'épargna pas le roi même.

Je continuai d'être bien traité de tout le monde ; je voyais bien que tout cela ne pouvait pas durer, et je diminuai peu à peu mon assiduité à faire ma cour. M. Chardon eut un congé pour ses affaires, et amena à Paris sa femme, poussée à tout par ses mauvais traitements, et ne désirant autre chose que de s'en séparer. Son père, M. de Maupassant, avait donné 200.000 francs à M^{me} de Langeac, pour la promesse du bon de fermier général, qu'elle avait fait obtenir à un autre, sans lui rendre son argent, ce qui était son usage. Ce malheureux homme, qui avait emprunté la plus grande partie de cette somme, était ruiné et au moment de passer le reste de sa vie dans une prison. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût sans talent ; il était propre à beaucoup de choses. Je vins à son secours ; je m'engageai pour lui ; je lui prêtai donc l'argent qu'il voulut ; j'en parlai à M. de Choiseul, qui me promit, pour M. de Maupassant, une place de fermier général des postes, à la condition que M^{me} Chardon se séparerait de son mari, et que son père lui ferait une pension de 40.000 francs sur sa place. M^{me} Chardon consentit à tout. Je ne pouvais la voir que rarement, et d'une manière dangereuse pour elle. M. Chardon était parti pour la Corse et avait laissé sa femme à Paris.

Je fus à Fontainebleau, où était le roi ; une demi-

heure avant la chasse, on vint me dire qu'il y avait une dame à la porte qui me demandait. Je n'imaginai pas ce que ce pouvait être. J'y fus ; et, à mon grand étonnement, je trouvai M^{me} Chardon en chemin pour rejoindre son mari en Corse. Un prêtre lui avait tourné la tête et lui avait persuadé que c'était un devoir indispensable : rien ne put l'arrêter. M. le duc de Choiseul en fut d'une colère extrême, ne voulut pas donner la place des postes à M. de Mauissant, qui en mourut de chagrin. Cela me coûta plus de 100.000 écus, dont j'avais répondu pour lui. J'ai eu depuis bien des occasions de rencontrer M^{me} Chardon ; je lui dois la justice qu'elle n'a jamais cessé de prendre l'intérêt le plus vif à mon sort.

Sur la fin de 1769, une très jolie danseuse de l'Opéra nommée M^{lle} Audinot, me reprocha de ne pas la reconnaître ; je me souvins en effet que j'avais joué la comédie avec elle à l'Île-Adam, lorsqu'elle était encore très enfant. Il était difficile de trouver une figure plus séduisante. Nous nous prîmes de goût l'un pour l'autre ; mais nous n'en fûmes pas pendant quelque temps plus avancés. Elle était entretenue magnifiquement par M. le maréchal de Soubise, étroitement gardée par sa mère et par plusieurs autres personnes. Elle demeurait à un second étage, dans la rue de Richelieu, dans une assez vieille maison, qui tremblait à chaque carrosse qui passait. Il me vint une idée qui me réussit parfaitement ; je gagnai

une servante, qui me fit faire une clef, et je cherchai une voiture anglaise qui fit beaucoup de bruit; je la faisais passer devant les fenêtres, et avec ce secours j'entrais et je sortais sans que la mère, qui couchait dans la chambre à côté s'en aperçût. Cela dura ainsi presque tout l'hiver. On le découvrit enfin ; mais il fallait bien permettre ce qu'on ne pouvait empêcher. La petite fille m'aimait beaucoup, et voulut quitter M. de Soubise ; je l'en empêchai : il l'apprit, et m'en sut bon gré, et trouva bon qu'elle me gardât. Il se chargea de l'état d'un enfant dont elle accoucha, et qui mourut peu de temps après.

Je menais alors une vie douce et tranquille. Je jouissais de tous les agréments d'une société brillante et bruyante, et de tous les plaisirs que peut donner une jolie maîtresse. Les femmes, par état, ennemies des filles, me faisaient honte de ne pas m'attacher à une de bonne compagnie. L'image de lady Sarah n'était pas effacée de mon cœur. Je n'avais pu apprendre sans une grande émotion qu'elle s'était perdue pour lord William Gordon ; je voulais éviter tout attachement sérieux. Je vis cependant à l'Île-Adam M^{me} la vicomtesse de Laval. Ses manières me plurent autant que sa figure. Je m'occupai beaucoup d'elle, et cela ne parut pas lui déplaire. Je faisais des déclarations mais elle y répondait toujours comme à des plaisanteries. Son premier amant l'avait dégoûtée des hommes et avec quelque raison : M. le duc de Luxembourg l'avait affichée avec une impru-

dence et une malhonnêteté qui avaient pensé la perdre. Elle commençait cependant à me marquer du goût et du plaisir à me rencontrer.

Un jour que nous devions partir à l'Île-Adam et que je devais m'en aller à cheval, il pleuvait à verse, elle me dit : « Je voudrais bien vous empêcher d'être mouillé, mais je n'ose vous ramener devant tout le monde; si vous voulez sortir de l'Île-Adam et rentrer dans Paris à cheval, je vous mènerai le reste du chemin. » J'acceptai avec joie, mais malheureusement nous avons été entendus de M^{me} de Cambise, qui eût été bien fâchée de perdre cette occasion de contrarier mes projets. Elle attendit que la vicomtesse fût prête à monter en voiture, et lui demanda de la ramener, sous le prétexte qu'elle ne pourrait avoir de chevaux de poste que fort tard. Il n'y avait pas moyen de la refuser. M^{me} de Laval eut l'air tout aussi impatienté que moi, et partit. Je les suivis à cheval; peu après en montant une montagne, j'étais d'un côté du pavé et leur voiture de l'autre; M^{me} de Laval me regardait avec inquiétude, et M^{me} de Cambise parlait avec chaleur; je devinai aisément qu'elle disait du mal de moi, et la remerciai d'une manière expressive des services qu'elle me rendait. Elle fut confondue : la vicomtesse se mit à rire, et nous continuâmes notre chemin. M^{me} de Laval, effrayée de son premier choix, me marquait du goût et de l'intérêt, mais me recevait mal dès que je prétendais à davantage.

Le déchainement de M. de Choiseul et de ses femmes contre M^{me} du Barry était plus fort que jamais, et l'indécence de leurs propos contre un prince à qui ils devaient tout diminuait infiniment le mérite d'une conduite noble et courageuse. Mon père vivait avec M^{me} du Barry comme il avait vécu avec toutes les autres maîtresses, un peu moins intimement cependant, à cause de M. de Choiseul. J'y allais rarement, et j'étais assez mal pour avoir déclaré que je ne permettrais jamais à M^{me} de Lauzun d'y aller. Je n'ignorais pas qu'on avait fait des propositions à M^{me} de Luxembourg d'aller aux petits voyages, et qu'elle était à peu près décidée. Ma fermeté l'arrêta, et elle n'osa pas accepter. M. le duc d'Aiguillon et M. le maréchal de Richelieu cabalaient fortement contre M. le duc de Choiseul. M. le prince de Condé se joignit à eux; ils l'emportèrent enfin, et M. le duc de Choiseul fut exilé à Chanteloup, le 24 décembre 1770. Jamais faveur ne rendra un ministre aussi célèbre que cette disgrâce. La consternation fut générale et dans tous les états il n'y eut personne qui ne cherchât à donner à M. de Choiseul quelque marque d'attachement et de vénération.

Je n'hésitai pas à me vouer à sa fortune. Je pris beaucoup d'argent et de lettres de change sur différents endroits de l'Europe, et je me préparai à accompagner sa fuite. Tout le monde était convaincu qu'on en voulait à sa tête et qu'il serait bientôt obligé de sortir du royaume pour ne pas être arrêté. J'éprou-

vai avant de partir deux procédés bien généreux de deux personnes d'un état bien différent. M^{lle} Audinot m'envoya 4.000 louis, qui étaient toute sa fortune, et fut dans un véritable désespoir de ce que je les refusai. M^{me} la vicomtesse de Laval, qui ne m'avait encore rien accordé, m'écrivit qu'elle apprenait mes résolutions, et que je partais avec M^{me} la duchesse de Grammont, et qu'elle me demandait de passer la soirée qui précéderait mon départ: « Votre conduite, « me dit-elle, me montre combien vous êtes digne « d'être aimé, et fait désirer de pouvoir être encore « quelque chose pour votre bonheur. » Je fus aussi heureux que je pouvais l'être, et rien depuis ne m'a pu faire oublier ce charmant procédé.

Je restai trois semaines à Chanteloup, et je revins ensuite pour monter la garde à Versailles. A quelques lieues de Paris je trouvai une lettre et des chevaux de M. de Guémené. Il me mandait qu'il avait été proposé au conseil de me mettre à la Bastille et que M. le maréchal de Soubise était le seul qui s'y fût opposé: que M^{me} du Barry insistait fortement sur ce qu'on m'apprit à aller à Chanteloup sans permission et à porter des lettres à M. de Choiseul. Je savais bien qu'on n'oserait pas m'arrêter dans Paris; mais je craignais la barrière. Je m'approchai de celle de Varennes, bien déterminé, si je voyais le moindre mouvement, à passer à toutes jambes devant les Invalides et à y passer la rivière à la nage. Je passai sans accident, et j'arrivai dans ma petite maison, rue

Saint-Pierre, où je trouvai tous les amis de M. le duc de Choiseul à m'attendre.



Je fus le voir à Versailles, au bal de M^{me} la Dauphine, et j'y fis événement. Tout le monde m'entoura pour me demander des nouvelles de Chanteloup, et tout le monde semblait me savoir gré de mon courage. Je ne jouai de ma vie un plus beau rôle. M^{me} la Dauphine vint à moi avec cette grâce déjà inséparable de ses actions et me dit: « Comment se porte M. de Choiseul? Quand vous le reverrez, dites-lui que je n'oublierai jamais ce que je lui dois, et que je prendrai toujours à lui l'intérêt le plus sincère. » Je retournai à Chanteloup après ma garde, et j'y passai tout le reste du temps où je n'étais pas de service. J'étais d'ailleurs dans la disgrâce la plus déclarée. Le roi ne me parlait plus, et je ne soupai jamais dans les cabinets.

M^{me} de Laval continuait à se conduire à merveille avec moi. M^{me} de Lauzun commença à se repentir de l'espèce de dédain avec lequel elle me traitait depuis notre mariage. M^{me} la princesse de Poix

cette même M^{me} de Poix que j'avais voulu épouser, lui fit mettre de l'amour-propre à gouverner un homme à qui elle avait mis trop peu de prix et de qui l'on était alors assez généralement occupé. Le sentiment était le seul moyen facile de revenir et qui ne demandait pas d'explications. Elle joua donc la grande passion, devint ou fit semblant de devenir jalouse de M^{me} de Laval, voulut engager M^{me} de Luxembourg à lui fermer sa porte, et fit si bien que sans M. de Guémené et mon courageux sang-froid cette pauvre petite femme était à jamais perdue au sacrifice à la fausseté du caractère de M^{me} de Lauzun. Elle se mit sous la protection de M^{me} la duchesse de Grammont, et bientôt Chanteloup, où j'avais quelques droits à n'être pas tourmenté, me devint insupportable par l'acharnement que l'on mit à vouloir me rendre amoureux de ma femme et à me dire du mal de M^{me} de Laval.

Je retrouvai dans ce temps une ancienne connaissance, au moment où je m'y attendais le moins. Un jour que j'étais à la première représentation d'une pièce nouvelle à la Comédie-Française, je vis dans une loge, près de celle où j'étais, une femme fort bien mise, qui me regardait avec beaucoup d'attention. Je remarquai qu'elle demandait mon nom et qu'elle me regardait ensuite avec curiosité : en sortant de la comédie, elle s'approcha de moi : « Ose-
« rai-je vous demander, monsieur, si vous ne vous
« êtes pas appelé le comte de Biron? — Oui, madame,

« rien n'est plus vrai. — Et vous ne me reconnais-
« sez pas? — Je ne me souviens pas d'avoir jamais
« eu l'honneur de vous voir. — Quoi! vous ne me
« reconnaissez pas une petite fille bien ingrate en-
« vers vous; vous avez oublié Rosalie? — Rosalie,
« lui dis-je! serait-il possible? — Si je vous inspire
« encore quelque intérêt ou quelque curiosité, venez
« manger un poulet avec moi: je suis seule, et rien
« ne m'empêchera de vous dire tout ce qui m'est
« arrivé depuis que je vous ai quitté. » J'acceptai
avec plaisir. « Renvoyez votre carrosse et vos gens,
« me dit-elle, et je vous mènerai. » Rosalie avait
une jolie voiture et des gens bien mis! Elle me
mena dans une maison fort élégamment meublée.
« Vous êtes ici chez moi, me dit-elle. Il faut que je
« commence par vous demander pardon; car j'ai
« véritablement des torts envers vous. Vous vous
« souvenez sans doute que vous étiez à la campagne
« quand je désertai, et voici ce qui m'y engagea. Un
« Américain fort riche m'avait vue plusieurs fois à
« la promenade et avait eu envie de moi; il me fit
« faire des propositions par ma femme de chambre:
« vous me plaisiez davantage, je refusai; enfin, il
« me fit offrir 10.000 livres de pension viagère si je
« voulais le suivre en Amérique. Cette fortune, que
« je ne pouvais attendre de vous et les conseils de
« ma femme de chambre me décidèrent. Nous parti-
« mes quelque temps après. Je fus assez heureuse
« pour être tombée entre les mains d'un homme

« estimable: je m'attachai à lui plaire et à le rendre
« heureux. Il m'en sut bon gré: mes soins contri-
« buèrent à le tirer de deux maladies terribles où sa
« vie fut dans le plus grand danger. Sans parents,
« seul artisan de sa fortune, n'ayant à rendre compte
« de sa personne, il m'épousa. Le climat de Saint-
« Domingue étant contraire à sa santé, encore déli-
« cate, il a pris le parti de venir se soigner en
« Europe, et y a apporté une fortune considérable.
« Nous sommes ici depuis six mois; il s'y est parfai-
« tement rétabli, et il est allé voir une assez belle
« terre en Auvergne, qu'il compte acheter, et où il
« veut passer ses étés. J'ai souvent demandé de vos
« nouvelles depuis que je suis à Paris; mais vous
« aviez changé de nom; et d'ailleurs je vois peu de
« monde, et des gens qui n'étaient pas capables de
« m'en donner. Je désespérais de vous voir, quand
« par hasard je vous ai rencontré. » On servit un
petit souper excellent, après lequel je voulus repren-
dre mes anciens droits. « Arrêtez, me dit-elle; vous
« sentez bien qu'il est impossible que Rosalie vous
« refuse si vous l'exigez: soyez assez généreux pour
« ne pas interrompre mon honnêteté. Je voudrais
« dire à mon mari que je vous ai retrouvé, et je vou-
« drais lui dire tout. » Je n'insistai pas; elle me
ramena à minuit à ma porte. Elle m'a écrit plusieurs
fois; mais je ne l'ai pas revue depuis.

J'allais beaucoup à Chanteloup, mais tout danger
pour M. le duc de Choiseul était passé. Je ne me

croyais plus nécessaire à sa sûreté ; on m'y tourmentait. Je continuai à faire de fréquents voyages ; mais je n'y passais plus ma vie entière comme auparavant. Plus lié que jamais avec M. le prince de Guémené, nous nous quittions peu.

Il me mena chez M^{me} de Roth, et je retrouvai cette charmante personne que j'avais prise pour M^{lle} de Boufflers, quelques années auparavant, au bal chez M^{me} la maréchale de Mirepoix. Elle était alors M^{me} la comtesse Dillon. Peu de femmes sans doute ont réuni autant de talents, d'agrémens et de qualités aimables et estimables ; douce, noble, généreuse, bonne amie après dix ans. J'ai du plaisir à convenir qu'avec le désir, les moyens et la certitude de plaire, on ne pouvait accuser M^{me} Dillon de l'ombre de la coquetterie. Le goût de la chasse et de la campagne rendit ma liaison plus intime, et je devins aussi assidu dans la maison que M. de Guémené. Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir combien M^{me} Dillon lui était chère ; et combien sa manière d'aimer était délicate et discrète. Je n'échappai pas moi-même à un piège si dangereux. Je vis avec douleur que j'étais amoureux de M^{me} Dillon ; mais, grand Dieu ! que cet amour ressemblait peu aux autres. Je n'en espérais rien ; je ne voyais pas dans l'avenir : je n'osais pas même désirer la possibilité de réussir. Je me reprochais cependant comme une trahison un tel sentiment pour une femme à qui je ne pouvais douter que M. de Guémené ne fût voué pour toujours. Je

donnai les armes les plus fortes contre moi, sous le prétexte de la confiance: je ne cachais rien à M^{me} Dillon de tout ce qui était fait pour éloigner une femme de moi. Je lui montrais mon caractère bien plus léger qu'il n'était en effet: je lui montrais mon goût pour l'indépendance; je convenais que j'étais naturellement inconstant. Je ne faisais pas souper de filles, je ne me passais pas une fantaisie que je ne lui dise sur-le-champ; et la vie que je menais pouvait être approuvée par une femme qui aurait pris quelque intérêt à moi, et d'après l'idée que j'ai cherchée.

Etant de garde à Versailles, un soir après souper, chez M^{me} de Guémené, on parla de sentiment, et je disputai avec M. de Montesquiou, avec d'autant plus d'éloquence peut-être que je n'osais m'avouer tout celui dont j'étais susceptible. M^{me} la marquise de Fleuri, qui m'écoutait avec l'air de l'étonnement, me dit: « Quoi, M. de Lauzun, vous êtes sensible, vous? » « Cela est inconcevable? » Nous nous séparâmes. Je fus me coucher au corps de garde. A quatre heures du matin, mon valet de chambre m'éveilla, et me remit une lettre, qu'il dit avoir été apportée par un valet de pied de M^{me} la comtesse de Provence. Cette lettre dont l'écriture m'était inconnue contenait une déclaration des plus claires et des plus emportées. Je me rappelai la conversation du soir précédent. Je fis entrer le porteur, je lui demandai à qui il était, et tout fut éclairci en apprenant qu'il appartenait à M^{me} la marquise de Fleuri.

Je répondis que j'irais la voir dans la matinée : je ne la trompai point. Je la remerciai de la préférence qu'elle me donnait, et lui déclarai, sans tournure, que mon cœur tenait à un ancien attachement qui n'y laissait point de place à un nouveau. Elle ne se le tint pas pour dit, et affecta, avec une imprudence et une publicité extrêmes, son goût pour moi et le peu de succès qu'il avait. Elle me faisait des scènes partout où elle me trouvait, et je la fuyais avec autant de soin qu'elle en prenait à me suivre.

Il pensa se passer une scène fâcheuse dans ce temps-là. La vicomtesse de Laval faisait inoculer ses enfants au Gros-Caillou. Je fus l'y voir le matin ; elle me proposa à souper pour le soir ; je refusai, dans la crainte de rencontrer M^{me} la marquise de Fleuri, qui y était souvent, et d'y occuper une nouvelle scène : la suite prouva que je ne me trompais pas. Elle m'assura qu'il n'y aurait qu'elle, peut-être son mari, et deux ou trois personnes qu'elle me nomma. J'y arrivai le soir assez tard, et un moment après la marquise de Fleuri entra, et nous examina avec l'attention la plus embarrassante. Elle ne se mit point à table, et m'écrivit pendant le souper une grande lettre, dans laquelle elle m'annonçait une scène terrible après le souper, me disant qu'elle ne pouvait plus douter que la vicomtesse de Laval ne fût la véritable cause de ma froideur envers elle, et que dans l'instant même elle allait en informer son mari. J'eus toutes les peines du monde à calmer cette

furie ; elle me ramena chez elle, où toute la nuit se passa en larmes, explications, menaces. Elle partit peu de jours après pour la campagne, et heureusement pour moi, une nouvelle passion chassa celle qui m'avait tant effrayé. Peu de temps après, nous nous quittâmes, M^{me} de Laval et moi, sans nous quitter, et même sans cesser de nous voir souvent. Elle ne me donna pas un successeur flatteur pour mon amour-propre, car ce fut le marquis de Laval, dont les agréments sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler.

Ma position m'alarma : je n'avais plus de maîtresse ; j'avais refusé une femme, j'avais quitté l'autre ; et, en descendant dans mon cœur, je ne pouvais me dissimuler que M^{me} Dillon était le principe de ma conduite. Je crus alors devoir avertir M. de Guémené et lui laisser lire tout ce qui se passait dans mon âme. Il me reçut avec toute la confiance générale dont les cœurs honnêtes sont seuls susceptibles, ne me cacha pas qu'il adorait M^{me} Dillon, mais me jura qu'il ignorait encore s'il avait fait impression sur elle. Elle nous traitait en effet avec une si parfaite égalité, qu'il était impossible de s'apercevoir de la moindre préférence. « Travaillons chacun pour nous, me dit-il ; et si M^{me} Dillon choisit un amant, qu'elle ne perde pas un ami. » Je lui dis que j'étais déterminé à voyager pendant quelque temps ; il chercha inutilement à m'en dissuader, mais la grossesse de M^{me} Dillon retarda mon départ. On n'a peut-être ja-

mais vu deux rivaux se marquer plus de confiance et s'aimer plus tendrement.

M^{ms} Dillon eut des couches dangereuses, longues et pénibles. Nos soins, également tendres, également infatigables, adoucirent un peu ses maux ; elle paraissait touchée de ma situation, et la partagea sans cependant me marquer de préférence qui pût rien changer à mes desseins. Elle se rétablit, et je fixai mon départ pour l'Angleterre au 15 décembre 1772. Je lui croyais bien du goût pour moi ; mais je savais qu'elle ne voulait pas en avoir ; mais je n'osais pas même désirer le plus grand bonheur qui fût pour moi sur la terre ; le 15 décembre vint ; nous traversâmes la forêt de Compiègne à cheval, car tous les habitants de Haute-Fontaine retournaient à Paris ce jour-là. Nous profitâmes peu de la liberté qu'on nous laissa de causer, tout le monde s'écartait de nous, mais je n'avais rien ou trop de choses à lui dire. Arrivés aux voitures, M^{ms} Dillon m'embrassa, et nous nous séparâmes les larmes aux yeux. M^{ms} de Roth jusqu'alors n'avait paru ni prendre de parti ni conseiller sa fille ; mais je croyais que je lui plaisais davantage.

Mon départ pour l'Angleterre fut une entière renonciation à mes droits : ou plutôt un aveu formel que je n'en avais pas et que je ne pouvais honnêtement en avoir.

J'arrivai à Londres le 20 décembre 1772, et dès le soir même M. le comte de Guines, ambassadeur de



Le Serment du Jeu de Paume

D'après une gravure de l'Almanach de la Révolution

France, me mena à l'assemblée chez milady Harington. J'y retrouvai quelques anciennes connaissances. Une femme mieux mise et mieux coiffée que les Anglaises ne le sont ordinairement entra dans la chambre. Je demandai qui elle était ; on me répondit qu'elle était Polonoise, et que c'était M^{me} la princesse Czartoriska. Une taille médiocre mais parfaite, les plus beaux yeux, les plus beaux cheveux, les plus belles dents, un très joli pied, très bonne, fort marquée de petite vérole et sans fraîcheur, douce dans ses manières, et dans ses moindres mouvements d'une grâce imitable, M^{me} Czartoriska prouvait que sans être jolie on pouvait être charmante. J'appris qu'elle avait pour amant un Russe nommé le prince Repnine, homme de mérite et de distinction, ci-devant ambassadeur à Varsovie, qui l'adorait, et qui avait tout quitté pour la suivre et se vouer absolument à elle. M^{me} Czartoriska me parut gaie, coquette et aimable ; mais qui m'eût dit alors qu'elle aurait une si grande influence sur le reste de ma vie m'eût bien étonné. Tristement occupé de tout ce que je regrettais en France, je ne demandais pas mieux que de m'en distraire.

M. le comte de Guines avait alors, le plus publiquement qu'il pouvait, une fort jolie petite femme, que sa fatuité et les malheurs qu'elle a pensé causer ont rendue célèbre à l'Angleterre. Douce, simple, tendre, il était impossible de voir lady Craven sans s'y intéresser.

J'allais beaucoup chez elle, et j'y rencontrais toujours une M^{me} Hampden, belle-fille de milord Trévor, à qui l'ambassadeur me conseilla de rendre des soins. C'était une grande femme droite et roide, une assez belle taille, un beau teint, d'assez jolis yeux, de beaux traits; tout cela était dérangé par une dent qui lui manquait justement sur le devant de la bouche et obligeait tous ceux qui la voyaient à se récrier : « Quel dommage que cette femme-là n'ait pas de belles « dents ! »

Mes hommages furent fort bien reçus, les femmes en Angleterre aiment à écrire. Je mis une déclaration dans le manchon de M^{me} Hampden, et le soir à un petit bal chez l'envoyé de Russie, elle m'en donna la réponse. Elle était vive, tendre, et promettait beaucoup. J'avais été la lire dans une autre chambre : M^{me} Hampden m'avait suivi, m'arracha la lettre des mains dès qu'elle vit que j'en avais fini la lecture, et la jeta au feu; cette méfiance insultante me choqua, et nous brouilla. M^{me} Hampden voulut inutilement renouer depuis, mais je ne répondis que par de mauvaises plaisanteries.

Je ne pus résister au plaisir de revoir lady Sarah. J'appris qu'elle habitait une petite ferme nommée Anecker, dans le parc du duc de Richmond à Godwood; qu'elle y vivait dans la plus grande solitude et ne voyait personne. Je partis seul à cheval de Londres, et j'arrivai avec beaucoup de peine à neuf heures du soir, en hiver, à la porte d'Anecker. Je frappai

plusieurs fois sans qu'on m'ouvrît ; enfin, une petite fille vint me demander ce que je voulais ; je répondis que j'étais un domestique de milady Holland, et que j'avais une lettre à remettre à lady Sarah. « Entrez », me dit-elle. Je montai sans lumière ; je traversai une assez grande chambre fort obscure, et j'allai vers la porte d'une autre où il me semblait voir de la lumière. J'ouvrais une porte à laquelle lady Sarah tournait le dos ; elle était occupée à faire souper une très jolie petite fille que j'effrayai. Lady Sarah m'aperçut, prit cet enfant entre les bras, vint au-devant de moi : « Embrassez ma fille, Lauzun, ne la haïssez pas, pardonnez à sa mère ; et songez que si elle la perdait, il ne lui resterait d'autre protecteur que vous. »

Lady Sarah, retirée du monde, vêtue d'un simple habit bleu, ses cheveux coupés très courts et sans poudre, était plus belle, plus séduisante qu'elle n'avait jamais été. Après six ans, nous n'avions pu nous voir sans une grande émotion. Je lui promis de me charger de sa fille quand elle voudrait. Je ne lui fis aucun reproche ; elle me remercia et nous nous séparâmes après avoir causé deux heures ensemble.

Je revins à Londres, où après avoir renouvelé connaissance avec lady Harland je vis ses deux filles ; je m'occupai d'abord davantage de l'aînée, sans cependant qu'il yeût rien de particulier entre nous. Une soir chez lady Craven, miss Marianne Harland (la cadette) me reprocha d'avoir de l'humeur et de m'en-

nuyer : « Vous ne cherchez donc à plaire à personne, « et il n'y a personne dans cette chambre qui peut « vous plaire ? » ajouta-t-elle avec infiniment d'expression. J'entendis parfaitement ce qu'elle voulait me dire ; mais la conversation fut interrompue. Miss Marianne Harland n'avait pas seize ans ; elle est petite, mignonne, de beaux cheveux, de jolis yeux, des dents charmantes, une voix comme celle de la Gabrielli, et dont elle se sert aussi bien. Une grande coquetterie, toujours subordonnée à l'ambition ; telle est, je crois, l'exacte description de la figure et du caractère de miss Marianne Harland.

Je me rapprochai d'elle après souper, et lui dit tout bas : « Si je vous donne demain un petit billet, le perdrez-vous ? — Non, mais ne faites pas « d'imprudences. » Je fus déjeuner le lendemain chez milady Harland. Je donnai un billet à Marianne ; qu'elle prit très adroitement, et elle disparut un moment après. Lorsque je sortis, M^{lle} Harland m'appela sur l'escalier, et me dit en rougissant : « Marianne « m'a chargée de vous remettre ceci ; ne suis-je pas « bien bonne ! » Ce billet contenait les plus fortes recommandations de discrétion et de fidélité. Je passais ma vie chez lady Harland ; j'y étais regardé et traité comme l'enfant de la maison. L'amour-propre de Marianne était très flatté d'avoir un amant français ; elle avait d'ailleurs dans ce temps-là beaucoup de goût pour moi ; je l'aimais de mon côté bien tendrement. Nous nous écrivions sans cesse, et nous

nous donnions nos lettres devant la bonne milady, sans qu'elle se doutât de rien. Je ne pouvais cependant me dissimuler que cette intrigue ne pouvait durer, et qu'elle pouvait avoir les suites les plus fâcheuses et les plus embarrassantes.

M. de Pezai venait souvent dans la maison : il croyait les deux miss Harland immensément riches ; il parla de mariage à l'aînée, et fut refusé ; il revint à la cadette, et ne fut pas mieux reçu. Confondu de ne pas être adoré, il devina que Marianne avait du goût pour quelqu'un, et, bientôt après, que c'était pour moi. Il en parla à milady Harland, et partit pour la France. Un laquais fit à Marianne des assurances de discrétion et de fidélité qui la séduisirent ; elle eut l'imprudence de le charger de ses lettres

Lardy Harland forma le projet de mener aux eaux de Bristol sa fille aînée, dont la santé était fort délabrée. Elle me proposa d'y venir passer quinze jours avec elle. J'acceptai avec joie : je partis quelques jours après elle. Je fus passer une semaine chez milord Pembroke, et de là me rendis à Bath. J'y trouvai le Chevalier d'Oraison, qui venait de Bristol Hotwels, et qui m'apprit que tout était découvert, et que lady Harland était d'une colère épouvantable contre moi.

Je pris mon parti sans balancer : je fus à Bristol. Je fis demander à lady Harland un quart d'heure d'audience. Après m'avoir bien grondé et m'avoir fait bien des reproches, elle me pardonna, à la condition

que je quitterais promptement l'Angleterre. Enfin, elle ne voulut pas me donner le chagrin de partir sans dire adieu à Marianne; et ce qu'il y eut de plaisant fut que cette mère terrible finit par tolérer devant elle les assurances de l'amour le plus tendre.

La santé de M^{lle} Harland se rétablit. Toute la famille quitta Bristol, et retourna à une fort belle terre près de Ipswich. Marianne reçut bientôt les hommages du plus riche et du plus désagréable baronnet du comté de Suffolk: malgré toute sa maussaderie, elle l'eût épousé si elle n'eût découvert qu'il avait le projet de vivre en province et ne pas mener sa femme à Londres; ce qui la détermina à me le sacrifier, et à m'écrire la lettre suivante :

« Sproughton, le 4 mai 1773.

« Vous vous croyez sans doute oublié, mon cher
« Lauzun, parce que je ne vous ai pas écrit depuis
« longtemps. Je vous jure que ce n'est pas de ma
« faute : ma fille que vous avez honorée de votre at-
« tention particulière devient l'objet de celle de ses
« parents, et est gardée à vue. Plume et encre me
« sont refusées : ce n'est pas par méfiance, à ce que
« dit ma mère, mais pour plus de sûreté. Je t'écris
« au lieu de dormir, et ce n'est pas en sacrifice ; car
« à qui pourrais-je rendre compte de ma situation
« ridicule, et qui pourrait la sentir comme Lauzun ?
« J'ai un amant qui n'a pas comme toi la gaucherie
« d'être marié : sir Marmaduke Hewel met à mes

« pieds une fortune et, qui pis est, une personne im-
« mense. Il veut que je l'adore : rien de plus juste ;
« mais il veut que ce soit en province : je trouve cela
« un peu trop au-dessus de mes forces. Ecoute la des-
« cription de ma nouvelle conquête et vois si elle te
« ressemble. Sir Marmaduke est grand comme un de
« ces anciens fauteuils qui étaient dans notre cham-
« bre à Bristol, dans cette chambre où tu as été si
« bien reçu. Il est fort gros ; cela n'est que désagréa-
« ble maintenant ; mais, pour peu que cela augmente,
« cela pourra devenir curieux. Il est excessivement
« blond, de petites jambes enflées le transportent
« difficilement près de moi et, malheureusement l'y
« laissent longtemps : cette énorme masse de chair
« boit beaucoup de vin de Porto, chasse le renard
« et entretient des cheveux de course, tout comme
« toi. Il m'assure que tout cela m'amusera beaucoup :
« enfin, il est fort bien, et s'il veut vivre à Londres :
« je l'épouse. Tu ne t'en fâcheras pas, et tu n'as pas
« à perdre à la comparaison. S'il faut vivre en pro-
« vince, je suis la servante de sir Marmaduke, et te
« reste fidèle. Et moi, jeune, jolie, folle de tout ce
« qui est aimable, accoutumée aux hommages de
« tout ce que Londres a de plus élégant et de plus
« recherché, la femme d'un *hunter*¹ ! vouée à passer
« sa vie entre mon mari et le vieux ministre de la
« paroisse, et à être réduite, si je veux parler, à cau-

1. *Hunter*, chasseur.

« ser avec le moins ivre des deux ! Rappelle-toi Ma-
« rianne, sa figure, son caractère, sa tournure, et vois
« si cela est possible. Mon gros amant me prépare
« une fête digne de lui. C'est dans quinze jours les
« courses d'Ipswich ; il a fait faire une coupe d'or
« plus lourde que moi, qui sera gagnée par un che-
« val qui lui a coûté deux mille louis, et qu'il de-
« mande la faveur de mettre à mes pieds. Pourquoi
« ne viendrais-tu pas aux courses ? ... Non ; toutes
« réflexions faites, n'y viens pas : tu serais capable
« de tuer ce vilain animal ; attends du moins que je
« sois sa femme. Adieu ; Fanni te fait mille compli-
« ments, et moi, je t'aime en vérité, d'une manière
« effrayante pour toute autre fille moins sûre de sa
« tête. »

J'eus envie de la grosse coupe d'or. J'avais d'as-
sez bons chevaux de course à New-Market : j'envoyai
un des meilleurs courriers à Ipswich ; son âge, son
nom, dix guinées suffisaient pour le faire admettre.
Un petit garçon vêtu de noir, suivit bien ses ins-
tructions, resta modestement pendant toute la course
derrière le cheval de sir Marmaduke et, à cent pas
de Winig-Port passa comme un éclair. On lui donna
la coupe, et il y mit un billet, et la porta à Marianne.
« Sir Marmaduke étant arrivé un instant trop tard,
« permettez-moi de suivre ses intentions, et de met-
« tre la coupe à vos pieds. » Marianne reconnut mon
écriture. « Il est charmant », dit-elle en riant : lady
Harland même me devina, sans m'en savoir mau-

vais gré. On se moqua du malheureux *hunter*, qui disparut et ne revint pas depuis.

Le mariage manqué, lady Harland revint à Londres. Je trouvai encore moyen de me raccommo-der avec elle et de rentrer dans la maison. Nous mettions plus de circonspection dans notre conduite, et la pauvre petite femme n'était pas plus difficile à attraper. Cela fut à merveille pendant quelques semaines. Une lettre que Marianne perdit étourdiment nous découvrit encore : sa mère partit sur-le-champ de Londres avec ses filles, sans leur dire où elle allait. Marianne dont l'adresse réparait toujours l'étourderie, écrivit sur un de ses gants avec un petit morceau de charbon : « On m'emmène, Dieu sait où ! je
« l'écrirai sur les vitres de la première auberge où
« nous nous arrêterons : cherche-la. Si nous n'étions
« pas tous les deux les plus intelligentes créatures
« qu'il y ait au monde, nous serions à jamais sépa-
« rés. » Sur le dessus du chiffon était écrit : « Pour
« M. de Lauzun chez l'ambassadeur de France : il
« donnera cinq guinées au porteur. »

Je montai à cheval dès que j'eus ce plaisant billet, qui me parvint heureusement ; et le quatrième jour de mes recherches je trouvai la vitre par laquelle je devais apprendre le sort de ma jolie petite maîtresse. Elle m'avertissait qu'elle allait pour trois semaines à la campagne, chez une amie de sa mère, et de là retournerait à Ipswich, en passant par Winchester ; qu'elle attendait une lettre de moi par quelque moyen

qu'elle n'imaginait pas, mais que je trouverais sûrement. Elle ne se trompait pas. Je m'adressai à M. Sexton, mon maître d'anglais, pauvre diable comme Basile, prêt à tout entreprendre pour un écu. Je l'envoyai à Winchester, dans une chaise de poste, avec sa femme et ses trois enfants, pour n'être pas suspect; il s'acquitta très adroitement de sa commission. Il attendit lady Harland; et comme elle entra dans la chambre, il arrêta miss Marianne Harland, et lui dit: « J'ai une lettre de M. de Lauzun pour
« vous : elle est dans la poche du tablier de cette
« enfant ; vous la prendrez quand vous voudrez. » Elle ne fut pas longtemps sans la venir chercher ; mais elle mit sur un morceau de papier ce peu de mots : « J'ai reçu la lettre ; toute la famille a
« parfaitement bien fait sa commission ; j'aime à
« la folie le plus adroit et le plus intelligent de
« tous les hommes. » Mais hélas ! une étourderie de Marianne perdit tout. Nous nous écrivions exactement; elle portait elle-même, et allait sans affectation chercher en se promenant les lettres à la poste. La maison de poste changea; on en parla à déjeuner à Sproughton, Marianne dit étourdimement où était la nouvelle maison de poste. Lady Harland lui demanda comment elle le savait; elle répondit, avec un peu d'embarras, qu'une demoiselle du voisinage, avec qui elle était sortie le matin, y avait porté une lettre. Lady Harland sortit, et demanda, plus adroitement qu'à elle n'appartenait, au domes-

tique qui avait suivi sa fille, si elle n'avait point oublié de mettre à la poste une lettre dont elle l'avait chargée. Le laquais répondit fort innocemment qu'il était témoin qu'elle s'en était souvenue. Milady demanda sa voiture sans rien dire, fut à la poste, et se fit rendre la lettre, et la mit dans sa poche. On ne peut rien s'imaginer d'égal à la colère, à la confusion, à la rage de miss Marianne. Il fallut céder à l'orage, et renoncer à moi ; elle en fut affligée, moins encore cependant que de voir qu'elle s'était perdue elle-même par une gaucherie et par une bêtise. Elle m'écrivit sans aucun détail, me dit qu'elle m'aimait encore, mais me donna cependant le congé le plus clair et le plus absolu. J'en fus fâché ; mais je savais que cette intrigue ne pouvait avoir qu'une mauvaise fin, et je sentis qu'il était bien heureux qu'elle n'en eût pas une plus fâcheuse.

Je restai donc à Londres sans occupation ; mais l'éclat des amours de l'ambassadeur de France et de lady Craven m'en donna bientôt de sérieuses. La fautilité de M. le comte de Guines et l'imprudence de la jeune femme amenèrent nécessairement un esclandre. M. de Guines voulait persuader à lady Craven de se faire séparer de son mari et de s'enchaîner à son char. Il la conseilla avec tant d'extravagance, qu'il fut au moment d'être attaqué en justice par milord Craven, et condamné à lui payer 10.000 livres sterling, affaire la plus désagréable et la plus fâcheuse que pût jamais avoir un ambassadeur : cela, joint

au terrible procès qu'il avait avec Tort, son secrétaire, il était inmanquablement perdu. Je le servis avec zèle et avec succès; mais tout dépendait des réponses de lady Craven, emmenée et enfermée à la campagne par son mari, sans avoir de communications avec personne.

M^{me} la princesse de Czartoriska eut le courage d'aller forcer sa retraite et lui dicter sa conduite, seul moyen de la sauver ainsi que son amant. Cet événement m'éclaira sur la sensibilité et sur la générosité de M^{me} Czartoriska. Le hasard lui fit découvrir tous les détails de mon histoire avec lady Sarah, et combien j'étais capable de suite et de bons procédés pour ce que j'avais aimé. Le temps du départ de M^{me} Czartoriska, en s'approchant, m'éclaira sur la sensibilité et la générosité de son cœur; je m'y attachai presque sans m'en apercevoir.

Peu de jours avant son départ pour Spa, l'ambassadeur lui donna à dîner au Wauxhall, avec plusieurs femmes de sa connaissance. Elle me dit qu'elle ferait partir ses enfants et ses gens avant elle, et qu'elle les joindrait à Calais mais qu'elle était un peu effrayée de faire ce voyage seule; je m'offris avec empressement pour l'accompagner. Elle me remercia, en me disant qu'elle en était charmée, qu'elle avait peur seulement qu'on ne trouvât pas cela bien. Toutes les femmes l'assurèrent que cela n'avait aucun inconvénient: l'ambassadeur parut en avoir un peu d'humeur.

Je fus le lendemain matin chez la princesse; je

parlai de notre voyage. Elle me dit qu'elle était extrêmement reconnaissante de mon honnêteté, mais qu'elle avait changé d'avis pour les propos que cela pourrait faire tenir. Je plaidai ma cause avec tant de chaleur, que je la persuadai ; elle me promit que nous partirions ensemble, et me parut sensible au prix que je mettais à la suivre. M. de Guines la vit dans la journée, et l'effraya encore sur mes soins. J'arrivai comme il sortait, et devinai facilement ce qui se passait en elle : « Je n'insiste plus, lui dis-je ; « les persécutions l'emportent sur votre courage. Je « regretterai toute ma vie une occasion que je ne « retrouverai plus d'éclaircir à vos yeux bien des « événements bizarres, et de vous prouver que ma « conduite est moins inconséquente que vous ne le « pensez peut-être. » Je voyais dans ses yeux de la curiosité, de l'intérêt, une sorte d'attendrissement. « Ne craignez plus rien, me dit-elle, vous avez trop « de plaisir à venir avec moi, et je perdrais trop à « vous en empêcher ; cela ne changera plus. » Elle me tendit la main, je la baisai, et dès cet instant, si elle a voulu, elle n'a pas pu douter qu'elle ne fût adorée. Notre départ fut fixé pour le lendemain à midi.

Je me rendis avec exactitude chez la princesse. « Mes affaires, me dit-elle, ne seront pas finies avant « cinq heures, venez avec moi dire adieu à M^{me} Pans- « kin, qui part pour Bristol. » Elle quitta la princesse avec regret et pleura beaucoup, ainsi que la baronne Dierden et mis Johnson. « Je serais bien

« plus malheureux que toutes ces femmes-là, dis-
« je tout bas à M^{me} Czartoriska, si je ne parlais pas
« avec vous. » Un regard charmant fut sa seule
réponse. Je retournai chez elle à cinq heures; on
me dit qu'elle était incommodée et qu'elle dormait.
Ce sommeil me parut suspect. Je m'arrêtai dans une
petite taverne, au coin de Berkley-Square, et lui
écrivis pour lui demander de me rassurer : elle me
répondit qu'elle ne partirait que le lendemain matin;
qu'elle me ferait dire l'heure.

Je ne puis exprimer combien d'idées différentes se
réunirent dans ma tête. Je voyais avec douleur que
M. de Guines, pleurant encore la perte de lady Cra-
ven, aspirait à sacrifier à sa vanité la femme à qui il
devait tout et l'homme qui l'avait le mieux servi. Je
vis dès lors clairement que la reconnaissance était
moins sacrée que son amour-propre, et que cet homme
pouvait être ingrat. J'aimais trop véritablement la
princesse, pour que la crainte de la compromettre ne
me rendit pas patient et raisonnable. Je retournai
chez l'ambassadeur, où je devais souper avec milord
Sandwich et toute la canaille nécessaire pour chan-
ter des *keilets*. Je ne pouvais garder mon secret da-
vantage. J'écrivis à la princesse que je ne doutais pas
que M. de Guines n'eût encore dérangé ses projets;
que j'en étais vivement affligé; que je pouvais juger
par moi-même qu'il sentait combien il était impossible
de la voir et surtout de la connaître sans l'adorer,
que j'étais bien loin de vouloir dire du mal de M. de

Guines, mais qu'il ne pouvait pas exister de bonheur pour moi sans lui consacrer à jamais mes jours, et que j'étais l'être le plus indépendant qu'il y eût au monde. Je transcrirai ici la réponse de la princesse; le premier billet peint autant son caractère qu'une plus longue lettre.

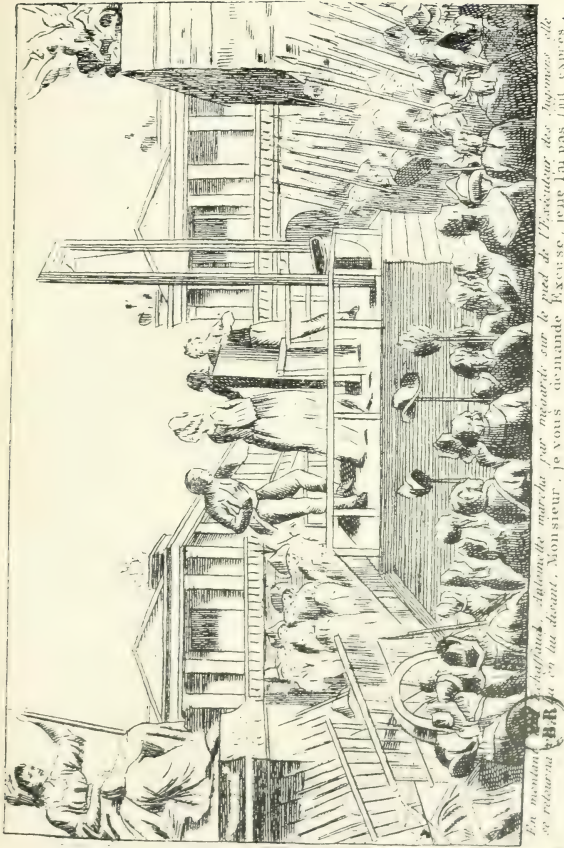
« Rien au monde ne pouvait m'étonner plus que
« ce que je viens de lire; mais ce qui ne m'étonne
« pas et ce qui ne m'étonnera jamais, c'est la fran-
« chise et la sensibilité de votre âme. Il existe entre
« nous des obstacles insurmontables dans lesquels,
« je vous jure, que M. de Guines n'entre pas pour
« rien. Je ne dois, je ne puis pas avoir d'amant;
« mais vous m'inspirez un intérêt qui durera autant
« que ma vie; quelques lieux que nous habitons, quel
« que soit votre sort, j'exige que vous m'en infor-
« miez, ma tendre amitié m'en donne le droit. Nous
« ne pouvons aller ensemble à Douvres, mais venez
« me voir avant mon départ. »

L'ambassadeur me proposa d'accompagner tous deux la princesse jusqu'à Douvres; je refusai de la manière la plus tranquille et la plus indifférente qu'il me fut possible. Ma nuit se passa dans des convulsions de rage et de désespoir, que je ne comprenais pas moi-même; je me craignis; je n'aurais pas répondu de moi, si j'avais rencontré M. de Guines chez M^{me} Czartoriska. Je résolus donc de me garder contre moi-même. Je m'enfermai, et j'ordonnai à un de mes gens d'aller chez elle, et de venir m'avertir

dès qu'elle serait partie ; je comptais la joindre sur le chemin, l'arrêter et avoir avec elle cette explication si importante pour tous deux.

Je restai dans cet état jusqu'à cinq heures, que M. de Guines frappa lui-même à ma porte, et me demanda si je voulais dîner. J'ouvris : il me dit que la princesse me faisait ses compliments ; qu'elle était partie à midi, fort étonnée de ne m'avoir pas vu : la foudre tombée sur ma tête m'eût moins accablé. Je dis à M. de Guines (par qui celui de mes gens, chargé de m'avertir, avait sans doute été gagné), que je ne pouvais dîner chez lui. Je courus à mon écurie, je sellaï moi-même le premier cheval venu, et je fus sur le chemin de Douvres aussi vite que je pus. Mon cheval, trop jeune et point en haleine manqua à Sittingbom. J'appris que la princesse n'était qu'à six milles de moi, et qu'elle avait rejoint ses enfants et ses gens. Je craignis de la compromettre : je lui écrivis une lettre dont le désordre peignait bien mon amour et mon désespoir. Je retournai à Londres avec précipitation ; j'arrivai encore assez tôt pour jouer à un club assez gros jeu pour être remarqué et pour faire croire que je n'étais pas sorti de la ville. Je reçus le lendemain une réponse triste et touchante de M^{me} Czartoriska, elle m'assurait du plus tendre intérêt, et semblait affligée des liens qui m'attachaient à elle.

Au bout de quelques jours, je reçus une lettre du chevalier d'Oraison ; il avait vu la princesse à son



En montant les échaffauts, d'une telle marche par devant, Monsieur, je vous demande l'excuse, j'en ai pas fait exprès.

L'exécution de Marie-Antoinette

D'après une gravure populaire de l'époque.



Profil de Marie-Antoinette, reine de France, d'après le fragment
d'une médaille clandestine de l'époque de la Terreur.

passage à Bruxelles; elle était malade, dévorée de quelque chagrin secret. Je restai encore plus d'un mois en Angleterre. Je fus à Portsmouth avec le roi. Je crus enfin pouvoir partir pour Spa sans inconvénient. Nous nous séparâmes assez froidement, l'ambassadeur et moi: je l'avais pénétré; je n'étais plus qu'un objet d'embarras pour lui.

Enfin j'arrivai à Spa. La princesse me reçut assez froidement, et me parut plus que jamais attachée au prince Repnine, M. de Guines n'avait rien négligé, depuis qu'elle avait quitté Londres, pour me persuader qu'il en était aimé; qu'elle lui avait donné son portrait, et toutes les autres preuves qu'une femme peut donner. Je résolus donc de me détacher d'elle à quelque prix que ce fût, et de la traiter avec beaucoup d'indifférence. Je vivais à merveille avec le prince Repnine, qui ne se doutait pas que je fusse amoureux. La princesse parlait de l'ambassadeur avec un intérêt dont j'étais assez choqué pour désirer qu'elle me crût attaché à une autre: mais aucun objet ne pouvait me distraire d'elle.

Les redoutes et les assemblées me firent cependant faire connaissance avec M^{me} et M^{lle} de Saint-Léger, toutes deux Irlandaises, M^{me} de Saint-Léger avait entre quarante et quarante-cinq ans; elle avait été jolie, et sous un maintien réservé conservait du goût pour le plaisir. Sa fille, âgée de dix-huit ans, était aimable et jolie. Je dansais, je montais à cheval avec elle; toutes deux prirent du goût pour

moi. La mère, quoique jalouse de sa fille et devenue plus sévère pour elle, se rendit justice et sentit qu'elle me perdrait absolument si elle m'empêchait de voir sa fille ; je devins donc fort assidu dans la maison. La princesse me fit des plaisanteries. « C'est « vous qui l'avez voulu, lui dis-je en riant, et d'un « mot vous pourriez l'empêcher. » Mes soins pour M^{lle} de Saint-Léger furent bientôt publics. Une querelle que j'eus avec M. Braniski montra pourtant à la princesse qu'il s'en fallait bien que j'eusse cessé de m'intéresser à elle.

M. Braniski, depuis longtemps amoureux de la princesse, et toujours mal reçu, en parla d'une manière que je ne pus supporter : je le lui dis franchement, et nous nous parlâmes avec toute la fierté de deux hommes qui ne s'aimaient pas. Cette querelle eût été plus loin sans lady Spencer. La princesse apprit avec quelle chaleur je l'avais défendue, et m'en sut gré. Il y eut une course de chevaux où un des miens gagna : je fis hommage du prix à M^{lle} de Saint-Léger. Dans l'instant même M^{lle} la princesse Czartoriska se trouva mal, et retourna chez elle. J'étais bien loin d'en soupçonner la cause, et à peine y pris-je garde. Une longue et dangereuse maladie suivit cet évanouissement. Je ne la quittai pas, et lui rendis tous les soins qui m'étaient dictés par mon cœur. Je m'éloignai à mesure que sa santé se rétablit et que je les crus moins nécessaires.

Tout le monde partait de Spa ; et je m'arrangeais

pour partir avec M^{me} et M^{l^e} de Saint-Léger, lorsque le prince Repnine, qui n'avait aucune raison de se méfier de moi, me dit qu'il était obligé de rester encore quinze jours environ et de ramener M^{me} Tschernicheff, que je ferais sûrement plaisir à la princesse de lui proposer de revenir à Paris avec elle. Je ne me fis pas prier : la princesse m'était bien plus chère qu'il ne croyait. Nous partîmes donc, et le prince Repnine nous reconduisit quelques postes. Nous faisons de petites journées, et je voyageais sur mes propres chevaux. M^{me} Czartoriska était encore très faible, et se trouva très fatiguée en arrivant à Bruxelles ; elle ne voulut pas souper et se coucha. Je restai à lui tenir compagnie. Nous parlâmes de l'Angleterre, et la conversation regarda bientôt le comte de Guines et lady Craven. Je lui racontai avec détail tout ce que son départ m'avait fait souffrir : ses yeux se remplirent de larmes. « Finissons, me dit-elle, et ne renouons jamais un entretien si dangereux. » Il était trop tard, et il fallait que notre destinée fût remplie. La princesse m'aimait et me le dit. Tant de bonheur fut empoisonné par l'effroi que lui causaient son sentiment et les suites horribles qu'il ne pouvait manquer d'avoir. Elle voulut s'ôter tous les moyens de s'y livrer : nous nous séparâmes, et passâmes la nuit la plus agitée.

Le prince nous proposa d'aller le lendemain à Anvers voir un cabinet de tableaux qu'il voulait acheter. Il fut arrangé, sans qu'elle pût s'y opposer, qu'elle

irait avec moi dans un petit phaéton que j'avais amené d'Angleterre, avec des chevaux qu'elle s'était souvent amusée à mener elle-même à Spa. Nous ne fûmes pas plutôt en liberté, que la conversation suivante commença :

« Il serait inutile, monsieur de Lauzun, de cher-
« cher à vous cacher combien je vous aime ; mais
« je dois à ce sentiment même, qui m'est plus cher
« que la vie, de mettre devant vos yeux tous les
« malheurs irréparables qu'il entraînera pour tous
« les deux si nous n'avons pas le courage de nous
« séparer promptement. Ecoutez-moi sans m'inter-
« rompre, vous jugerez, par les aveux que je vais
« vous faire, s'ils ont dû me coûter.

« Née avec des avantages et quelques agréments,
« je reçus bien jeune les hommages des hommes : ils
« flattèrent mon amour-propre, et depuis que je me
« connais, je me connais coquette. J'épousai mon
« mari sans amour, et n'eus pour lui qu'une amitié
« bien tendre, qu'il mérite chaque jour davantage.
« De tous ceux qui me rendaient des soins, le roi
« de Pologne fut le plus assidu. Le plaisir de l'em-
« porter sur la plus belle femme de Varsovie me les
« fit recevoir avec complaisance : je n'y cédaï cepen-
« dant pas. Le prince Repline, ambassadeur de
« Russie, vint à Varsovie. Il fut amoureux de moi
« et mal reçu. Les troubles qui déchirèrent mon in-
« fortuné pays lui donnèrent bientôt occasion de me
« prouver à quel point je lui étais chère. Mes parents

« et mon mari irritèrent fortement l'impératrice, en
« s'opposant toujours à ce qu'elle voulait. Repnine
« reçut contre eux les ordres les plus sévères. Les
« princes Czartoriska continuèrent à être coupables
« et à n'être jamais punis. L'impératrice, indignée
« que ses ordres n'eussent pas été exécutés, ordonna
« au prince Repnine de faire arrêter les princes et
« de faire confisquer leurs biens. Elle lui mandait
« que sa vie répondait de son obéissance. Les prin-
« ces étaient perdus si le prince Repnine n'eût pas
« eu le généreux courage de lui désobéir. Je crus
« de voir être le prix de tant de tendresse : je dirai
« plus, même en me donnant à la reconnaissance, je
« crus céder à l'amour.

« Je fus bientôt le seul bien qui restât au prince
« Repnine. Il perdit son ambassade, ses pensions, la
« faveur de l'impératrice, et parce qu'il n'avait, à
« peine mille ducats de revenu à l'homme dont le
« faste avait ébloui toute la Pologne. Il ne pouvait
« revenir en Russie ; il me demanda de voyager et
« de me suivre : je ne balançai pas à tout quitter
« pour lui. Le comte de Panine, son oncle, le rac-
« commoda avec l'impératrice, qui lui fit dire d'aller
« prendre le commandement d'un corps considérable
« à l'armée du maréchal de Romanzof. Il refusa, et
« acheva d'irriter l'impératrice contre lui.

« Nous vécûmes parfaitement ensemble jusqu'à ce
« qu'il soit devenu jaloux du comte de Guines ; et il l'a
« été d'une manière si violente, si insultante, que j'en

« ai été offensée ; il me semblait que je méritais plus
« de confiance de l'homme pour qui j'avais tout fait.
« Je supportai cependant son humeur avec patience ;
« mais l'ambassadeur m'en parut plus aimable : je
« l'avouerai franchement, je fus flattée de lui plaire, et
« je l'aurais certainement aimé s'il était moins uni-
« quement aimé lui-même. Je m'arrachai au goût
« que je sentais pour lui : celui que vous avez pris
« pour moi l'a détruit. Mon cœur n'en a que trop senti
« la différence. Je suis sûre maintenant de vivre et de
« mourir malheureuse ; mais je ne ferai point mourir
« de douleur l'homme qui a tout sacrifié pour moi, et
« à qui il ne reste que moi dans le monde.

« Fuyez, oubliez une femme qui, suivit-elle son
« penchant, ne peut rien pour votre bonheur. Croyez-
« moi, l'amour qui n'est pas fondé sur la confiance
« n'est qu'un supplice ; et quel droit ai-je à la vôtre ?
« Pourrez-vous en avoir dans celle qui a trahi le
« prince Repnine, et qui a eu du goût pour M. de
« Guines ? Chaque marque d'amour que vous rece-
« vrez de moi vous prouvera, me prouvera, que je
« puis aimer deux fois : la femme qui a changé peut
« changer encore ; et pensez-vous que celle qui aura
« abandonné sans pitié le prince Repnine, à qui elle
« devait tout, vous épargnera davantage, vous dont
« les droits finiront dès que son sentiment pour vous
« finira ? Vous ne savez pas d'ailleurs à quel excès
« je suis capable de vous aimer, et tous les malheurs
« qui peuvent suivre une telle passion, et tous les re-

« mords qui me dévoreront sans cesse ; un voile en-
« tre le reste de l'univers et mon amant m'empêchera
« de voir tout ce qui ne sera pas vous ; l'entier oubli
« de ma considération, de ce que je dois à mon mari,
« à mes enfants, à mes parents, à moi-même, la juste
« jalousie du prince Repnine ; chaque jour sera mar-
« qué par des craintes ou par des événements fu-
« nestes : une telle vie peut-elle durer longtemps ?
« — Vous devez trop au prince Repnine, lui dis-je ;
« de nous deux, ce n'est pas lui qui doit mourir de
« douleur ! Que je vous voie encore quelques jours,
« que je jouisse du dernier bonheur qui existera pour
« moi, et je me sépare pour jamais ! Souvenez-vous
« quelquefois que je vous adorerai jusqu'à mon der-
« nier soupir, et que je vous ai perdue ; que je vous
« ai aimée assez pour vous fuir : peut-être aurai-je
« plus fait pour vous que le prince Repnine. O la
« plus tendre, la plus honnête des créatures ! c'est à
« ton amour que je devrai de n'être pas un monstre
« d'ingratitude ; c'est à ta générosité que je devrai
« mon honnêteté ; c'est du moins une consolation pour
« tous deux. »

Nous étions de bonne foi ; mais nous ne savions pas nous-mêmes à quel excès nous nous aimions. Les deux cœurs les plus tendres, les plus ardents de l'univers peut-être s'étaient rencontrés. Nous ne trouvâmes pas à Anvers le cabinet pour lequel le prince y avait été ; il était vendu : on lui parla d'un autre qu'il pourrait avoir à Amsterdam, et qui lui

conviendrait davantage. Cela le détermina à profiter de l'occasion pour faire le voyage de Hollande. Je refusai courageusement d'en être, et tins bon jusqu'à la veille du départ. Un regard de la princesse me fit oublier tous mes projets : j'acceptai les propositions du prince, et le lendemain nous partîmes tous.

Le bonheur, le danger d'être ensemble avaient rempli nos têtes d'une agitation, d'une confusion indéfinissables. Tous nos compagnons de voyage dormaient heureusement pour nous, et notre trouble ne fut pas remarqué : la nuit vint, et nous ne nous contraignîmes plus. Les larmes de la princesse coulaient ; j'y mêlai les miennes. Tout à craindre, tout à souffrir, rien à espérer ; notre douleur nous accablait, et ne nous laissait pas même la force de faire des réflexions distinctes. Nous arrivâmes à onze heures du soir à une mauvaise cabane, où nous fûmes obligés de passer la nuit. La princesse et la Bochdanowitz (vieille femme de chambre polonaise de la princesse) couchèrent dans une chambre, et tous les hommes dans l'autre.

Quelques heures après, la Bochdanowitz fit des cris affreux qui n'éveillèrent personne ; mais je ne dormais pas, je courus voir ce qu'elle avait : un homme qui s'était caché dans la chambre avait pensé la faire mourir de peur. Je le chassai avec assez de peine. La princesse était éveillée ; elle m'appela. Je me mis à genoux près d'elle : mes yeux ne pouvaient exprimer tout l'amour qui était dans mon cœur ;

mais ils en montraient beaucoup. « Vos peines, me
« dit-elle, déchirent mon cœur; mais elles me sont
« chères : il m'est si doux de vous voir partager les
« miennes. Si nous ne pouvons être heureux, soyons
« du moins constants et irréprochables. » Nous nous
promîmes un courage et une prudence bien au-des-
sus de nos forces.

Nous partîmes un peu plus calmes, et avec un
maintien passable : nous arrivâmes au Mœrdick, que
nous passâmes sur-le-champ. Je restai dans la cham-
bre du yacht avec la princesse, et tout le monde, crai-
gnant d'être malade, se tint sur le pont. Je lui lus
un joli roman de Dorat, qui venait de paraître, inti-
tulé : *Sacrifices de l'amour*. Quelques situations avaient
rapport à notre position : nous ne pûmes le lire sans
un grand intérêt et un grand attendrissement. Que
de charmes réunissait M^{me} de Czartoriska ! des années
de malheur et de regrets n'ont pu en effacer l'image.
Nous nous arrêtâmes à Rotterdam, et arrivâmes le
lendemain à la Haye, où le prince et la princesse fu-
rent reçus avec la plus grande joie par M. de Laché-
résia, ambassadeur d'Espagne. Je n'eus qu'à me
louer de lui, et je n'ai rien à en dire. M^{me} de Laché-
résia, grande, vigoureuse, ardente et chaude Péru-
vienne, me remarqua, et fut avec moi, au bout de
dix minutes, comme une connaissance de dix ans ;
elle ne cessait de questionner la princesse sur mon
compte que pour me questionner moi-même, et nous
embrassait également :

Il y avait deux jours que nous étions à la Haye, lorsque, à deux heures après minuit, la Bochdanowitz, qui ne parlait pas un mot de français, frappa à ma porte et me dit en mauvais allemand : « Descendez, la princesse meurt. » (Le prince n'était pas à la Haye, ayant été à la campagne chez le prince d'Orange.) Je descendis avec précipitation, et la trouvai en effet sans connaissance. Je ne parvins qu'au bout de quelques heures à lui faire reprendre ses sens. Elle me tendit la main dès qu'elle m'aperçut près d'elle. « Je suis contente, me dit-elle, je meurs dans les bras de ce que j'aime, sans avoir rien à me reprocher. » Elle eut dans la journée de fréquentes et de violentes attaques de nerfs, et s'évanouit souvent.

Je connaissais de réputation le célèbre Gaubius, professeur en médecine. Je fus le consulter à Leyde, et partis au point du jour. J'expliquai à M. Gaubius, dans le plus grand détail, la maladie que la princesse avait eue à Spa, et celle qu'elle avait alors, sans lui dire son nom ; il me demanda si elle était ma femme ; je lui répondis que non, mais qu'elle était ma sœur. Il me demanda ensuite si j'étais médecin ou chirurgien ; je lui répondis que non : « Vous êtes donc, me dit-il, le plus tendre et le plus intelligent de tous les frères. » Il me rassura sur l'état de la princesse, me dit qu'il n'était pas dangereux ; qu'il était trop vieux et trop goutteux pour que sa santé lui permît de l'aller voir. Il m'ordonna pour elle un

régime dont il me garantit le succès, me chargea de lui rendre compte de ses effets, et me dit qu'il serait bien aise de voir la malade quand elle serait moins faible. Je revins à la Haye. La princesse apprit avec plaisir et reconnaissance ce que j'avais fait.

Nous déterminâmes que je la ramènerais jusqu'à Bruxelles, après avoir fait durer le voyage de Hollande le plus longtemps que nous pourrions, et que je partirais ensuite pour l'Italie. Les amants sont comme les enfants, ils ne sentent que par moment une peine éloignée, et ils sacrifient beaucoup au présent. Dix ou douze jours de bonheur nous semblaient suffisants pour payer notre vie. Ce court répit nous calma. La princesse se rétablit. Je ne pensais pas à lui rien demander dont elle pût jamais se repentir. Je voyais toute sa tendresse, et ne désirais rien. Dans ce temps cependant je fus jaloux sans aucun sujet de l'être, et ce fut d'une manière si extravagante, que je ne puis m'empêcher d'en parler.

J'avais vu à Londres un jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne, et cousin du prince, qui avait été élevé en Angleterre, et à qui je n'avais jamais fait grande attention. M^{me} de Czartoriska me dit qu'on l'attendait à la Haye. Cela ne me fit d'autre effet que de craindre l'importunité d'un tiers. Un soir que j'étais à la comédie avec le prince et la princesse, on vint lui dire tout bas que le prince Poniatowski venait d'arriver, et il sortit. Je ne puis exprimer la révolution que cela fit en moi. Tous les

agrémens du prince Poniatowski, tous les avantages qu'il avait pour plaire à sa cousine, avec laquelle il était destiné à vivre, se présentèrent à mon esprit, et me tournèrent la tête. Je sortis de la comédie, et rentrai chez moi. Je fis d'affreuses réflexions : la princesse me parut perdue pour moi, et perdue dans le moment. Je m'effrayai tellement, que je me déterminai à fuir et à partir sur-le-champ pour l'Italie.

J'envoyai chercher des chevaux de poste, et j'ordonnai ma voiture. Dix heures étaient passées. La princesse, étonnée de ne pas me voir arrivé chez M^{me} de Lachérésia, chez qui elle soupait, sortit sans rien dire, prit la première voiture qu'elle trouva dans la cour, et vint à notre auberge. Elle fut très surprise de trouver à la porte ma chaise de poste attelée et chargée. Elle demanda où j'étais, et monta à ma chambre. « Que signifie ceci ? me dit-elle ; où allez-vous ? — Mourir loin de vous, lui répondis-je avec désespoir, fuir des malheurs plus grands encore que d'en être séparé. — Je ne vous entends pas : expliquez-vous ; vous êtes hors de vous-mêmes ; croyez-vous que je puisse vivre et vous voir dans l'état où vous êtes ? » Les yeux de la princesse me montraient tous mes torts, et combien j'avais de raisons pour être tranquille. J'étais honteux de mon extravagance et embarrassé de l'avouer ; il le fallut bien cependant. La princesse ne me fit ni reproches ni plaisanteries ; elle m'embrassa : « Ne crains jamais de perdre mon cœur ; je suis fâchée

« que tu aies tant souffert ; mais combien je sens le
« prix de tant d'amour. Ne perdons pas de temps :
« on nous attend chez l'ambassadeur d'Espagne ; le
« moindre prétexte suffira pour nous excuser. » Elle
dit en descendant à mon valet de chambre : « Il ne
« partira pas, il ne partira plus », avec une grâce
inexprimable. Nous partîmes pour Amsterdam, et
nous arrêtâmes à Leyde pour voir le D^r Gaubius. Il
causa longtemps avec la princesse : « Il est, lui dit-il,
« des maladies rarement dangereuses pour les fem-
« mes, et que les médecins ne peuvent guérir. Votre
« frère, ajouta-t-il en riant, en sait peut-être plus
« que moi (la princesse rougit) ; soyez constants et
« prudents, vous serez heureux. Je n'ai jamais vu de
« femme mieux aimée. » Il lui parla de notre con-
versation avec intérêt. Rien n'était perdu avec une
âme si tendre. On ne pouvait être plus aimable à
aimer.

Nous partîmes tard pour Amsterdam. La nuit était
obscur. J'étais au fond d'une grande gondole avec
la princesse ; je pressais ses mains contre mon cœur,
je la serrais dans mes bras sans qu'elle m'opposât de
résistance. Elle se coucha sans souper ; et, selon ma
coutume, je restai près de son lit. Nous nous embras-
sâmes avec tendresse dès que nous fûmes seuls ; je
ne pus réprimer des désirs qu'elle emblait partager ;
j'osai beaucoup et fus bientôt puni. « Je n'aurais pas
« cru, me dit-elle avec douleur et indignation, que
« l'être qui m'est si cher eût oublié si vite ses pro-

« messes et ses résolutions ; et qu'il eût voulu sacrifier le bonheur de ma vie à un instant de plaisir. « Il m'était si doux de devoir à votre amour jusqu'à mon honnêteté et ma tranquillité ! » Sa femme de chambre entra ; elle dit qu'elle voulait dormir, et me renvoya.

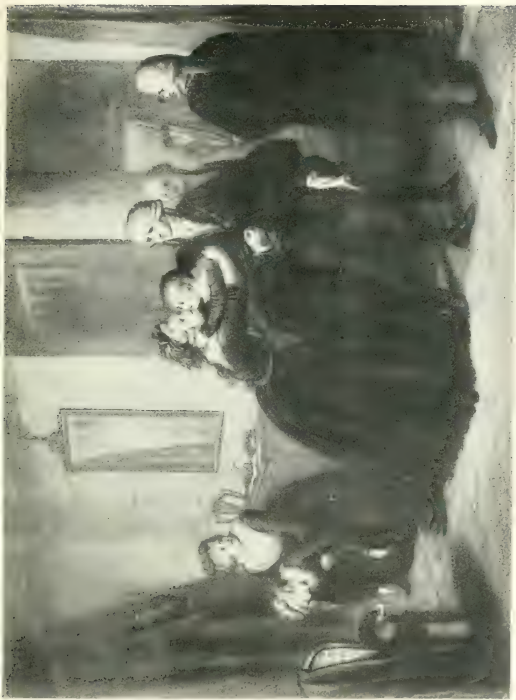


Il n'est pas d'état plus affreux que d'avoir mérité la colère de ce qu'on aime avec excès. Je passai la nuit dans la douleur et le repentir. Le lendemain à huit heures du matin, M. Oueska vint me prendre, et, quelque chose que je pusse faire, me mena promener et voir ce qu'il y avait de mieux dans Amsterdam et aux environs, jusqu'à huit heures du soir. La princesse me traita avec une froideur qui me désolait ; elle m'aimait trop pour s'en apercevoir sans en avoir pitié. Elle s'approcha de moi, et me dit tout bas : « Vois combien je suis à plaindre, et je suis sûre « que tu ne seras plus coupable ; moi te punir, « moi t'affliger, je n'en désire pas le courage. » Ce peu de mots me rendit la vie. Le souper fut gai, et le départ fixé pour le lendemain. On proposa de re-

venir dans de petits cabriolets à deux places que l'on mène soi-même, et qui vont extrêmement vite. On me destina à mener la princesse, comme étant le meilleur cocher. Elle commença par refuser, mais elle vit tant de tristesse dans mes yeux, qu'elle y consentit. Nous partîmes. Je la trouvai sérieuse pendant le chemin: je lui demandai ce qu'elle avait : « Je ne veux pas te gronder, me répondit-elle ; je t'ai pardonné de bon cœur, mais une si forte impression ne peut facilement s'effacer ; et ce n'est pas de toi, c'est de moi que je suis mécontente, et si j'ai eu tort d'avoir en toi une confiance aveugle, je suis bien coupable, j'ai de furieux reproches à me faire. » Je dissipai facilement ses craintes ; les larmes les plus tendres en furent le prix. Nous restâmes encore une semaine à la Haye.

Il fallut enfin retourner à Bruxelles, où nous comptions de bonne foi nous séparer pour toujours. Nous pensâmes mourir de désespoir ; je crachais tous les jours plusieurs mouchoirs de sang.

La princesse n'était pas en meilleur état que moi ; elle pensa mourir le jour que nous traversâmes le Mœrdick. Je passai la nuit près d'elle. Nous nous « sommes engagés, me dit-elle, à plus que nous ne pouvons tenir : l'excès de ton amour et de ton courage pourrait encore me sauver la vie. Serais-tu capable (uniquement aimé) de n'être pas jaloux du prince Reprine, de te contenter de mon cœur, de ne prétendre à rien de plus. »



La Reine est séparée de son fils dans la prison du Temple

(Œuvre anglaise)

Un nouveau plan de vie fut arrangé d'aussi bonne foi que les autres et, comme on le verra par la suite, sans un plus grand succès. Nous ne nous arrêtàmes qu'un jour à Bruxelles, et revînmes à Paris.

Je quittai la princesse à Senlis, et fus passer vingt-quatre heures à Haute-Fontaine, bien différent de ce que j'en étais parti. J'arrivai le lendemain à neuf heures du soir à Paris ; je descendis à l'hôtel de Chartres, où logeai la princesse. J'y trouvai le prince Repnine. Il me reçut honnêtement ; mais il avait l'air froid et contraint. M^{me} Czartoriska était dans son lit ; elle se trouva mal, dit qu'elle voulait dormir, et nous congédia tous deux. Elle n'eut que le temps de me donner un petit paquet dans lequel était un billet fort tendre et une tresse de ses cheveux que j'avais vivement désirée. Vers les onze heures du soir, d'Oraison entra dans ma chambre : « Je quitte
« un fou, me dit-il, à qui j'ai promis d'aller le rassu-
« rer demain matin de bonne heure. Voilà ce qui
« vous attire ma visite si tard : le prince Repnine
« s'est fourré dans la tête que vous étiez amoureux
« de la princesse et aimé. Je lui ai dit que j'étais sûr
« que non, que je vous connaissais un autre attache-
« ment, et pour plus de sûreté, je suis venu vous en
« parler. »

Mon trouble et ma confusion apprirent au chevalier qu'il s'était trompé. « Vous êtes, me dit-il, le plus
« bizarre et le plus léger de tous les hommes. Et la
« jolie Marianne, vous ne l'aimez donc plus ? » Je lui

contai tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Londres; il me blâma moins, me plaignit et ne me rassura pas sur l'avenir.

D'affligeantes réflexions consumèrent ma nuit entière. J'allai le lendemain savoir des nouvelles de la princesse; je ne la trouvai pas mieux que la veille. Le prince Repnine, que je rencontrai, me parut assez tranquille. La princesse me reçut froidement. Je ne voulus pas m'en plaindre, et je souffris en silence. Quelques jours se passèrent de la sorte sans que le prince Repnine ne me laissât lui parler seul une minute. Il avait l'air satisfait et calme. Je ne dormais ni ne mangeais. Je crachais beaucoup de sang; je voulais cependant cacher mon état, mon mouchoir plein de sang me trahit. « Que vois-je ! me dit-elle « en passant à côté de moi; venez à sept heures, je « serai seule; je veux vous parler absolument. » Je fus exact. « Mon ami, me dit-elle en entrant, vous « êtes bien malade; c'est ma faute sans doute; de « deux êtres qui me sont bien chers, l'un doit donc « mourir de douleur. Qu'avez-vous? ouvrez-moi votre « âme, je le veux, je l'exige, je vous le demande à « genoux. — Je n'ai rien (en la serrant dans mes « bras); je n'ai besoin que de courage, il ne tient « qu'à vous de m'en donner. Dites-moi que vous « m'aimez; j'ai besoin de l'entendre. — Oui, mon « ami, mon tendre ami, je vous aime, je vous adore; « il n'est point de puissance qui m'empêche de vous « le dire. Armez-vous de patience; persistez dans une

« conduite qui me fait ajouter à tant de tendresse
« l'estime la plus méritée. Votre manière de vivre
« avec le prince Repnine est trop bonne; il ne peut
« vous accuser de sécheresse ni de fausseté. Je me
« reproche bien sévèrement les peines que je vous
« cause. Je lui en épargne cependant le plus qu'il
« m'est possible; il m'en coûte doublement de n'être
« pas franche et de vous traiter devant lui d'une ma-
« nière si différente. C'est à ces précautions cepen-
« dant que je dois la sécurité dont j'espère qu'il
« jouit encore et dont la perte entraînerait pour
« nous tous les suites les plus fâcheuses. Ne te fâche
« pas, mon ami; la raison fait des représentations,
« mais l'amour ordonne; et où il parle, il est tou-
« jours le plus fort. Ménage une vie qui est tout mon
« bien; ménage le sang que je rachèterai de tout
« le mien. — Oh ! mon amie, vous y versez un baume,
« un calme que je croyais à jamais perdu. Mon cœur
« n'est point indigne du vôtre; il est capable aussi
« de générosité. Je rends au prince Repnine toute
« la justice qu'il mérite. Plaise à Dieu qu'il ne soit
« jamais malheureux par moi ! Que tous les soins,
« que tous les égards soient pour lui ! Un regard me
« consolera, me rappellera que je vous suis plus
« cher que tous, me rassurera si j'étais injuste. Ma
« chère amie, je ne souffrirai jamais autant que
« si je vous connaissais de justes reproches à vous
« faire. »

Le prince Repnine arriva lorsque nous nous y

attendions le moins ; nous en fûmes embarrassés, et malgré nous il s'en aperçut ; car dès ce moment il lui fut impossible de contenir sa jalousie ; elle fut telle qu'on devait l'attendre d'un homme violent, généreux et sensible. Il savait combien une scène ferait de mal à la princesse, il désirait la lui épargner : il sortit lorsqu'il craignit de n'être plus maître de lui. Il fut un soir chez M^{me} L'Huilier. « Je me
« meurs, lui dit-il, je ne puis plus supporter la crainte
« que je me suis imposée ; il faut que je vous ouvre
« mon âme. M. de Lauzun adore la princesse et en
« est adoré. Il est fier et jaloux autant que moi ; il
« doit me haïr. Sa conduite honnête et modérée est
« la plus forte preuve de tout l'empire que votre amie
« a sur lui, empire qu'elle a sans doute acheté du
« don de son cœur et de sa personne. De viles tra-
« casseries ne sont pas faites pour deux hommes qui
« doivent se reconnaître dignes d'elle. L'un de nous
« doit périr, ou nous ne serons jamais tranquilles ni
« l'un ni l'autre ; il me ravit le seul bien auquel mon
« bonheur fût attaché, je le défendrai. » Ce fut inutilement que M^{me} L'Huilier voulut le calmer. Je reçus le lendemain le billet suivant : « Mon estime et ma
« haine vous sont connues : défendons un bien que
« nous ne pouvons partager ; l'un de nous doit périr
« par la main de l'autre. Je vous laisse avec confiance
« le choix du temps, du lieu et des armes.

« NICOLAS VASSI LIEVITSCH REPNINE. »

Je fis la réponse suivante : « Le prince Repnine ne
« me croira pas capable de crainte. Je l'estime assez
« pour refuser l'honneur qu'il me propose. Je n'ac-
« cepterais point un combat qui compromettrait une
« personne que je respecte, et qui la priverait d'un
« de ses plus fidèles amis. Si le prince m'attaque, je
« défendrai mes jours de manière à lui prouver que
« je ne veux pas répandre le sang d'un homme à qui
« M^{me} la princesse Czartoriska doit autant.

« LAUZUN. »

Après avoir reçu ma réponse, il me fit prier de
l'attendre chez moi le lendemain de bonne heure. Il
vint en effet dans la rue Saint-Pierre, où je logeais ;
on nous laissa seuls, et la conversation suivante com-
mença :

PRINCE REPNINE

« Écoutez-moi, monsieur, et vous ne me refuserez
« pas ce que je vous ai demandé. C'est mon rival,
« c'est mon ennemi que je prends pour juge de ce
« qui me reste à faire dans l'affreuse position où je
« suis. Je fus nommé ambassadeur de Russie en
« Pologne, dans le commencement des troubles. Je
« vis, j'adorais la princesse ; je sacrifiai tout au bon-
« heur de le lui prouver. Sa famille offensa souvent
« l'impératrice. Je reçus contre ses parents les ordres
« les plus rigoureux : ils ne furent pas exécutés ; j'en
« fus vivement réprimandé ; ma tête devint responsa-

« ble de leur conduite. Les princes Czartoriski ne ces-
« sèrent jamais d'être coupables, et ne furent pas punis.
« Je perdis la faveur et la confiance de ma souveraine.
« Je vis écrouler la plus étonnante fortune qui se soit
« annoncée dans l'empire russe. Je fus rappelé pour
« me justifier. Le crédit de M. le comte Panine, mon
« oncle, sauva seul mes jours. L'impératrice me nomma
« à l'ambassade de Varsovie. Je me résignai à y vivre
« comme particulier ; cependant généreuse et sensi-
« sible, la princesse Czartoriska crut se devoir à la
« reconnaissance, pour prix de tant de services ; je
« fus heureux. L'impératrice m'ordonna de joindre
« l'armée de Romanzoff : je refusai d'obéir. Tous ses
« bienfaits me furent ôtés ; il ne resta plus qu'une
« pension médiocre, suffisante pour vivre, à l'homme
« dont le faste avait ébloui la Pologne. La princesse
« eut la bonté de quitter Varsovie, où je ne pouvais
« rester sans dangers, et reçut partout des hommages.
« Ils ne la trompèrent jamais longtemps. Elle démê-
« lait aisément la vanité, la fatuité, la mauvaise foi
« de ceux qui les lui rendaient. Elle partit pour Lon-
« dres quelques semaines après moi ; je vous rencon-
« trai à Calais ; nous passâmes la mer ensemble. Le
« chevalier d'Oraison, que je connaissais plus ancien-
« nement, m'avait souvent parlé de vous ; votre atta-
« chement pour la belle lady Sarah était connu de
« toute l'Angleterre, et vous rendait intéressant.
« Vous craindre fut mon premier mouvement. Je fus
« bientôt rassuré en vous voyant vous fixer et rendre

« des soins à une jeune et aimable personne. La fa-
« tuité de votre ambassadeur ne me causa pas une
« véritable inquiétude. Je partis pour Spa, où vous
« vîntes nous joindre. La princesse y fut toujours
« triste, malade ; mais je vous voyais occupé de M^{lle} de
« Saint-Léger, et je n'en devinai pas la cause.

« Engagé, sans pouvoir m'en dispenser, à ramener
« M^{me} de Czernicheff à Paris, je poussai la sécurité
« au point d'être bien aise que vous accompagnas-
« siez la princesse. L'intérêt que vous m'aviez mar-
« qué, la manière dont nous avons vécu ensemble à
« Spa, m'avaient inspiré du goût pour vous : mon
« inclination m'eût porté à vous aimer, si le sort ne
« m'eût forcé à vous haïr. Je ne reçus point de nou-
« velles de la princesse pendant tout son voyage de
« Hollande. La terreur s'empara de mon âme, l'ave-
« nir se déploya devant moi, je fus certain de mon
« malheur avant d'en avoir des preuves. Tout me l'a
« confirmé depuis notre arrivée à Paris : la princesse
« vous aime. Je la connais trop pour ne pas la savoir
« tourmentée de remords ; elle ne me verra pas
« sans embarras, sans répugnance. Elle souffrira
« des peines inimaginables ; sans vous je serais
« encore tout pour elle. Si elle ne perd ni l'un ni
« l'autre, elle nous perd tous deux. Je n'ai point
« d'asile à espérer dans mon pays, que j'ai aban-
« donné pour elle. Tant que j'existerai vous ne serez
« pas tranquille possesseur d'un cœur dont vous
« connaissez le prix : tant que vous vivrez, il sera

« plus à vous qu'à moi, et chaque instant sera mar-
« qué par de nouvelles inquiétudes et de nouvelles
« fureurs. »

LAUZUN

« Votre haine est juste, monsieur, et, involontai-
« rement criminel, je la mérite tout entière : mon
« cœur n'est cependant pas indigne de vous, ni des
« hommages qu'il rend à la princesse. J'ai longtemps
« combattu une passion, qui ne pouvait être suivie
« que par les plus affreux malheurs. J'ai compté
« comme un des plus grands celui qui troublait la
« paix qui régnait dans votre âme. Entraîné malgré
« moi par cette passion déraisonnable, j'ai sans cesse
« devant les yeux l'effroyable idée de n'inspirer que
« des remords : prêt à faire tous les sacrifices, jamais
« je n'en puis exiger. Je connais tous vos avantages
« sur moi, je ne puis que troubler votre bonheur ;
« mais étranger, nécessairement séparé d'elle pas
« les circonstances, vous auriez bientôt détruit tout
« le mien si j'en pouvais espérer. Je ne déshonorerai
« pourtant pas, en la disputant, une conquête qui,
« toute glorieuse qu'elle est, doit rester ignorée. Je
« ne veux pas que la princesse puisse me reprocher
« d'avoir attaqué les jours de celui à qui elle doit tant
« de reconnaissance. Si je périssais, ma mort serait
« aisément justifiée ; et après avoir causé la vôtre,
« la princesse ne vous survivrait pas longtemps. Je
« m'éloignerai, monsieur ; j'irai chercher des dangers

« qui ne me rendront pas coupable. Je vous plains,
« je vous estime, je vous hais ; mais ce ne sera que
« malgré moi que je me battrai contre vous ; et je
« vous avertis que je suis et que j'ai voulu être ici
« sans armes. »

PRINCE REPNINE

« C'en est assez, monsieur ; je dois de la fran-
« chise à un si généreux ennemi. Je ménagerai la
« sensibilité de M^{me} Czartoriska. Je ne compromettrai
« point sa gloire, mais je vais employer ce qui me
« reste de crédit sur elle pour lui faire quitter
« promptement un pays où elle ne peut pas être
« heureuse. Je vous en avertis, monsieur, et je vous
« demande votre parole d'honneur de ne pas la
« suivre. »

LAUZUN

« Je n'ai besoin de vous rien promettre, monsieur ;
« je ne balancerai jamais sur ce que je croirai néces-
« saire au bonheur de la princesse, et je ne m'en
« rapporterai qu'à moi pour en juger. »

Le prince Repnine sortit de chez moi, et fut chez la princesse ; je ne la vis pas seule le reste du jour. Elle me parut douloureusement et profondément affectée. Elle fut malade, s'enferma de bonne heure dans sa chambre, et ne voulut voir ni le prince Repnine ni moi. Il est des situations pénibles au-dessus du courage, des forces de tout le monde, et des résolu-

tions les plus raisonnables. Ce n'est pas à tout sacrifier à l'objet aimé qu'il y a du mérite, tous les cœurs sincèrement touchés en sont capables ; c'est la manière de supporter le sacrifice qui en fait le prix ; en montrant trop ce qu'il coûte et ce que l'on souffre on le rend impossible. C'est à cette époque que j'ai été égaré par l'excès de ma passion. J'idolâtrai la princesse, je me comptais absolument pour rien, je la comptais pour tout, les malheurs les plus affreux me semblaient préférables à celui de jeter le trouble et le remords dans son âme. Elle lisait dans la mienne ; l'amour et le désespoir se lisaient dans ses yeux ; elle m'aimait et se livrait malgré elle à son penchant pour moi. Mais je voulais, je croyais pouvoir être généreux ; je sentais tout l'empire que j'avais sur elle, je m'en servais pour la défendre contre moi-même. Je lui inspirai de la confiance ; sûre de moi, elle ne m'évita plus. Sa tranquillité m'alarma, je devins jaloux, défiant ; je ne trouvai plus de mérite à sa conduite, je ne la crus sage que parce que son cœur était devenu plus calme ; j'osai le lui marquer. Elle pouvait résister à tout, excepté au malheur de ne pas me voir. Convaincu de tout son amour, elle ne me cacha plus la vivacité de sa tendresse ni celle de ses désirs ; elle ne chercha plus à arrêter les miens. Ce n'était rien que de se perdre, il fallut que je fusse certain d'être adoré. J'étais au moment de m'éloigner pour huit jours, et cet effort était au-dessus de mon courage. J'étais encore dans

le régiment des Gardes françaises, et rien ne pouvait me dispenser de monter la garde à Fontainebleau. La princesse ne sentait de nécessité que celle de me rassurer en se livrant à moi. J'ai d'affreux moments à me rappeler ; je frémis en écrivant, mais un serment sacré m'impose cette terrible tâche.

C'était le 5 novembre ; je devais partir le surlendemain pour Fontainebleau. Contre son ordinaire, la princesse avait fait défendre sa porte pour tout le monde, même pour le prince Repnine. J'étais seul avec elle ; je lui reprochai d'être triste et sérieuse avec moi. « Je ne puis m'aimer : je suis à vous, me dit-elle ; jouissez de tous vos droits, il le faut, je le veux. » Je me précipitai dans ses bras ; je fus heureux, ou plutôt le crime se consumma. Qu'on juge de l'horreur de mon sort, même en possédant la femme que j'idolâtrai. Elle n'eut pas un instant de plaisir ; ses larmes inondèrent son visage, elle me repoussa. « C'en est fait, me dit-elle, il n'y a plus de bornes à mes torts, il n'y en aura plus à mes malheurs ; sortez d'ici. » Je voulais rester, elle se jeta à mes genoux : « sortez, au nom de Dieu, sortez. » Frappé comme de la foudre, je n'osai répliquer ; je rentrai chez moi. Ma nuit fut un supplice que moi seul encore je suis capable de concevoir. Je retournai chez elle le lendemain de bonne heure ; ses rideaux étaient fermés ; je les ouvris en tremblant. Elle était sans connaissance ; du sang coulait de sa bouche sur sa poitrine ; une petite boîte ouverte sur

son lit m'apprit qu'elle s'était empoisonnée. Je la crus morte, et j'avalai avec avidité ce qui restait dans la boîte. Je ne sais ce que je devins : je vomis beaucoup de sang ; j'eus toute la journée et toute la nuit de violentes attaques de nerfs. Je ne sais ce que je devins pendant vingt-quatre heures, et je sais seulement que je ne sortis pas de mon lit, et que je vomis beaucoup de sang ; ce qui, selon toute apparence, me sauva la vie.

M^{me} de Lauzun vint me prendre, et me mener à Fontainebleau, où je devais aller avec elle. J'étais dans un état d'affaissement et de stupidité qui ne me laissait pas imaginer de rester. Je priai M^{me} de Lauzun de m'attendre un moment. Je me levai et m'habillai avec beaucoup de peine, et je fus savoir des nouvelles de la princesse. Elle était encore mourante. Je partis cependant ; je fus à Fontainebleau comme un fou. Excepté le temps de mon service, je ne vis personne. J'étais réellement très malade. J'y reçus une lettre de la princesse, que je crois devoir rapporter ici.

« O mon ami, mon amour ! toi que j'idolâtre, toi
« qui réunis toutes les affections de mon cœur, tu
« n'es plus près de moi ! Tu es parti, je l'ai voulu.
« Pourquoi m'as-tu obéi ! Ai-je donc dû faire quel-
« que chose pour des devoirs que j'ai tous violés !
« Des horreurs m'environnent, celles de la mort sont
« les moins affreuses ; si tu savais quel avenir s'ou-
« vre devant moi ! J'ai perdu toute espérance, tout

« droit d'être heureuse. Je n'ose plus rien promettre,
« j'ai trahi mes serments. Que ton amour du moins,
« que ton bonheur me tienne lieu de ce que j'ai perdu.
« Mais hélas ! je parle de l'avenir, et je me meurs !
« Je n'aurai point le barbare courage de t'ordonner
« de vivre ; je ne sais ce qui se passe en moi, tous
« mouvements jusqu'alors inconnus. Je sens mes
« derniers soupirs sur des lèvres qui brûlent
« encore de tes baisers. Viens, ne perds pas une mi-
« nute ; mourons dans les bras l'un de l'autre : que
« le bonheur et le plaisir soient notre dernière sen-
« sation ! Non ; n'écoute pas des désirs insensés. Que
« mes remords du moins expient ma faute. Puisse le
« courage de n'être plus coupable, me rendre, aux
« dépens de ma vie et de mon bonheur, quelque
« estime pour moi-même ! ».

Cette lettre, écrite d'une main tremblante, inondée de ses larmes, acheva de m'égarer. Je partis seul pour Paris dès que la nuit fut venue. J'indiquai à la princesse un lieu où nous pourrions nous voir en sûreté. Sa faiblesse était extrême, elle s'évanouissait à tout moment. Je n'étais guère plus fort. Je n'abuserai pas de la patience de ceux qui me liront : s'ils n'ont jamais aimé, peut-être même s'ils n'aiment pas dans l'instant où ils liront ceci, ils me trouveront bien ennuyeux. Je me contenterai donc de dire que cette conversation nous fit bien du bien et bien du mal. Je retournai à Fontainebleau ; je finis ma garde, qui me parut durer des siècles, et je revins. Notre

conduite fut circonspecte pendant quelques semaines. Le prince Repnine était généreux. Le changement affreux dont j'étais la cause, la certitude que je ne voyais pas la princesse seule, l'espérance qu'elle partait bientôt le calmèrent ; il me plaignit, et reprit sa tranquillité.

Il se trompait cependant. Je voyais quelquefois M^{me} Czartoriska seule hors de chez elle ; la sagesse de ma conduite, ma modération semblaient avoir éloigné les dangers qu'elle avait si prodigieusement redoutés. L'amour et la nature ont des droits auxquels on ne saurait échapper. Comment refuser quelque chose à l'amant qu'on adore, surtout lorsqu'il ne demande rien ! La princesse fut à moi, prête à tout souffrir. Dans l'avenir, nos jours nous parurent payés par tant de bonheur ! Incapable de tout autre soin, je voyais la princesse, où je l'attendais, et à quelque heure que je perdisse l'espérance de la voir avant le lendemain, je me couchais ; mon corps ne pouvait suffire à la fatigue d'être loin d'elle. Le prince Repnine eut quelques soupçons. La princesse s'aperçut qu'il la faisait suivre ; tout lui parut préférable à l'horreur de tromper. Elle prit le terrible parti de lui tout avouer ; cet aveu, fait par une âme généreuse, fut reçu par une âme généreuse. Le prince Repnine ne se permit ni une plainte ni un reproche. « Soyez heureuse, lui dit-il, je ne me flatte pas du courage d'en être témoin. Je partirai dans quinze jours ; je joindrai l'armée russe. »

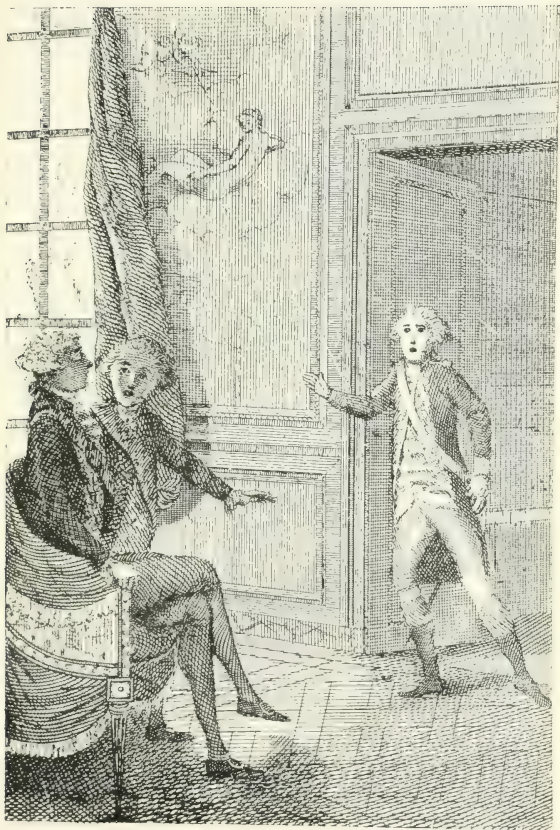
Nous ne crûmes pas offrir aux yeux de cet homme généreux l'objet et la cause de ses malheurs et de ses peines ; je fis un effort que je croyais au-dessus de mes forces ; je consentis à aller chez le duc de Choiseul, à Chanteloup, jusqu'après le départ du prince Repnine.

Je partis ; je recevais chaque jour des nouvelles de la princesse ; je souffrais, et je ne vivais pas loin d'elle. Je revins, et trouvai le prince Repnine parti. Qui n'a pas éprouvé une dure contrainte ne peut sentir tout le prix de la liberté. Mon bonheur n'était plus troublé que par la crainte de l'avenir, que par l'horrible certitude de le voir bientôt finir. Nous nous occupions sans cesse des moyens de ne nous séparer jamais. Nous espérions quelquefois ; mais le sort de ses charmants enfants nous arrêtait toujours. Ses soins étaient si touchants, ils leur étaient si nécessaires, ils leur réussissaient si bien ! Accoutumé à aimer tout ce qui était chez ma maîtresse, je m'attachai fortement à ses enfants. Je crus devoir partager les devoirs de leur mère : mes yeux se remplissaient de larmes en les caressant. J'aimai mieux prévoir toutes les peines qui m'accablaient que de leur ôter une mère que l'on ne peut raisonnablement comparer à aucune autre. Elle pénétra les sentiments qui remplissaient mon âme ; ils ajoutèrent à mes droits sur elle. Elle savait que j'eusse donné avec plaisir la moitié de ma vie pour qu'il me restât un de ces enfants précieux dont il me semblait être le père. Nous ne nous quittions plus ;

nous montions à cheval deux fois par jour pour éviter les visites importunes, dont il n'y avait pas d'autre moyen de se débarrasser.

Le temps de son départ pour la Pologne arriva : son mari resta pour un procès. Je résolus de la reconduire le plus secrètement et le plus loin que je pourrais : je ne la quittais en effet qu'à deux lieues de Varsovie. Ce voyage avait été charmant, et la princesse chaque jour plus tendre et plus aimable. L'instant où nous nous séparâmes fut terrible. « Mon ami, me dit-elle, il faut enfin te découvrir un secret que j'ai eu bien de la peine à te cacher. Tu as tant désiré un de mes enfants, tu l'auras ; je veux te laisser la plus chère, la meilleure partie de moi-même ; je suis grosse, et n'ai point vécu avec mon mari depuis que je me suis donnée à toi. J'aurai le courage de tout avouer à mon mari, d'obtenir que le gage le plus cher de notre ardent amour te soit renvoyé. »

Que l'on connaisse mon cœur si l'on veut juger de l'impression que me fit ce discours. Il épuisa mes forces en un moment : je m'évanouis, et lorsque je repris mes sens, je ne retrouvai plus la princesse. Son beau-père, venu au-devant d'elle, l'avait obligée de m'abandonner ; elle avait laissé un de ses gens pour me soigner. J'étais dans un abattement dont rien ne pouvait me tirer : je me laissai ramener à Breslau sans boire ni manger ni proférer une seule parole ; je m'y arrêtai, et y attendis des nouvelles de la princesse. Elles remirent un peu ma tête, et je con-



Le comte d'Artois
vient annoncer aux conspirateurs royalistes leur déroute.



Ils sont Gravés dans ma Pensée

Image allégorique donnant le profil de Louis XVI
et de Marie-Antoinette.

tinuai mon chemin jusqu'à Francfort, où j'appris que le roi était dangereusement malade de la petite vérole.

Je sus sa mort en passant aux Deux-Ponts, ce qui dérangerait tous mes projets : je n'étais pas en état de faire ma cour au nouveau roi, et je fus jointre la légion royale, dont j'étais colonel, à Mouzon-en-Champagne. J'y vécus dans la plus grande retraite et ne vis absolument que les officiers de mon régiment. Mon temps se partageait entre mes exercices militaires et la princesse. Je la savais triste, malade ; mais elle écrivait toutes les postes. Plusieurs manquèrent enfin : j'envoyai un courrier qui fit la plus grande diligence. J'appris par son retour que la princesse avait été dangereusement malade, et n'avait pas avec elle la seule personne qui pût me donner de ses nouvelles. Ses forces avaient succombé au terrible aveu qu'elle avait fait à son mari. Elle en avait été reçue avec tendresse et générosité ; mais des vapeurs, des maux de nerfs, une tristesse mortelle, joints aux incommodités de son état, l'avaient mise dans la situation la plus déplorable. Elle désirait vivement me voir, et n'en espérait pas la possibilité. Je demandai à M. de Conflans, aux ordres de qui j'étais, s'il pouvait me donner une permission de trois semaines, que je serais bien aise de passer à la campagne de Francfort.

Je partis seul et le plus secrètement possible. Le dernier jour je me perdis, et j'allai demander mon

chemin à une maison où je voyais de la lumière. Je fus surpris de trouver une famille anglaise et d'apprendre que c'était celle du jardinier de la princesse. Je savais bien qu'il n'était pas difficile d'entrer dans le parc, mais je ne voulais pas être connu ; je craignais d'être arrêté par les patrouilles de Cosaques et de ne pouvoir obtenir sans me découvrir qu'on me menât à elle. Il était onze heures du soir ; je vis rentrer les différentes troupes qui venaient de faire leur ronde, et je m'introduisis dans le jardin, où je fus bientôt attaqué par deux gros chiens qu'on lâchait toutes les nuits. Il y en avait un que j'avais donné à la princesse en Angleterre, je l'appelai par son nom ; César me reconnut, et vint à moi me caresser : l'autre chien se retira et je m'approchai de la maison. Je vis deux femmes qui se promenaient ; l'une rentra ; et l'autre vint au-devant de moi ; je la reconnus pour M^{me} Parisot, femme de chambre que j'avais donnée à la princesse. « Venez, me dit-elle, ni les obstacles, ni les distances ne peuvent tromper son cœur, il vous attendait. » La princesse me serra dans ses bras. « Les besoins de mon cœur me font toujours deviner tes actions ; il était impossible que tu me laissasses l'affreuse idée de tout ce qui nous séparerait ; que tu ne vinsses pas prêter de nouveaux charmes à ma retraite, mon unique consolation. » Je passai deux fois vingt-quatre heures à Pawanski : là tout était intéressant pour moi ; il en fallut partir. J'avais pris des mesures certaines pour me trouver

à ses couches, ou du moins pour être près d'elle.

Je revins un peu plus tranquille que la première fois. De retour à mon régiment, je me procurai tous les mémoires relatifs aux affaires de Pologne, de Prusse et de Russie; et, d'après un grand nombre de bons et de mauvais ouvrages que j'eus la patience de lire, je me fis un système politique sur les intérêts de ces trois puissances. Je fis un assez long mémoire que j'adressai au prince Adam. Il le communiqua à M. de Stackelberg, ministre de Russie à Varsovie, qui l'envoya à Moscou sans que j'en susse rien. L'espoir d'être ambassadeur ou ministre de France à Varsovie me donna pour le travail une ardeur infatigable. La princesse approuva mon plan, et chaque poste m'apportait de nouveaux encouragements.

Elle me manda, dans le mois de septembre, qu'elle était moins contente de son mari; que mon dernier voyage avait été su, et qu'elle craignait que celui que je voulais faire pour ses couches n'eût de grands inconvénients; mais qu'elle mourrait de douleur s'il n'avait pas lieu. Je partis vers la fin de septembre, et trouvai à Strasbourg une lettre de la princesse, venue par estafette, qui me demandait instamment de retarder mon départ. J'en trouvai une autre à Francfort, plus faite encore pour m'effrayer sur les mauvaises dispositions du prince. Rien ne put me décider à rester loin de la princesse pendant le temps de ses couches. Je lui envoyai un Polonais nommé

Mouskowski, que j'avais amené avec moi, et j'allai l'attendre dans une petite ville libre bâtie sur la Vistule et appelée Thorn.

J'y reçus la réponse de la princesse. Elle me mandait qu'elle ne pouvait être si près de moi sans désirer me voir, quelque danger qu'il y eût ; qu'il était important que je ne fusse vu de personne ; que M^{me} L'Huilier me cacherait chez elle, et qu'elle viendrait m'y voir. Je ne perdis pas un instant pour arriver : l'inquiétude, l'agitation, la fatigue, m'avaient changé au point de me rendre méconnaissable.

« Vous ne verrez point notre princesse ce soir, me dit la compatissante L'Huilier, en m'embrassant ; elle a des douleurs assez vives pour lesquelles on lui a ordonné de se coucher ; elles se dissiperont probablement pendant la nuit, et elle sera demain matin ici de bonne heure. »

Le lendemain au contraire, les douleurs augmentèrent, et j'obtins avec beaucoup de peine d'être introduit dans le palais bleu, où M^{me} Parisot m'enferma dans une grande armoire, où l'on mettait des robes, derrière le lit de la princesse. Elle eut un travail douloureux, qui dura près de trente-six heures. J'entendais ses cris, et chacun semblait devoir être le dernier. Je n'entreprendrai pas de décrire ce qui se passa dans mon âme : mes malheurs étaient les fruits de mes crimes ; ce que j'aimais le mieux sur la terre en était la victime. Ce supplice finit enfin : on me tira de ma prison, on me fit entrer dans la chambre

de M^{mo} Czartoriska. J'inondai son visage de mes larmes ; je ne pouvais proférer un seul mot. « Tu
« m'as sauvé la vie, me dit-elle, je te savais là ; je
« n'ai dû mes forces qu'au courage que m'inspirait
« la certitude d'être si près de toi : pouvais-je en
« manquer, sûre que tu recevrais mon dernier soupir.
« Baise cet enfant, qui m'est déjà plus cher que tous
« les autres. Il serait si dangereux pour lui que tu
« fusses découvert ! éloigne-toi ; va t'établir à quatre
« meilen (huit lieues) d'ici, dans une ferme dont je
« puis disposer. Ce billet te fera bien recevoir par
« les bonnes gens qui l'habitent. Nous nous verrons
« bientôt ; vous recevrez tous les jours de mes nou-
« velles. » Il fallut encore une fois la quitter.

Je gagnai lentement mon nouveau gîte. Je trouvai une maison simple, mais d'une propreté qui allait jusqu'à l'élégance. Je fus reçu par un homme d'environ soixante ans, d'une figure vénérable ; sa femme, un peu plus jeune que lui, paraissait avoir été belle. Deux jeunes femmes d'une figure agréable, dont l'une était au moment d'accoucher, et une petite fille, composaient cette honnête famille. Je remis ma lettre ; elle était conçue en ces termes.

« Monsieur Ombowsky, je vous prie de recevoir
« chez vous celui qui vous remettra ce billet ; je vous
« confie ce que j'ai de plus cher au monde et ma
« confiance dans vos soins et dans votre discrétion
« est sans bornes.

« J. CZARTORISKA. »

« Vous êtes ici chez vous, me dit le bon Om-
« bowsky; vous pouvez disposer de nos personnes
« mêmes, car nous appartenons à la princesse bien
« plus encore par notre reconnaissance que par ses
« bienfaits, quelque immense qu'ils aient été envers
« nous. » Je me retirai dans ma chambre, sans qu'il
me fût possible de souper. Je reçus le lendemain
des nouvelles de la princesse; elle était aussi bien
qu'on pouvait l'espérer.

Je me promenai dans un assez grand jardin avec
M. Ombowski. Il me raconta son histoire. Il était
né avec une fortune satisfaisante à son ambition. Il
avait épousé par amour une fille de qualité de Ka-
miniek, et en avait eu plusieurs enfants. Il n'y avait
pas de situation plus heureuse que la sienne, lorsque
le prince Radziwill, auquel il était attaché depuis
longtemps, l'engagea à entrer dans la confédération
de Bar. Deux jeunes Polonais, qui aimaient éperdu-
ment ses deux filles, ne crurent pouvoir mieux leur
prouver leur dévouement qu'en suivant leur père. Ils
furent blessés, pris, et envoyés tous trois en Sibérie;
leur maison brûlée, les terres dévastées par les Rus-
ses, et tous les biens confisqués par l'impératrice.
M^{me} Ombowski, qui était de Kaminiék, terre appar-
tenant à la princesse, qu'elle avait vue dans son
enfance chez le comte de Flemming, son père, fut
se jeter à ses pieds avec ses filles, et n'eût pas de
peine à attendrir un cœur si généreux et si compa-
tissant. La princesse entreprit avec chaleur de répa-

rer les malheurs de cette famille infortunée ; elle obtint son pardon, fit revenir les hommes de Sibérie, maria les deux filles à leurs amants, à qui elle fit accorder deux places considérables en Lithuanie, et donna à M. Ombowski et à sa femme une très jolie terre où ils habitaient tous, et où ils ne cessaient de bénir leur bienfaitrice. Depuis que je vis avec des hommes, je n'en ai jamais vu qui sentissent mieux leur bonheur, et pour qui la reconnaissance eût plus de charmes.

Je recevais tous les jours des nouvelles de M^{me} Czar-toriska, et les soins de mes hôtes rendaient mon séjour chez eux agréable. J'entendis sans cesse faire des vœux pour celle qui m'y retenait. Je passai un mois sans impatience dans ce séjour tranquille. Un jour que j'étais inquiet de n'avoir point reçu de lettre de la princesse, je la vis arriver fort incognito. Une divinité descendue dans cette maison y eût été moins adorée. On nous laissa seuls. « Mon ami, me
« dit-elle, je vous dois une grande explication ; j'ai
« eu le courage de faire à mon mari l'aveu que j'avais
« projeté ; il a eu pitié de l'état affreux où j'étais en
« lui parlant, et ne m'a point fait de reproches. Je
« vous laisserai cet enfant, m'a-t-il dit, si vous le
« voulez ; mais il faut que vous vous engagiez par
« les serments les plus sacrés à ne jamais voir son
« père. Mes larmes ont été ma seule réponse ; pou-
« vais-je promettre de t'abandonner ! Tu connais
« mon mari : aigri par des gens méchants, il peut

« avoir un moment d'humeur ; mais le fond de son
« caractère est bon et indulgent. Il n'est point jaloux,
« et te verra bientôt sans répugnance. Passe quel-
« que temps à Dresde et à Berlin ; que Varsovie ne
« paraisse pas l'unique but de ton voyage, et je
« pourrai bientôt te serrer encore dans mes bras. »
La fille aînée de M. Ombowski accoucha pendant
cette conversation. Nous tinmes sur les fonts, et nous
appelâmes l'enfant, qui était une fille, la Belle Ar-
mance Fortunée, du nom de la princesse, du mien
et du hasard qui lui avait donné son parrain et sa
marraine. La princesse repartit pour Varsovie, et
moi, le lendemain matin, pour Dresde.

La ville et l'électeur sont aussi tristes que l'élec-
trice est gaie. Je fus bientôt en grande faveur près
d'elle ; la circonspection avec laquelle je recevais les
distinctions dont elle m'accablait eut beaucoup de
succès près de l'électeur. L'électrice crut devoir
me parler plus clairement. Un jour de cour elle me
prit dans une embrasure de fenêtre : « Pour un
« Français, vous n'êtes ni galant ni pénétrant. »
Comme je ne répondais pas : « Il faut donc vous faire
« des questions pour obtenir quelques mots de vous ?
« Est-il possible qu'il n'y ait pas dans cette cour de
« femme à qui vous rendiez des soins ? — Rien n'est
« plus vrai, madame. — Et pourquoi, je vous prie ?
« — Les vieilles ne me tentent pas, et les jeunes
« ont toutes des amants. — Toutes ? Vous n'en savez
« rien : j'en connais qui n'en ont point, et qui dési-

« seraient peut-être vos hommages, si elles pouvaient
« les croire sincères. Devinez », ajouta-t-elle en me regardant avec beaucoup d'expression. L'électeur, en approchant, interrompit cette conversation, que l'on commençait à remarquer. Je ne crus pas devoir exposer l'électrice à une seconde, et je partis de Dresde pour Berlin.

Je recevais exactement des nouvelles de la princesse ; mais elle ne me permettait pas encore d'aller à Varsovie. Je m'occupai avec application de l'administration militaire et de l'administration intérieure de la Prusse. J'envoyai plusieurs mémoires à M. le maréchal de MUY et à M. de Vergennes, en l'absence de M. de Pons, ministre du roi de Berlin. M^{lle} de Hartefeld, dame d'honneur de la reine de Prusse, qui avait eu précédemment une grande passion pour M. le comte de Guines, sachant que j'avais épousé sa nièce, se crut obligée aux plus grandes honnêtetés pour moi. La confiance s'établit bientôt, elle me confia tous les détails de son attachement pour M. de Guines, et finit par prendre du goût pour moi. Les lettres de la princesse ne devenaient pas plus rares, mais elles étaient plus froides, et tendaient toutes à reculer l'époque de mon voyage en Pologne.

Je me liai très intimement avec M. Harris, ministre d'Angleterre, dont la société faisait tout le charme de mon séjour à Berlin. Il me mena partout, et je fus bientôt aussi établi que j'eusse pu l'être à Paris. Le roi revint de Potsdam ; j'eus souvent l'honneur de

lui faire ma cour : il me traita avec bonté et distinction ; le prince me prit dans la plus grande amitié. Je vivais beaucoup avec lui, et je l'entendais toujours parler guerre et militaire avec une nouvelle admiration. Il eut la bonté de me dire que le roi désirait que je pensasse à être un ministre de France près de lui, et qu'il avait permis de m'apprendre qu'il ferait faire avec plaisir toutes les démarches qui pourraient m'y faire réussir : cela ne convenait nullement à mes vues ; je remerciai et refusai en donnant pour raison que j'étais fort attaché à la carrière militaire, et que je ne me sentais point de talent pour la politique. M. le prince Henri eut la bonté d'insister à plusieurs reprises, mais sans me faire changer d'avis.

Dans cet intervalle M^{lle} de Hartefeld, que je voyais souvent, se prit d'un goût très vif pour moi ; il s'en fallut bien que je le partageasse. Je ne lui cachai pas même que j'en aimais une autre. Un tel aveu ne diminua pas son attachement. J'en fus reconnaissant et touché : je crus lui devoir la plus grande amitié. Je la consolai, je la plaignis, mais je ne devins pas son amant, et ne cessai pas une minute d'adorer la princesse. On jugea sur les apparences, et ne douta bientôt plus à Berlin que je n'eusse M^{lle} de Hartefeld : on le manda à M^{me} Czartoriska ; elle le crut, m'écrivit une lettre très froide, dans laquelle elle me disait qu'il fallait rompre tout commerce entre nous, et me demandait instamment de ne pas aller à Varsovie.

Abandonné de la princesse, je pensai mourir de douleur, j'aurais donné ma vie pour lui parler un quart d'heure. Vingt projets, plus extravagants les uns que les autres, se présentèrent à mon esprit. La princesse m'était trop chère pour n'être pas décidé par la crainte de la compromettre. J'obéis donc et me résolus à partir pour la France. La veille du jour fixé pour mon départ, M. de Rullecourt, officier français passé au service de Pologne, vint en courrier m'apporter une lettre du prince Adam, qui me demandait, comme la plus grande marque d'amitié que je pusse lui donner, de venir passer vingt-quatre heures à Varsovie pour des affaires de la plus haute importance, ajoutant que je m'y cacherais aisément, si je ne voulais pas y être connu. Je ne balançai pas un instant, et partis le soir même. Je renvoyai tous mes gens à Leipsiek, et ne gardai avec moi qu'un chasseur polonais que j'avais pris à Berlin. Je préfèrai un découvert à toute autre voiture, comme la plus légère. Je m'aperçus à peine du froid excessif dont beaucoup de malheureux périrent. L'espérance de voir la princesse avait absorbé toutes mes sensations physiques et morales ; j'arrivai, et me cachai dans Mariville, chez M. de Rullecourt.

Le prince Adam vint m'y voir aussitôt. Il me dit qu'il avait communiqué à M. de Stackelberg le Mémoire relatif aux affaires de Pologne et de Russie que je lui avais précédemment adressé ; que ce ministre l'avait envoyé à sa cour, où il avait fait une

telle impression, qu'il avait désiré en conférer avec moi, ne doutant pas que, pour peu que la France voulût s'y prêter, on ne pût raccommo-der le partage de la Pologne, et rendre à cette puissance la plus grande partie de l'existence qu'elle avait perdue. Je répondis au prince que je verrais avec plaisir M. le baron de Stackelberg; mais que je n'avais aucun pouvoir, et qu'il m'était difficile de deviner les intentions d'un ministre, que je connaissais à peine. M. de Stackelberg vint dans la nuit : nous causâmes longtemps. Le résultat de notre conversation fut un Mémoire que j'envoyai à Versailles, et lui à Moscow. Il m'était impossible de rester caché jusqu'au retour de nos courriers, je me fis donc présenter à la cour, et j'allai partout.

M^{me} Czartoriska était à la campagne, d'où elle ne revint que deux jours après; elle arriva à la comédie. Je ne pus exprimer l'émotion que me causa sa présence. Je fus dans sa loge; elle me reçut très froidement. Je n'obtins qu'avec peine la permission de la voir seule. Le lendemain elle ne voulut point écouter ma justification; elle exigea que je lui rendisse ses lettres et son portrait. Je fis tout ce qu'elle voulut, et me renfermai chez moi dans le plus affreux désespoir. Elle m'envoya chercher le lendemain matin; je la trouvai plus calme et moins sévère. Elle me demanda tous les détails de ce qui s'était passé entre M^{lle} de Hartefield et moi. Je brûlai devant elle son portrait et ses lettres, et promis de ne répondre à

aucune de celles qu'elle pouvait m'écrire, promesse que j'ai tenue exactement. M^l° de Hartefield est la seule femme pour qui j'aie eu de mauvais procédés, qu'elle ne méritait assurément pas : aussi me les suis-je souvent et sévèrement reprochés.

La princesse me pardonna, avec cette grâce inséparable de tout ce qu'elle fait. Je voulus rentrer en possession de mes anciens droits ; mais elle s'y refusa absolument. « Tu m'affligerais, me dit-elle ; tu « serais perdu si dans tes bras quelque chose trou-
« blait encore mon bonheur. »

M. Braniski, grand général de la couronne, était plus amoureux d'elle que jamais, et marquait chaque jour son amour par de nouvelles extravagances. La princesse le traitait mal, et le voyait peu chez elle ; mais toute la société de la palatine de Polosk, dans laquelle M^{me} Czartoriska vivait beaucoup, lui était entièrement dévouée. Ce fut la seule maison de Varsovie où l'on ne chercha pas à m'attirer. La princesse Poniatowska s'y joignit ; et la princesse fut tellement obsédée de tout cela, que les ménagements qu'elle se voyait obligée de garder ravissaient une grande partie du temps que nous aurions pu passer ensemble. Je m'en affligeai ; je crus qu'il y avait de sa faute, je m'en plaignis à sa Lulli. « Elle vous aime, me dit-
« elle ; mais vous êtes un bien dont elle est trop
« avare. Un peu de jalousie vous la rendra plus
« tendre que jamais, et lui donnera le courage d'écar-
« ter tout ce qui veut l'éloigner de vous. Allez da-

« vantage dans le monde ; que toutes ces femmes
« n'aient pas l'air de vous être si parfaitement indif-
« férentes : vous vous en trouverez bien. » Je suivis
malheureusement les conseils de la Lulli. L'amant
de M^{me} Czartoriska ne pouvait manquer d'exciter
la curiosité des autres femmes, plusieurs me firent
des avances assez marquées, entre autres une jeune
comtesse Potoska Plumaska, qui était nièce de la
grande générale Oliniska, chez qui j'allais conti-
nuellement et chez qui je la trouvais sans cesse.
J'affectai de m'en occuper beaucoup, la princesse le
remarqua, et ne dit rien. La petite femme était fort
coquette, et l'était beaucoup avec moi.

Je lui donnai le bras à un bal masqué, où elle me
parla des conditions auxquelles elle consentait à se
donner à moi, et même à me suivre en France. Je
ne me croyais pas si avancé, et ne désirais pas que
cela fût si loin. J'éludai donc, sans rien répondre de
positif. Un petit masque, assis près de moi, se leva
brusquement, et se perdit dans la foule. Je ne m'en
aperçus pas, et sortis un instant après du bal. Je fus
le lendemain, comme à mon ordinaire, pour me pro-
mener à Pavoanski. C'était mon plus grand plaisir.
La princesse y arriva un instant après moi ; mais dès
qu'elle me vit, elle fit retourner sa voiture. Je voulus
m'en approcher ; mais elle ordonna à son cocher
d'aller à Varsovie aussi vite qu'il pourrait. Je ne con-
cevais pas ce que cela voulait dire. Je fus trois fois
chez elle dans la journée sans la voir ; je lui écrivis

que je ne concevais rien à sa conduite, et que la tête me tournait. Elle me répondit : « J'ai vu, j'ai entendu « ce que je n'aurais jamais pu croire ; vous me « trompez pour M^{me} Plumaska. » — « Vous m'avez perdu », dis-je à la Lulli.

Je rentrai chez moi ; une fièvre affreuse me prit, et j'eus le transport le plus effrayant. La Lulli fut chez la princesse : « Qu'avez-vous fait ? lui dit-elle ; « Lauzun se meurt, et c'est votre ouvrage. » M^{me} Czar-toriska vint chez moi, passer la journée et la nuit entière sans que je la reconnusse. Je la vis enfin à genoux près de mon lit, baignée de larmes. Un passage si subit du désespoir à la joie pensa me coûter la vie ; je me rétablis difficilement : les soins tendres et touchants de la princesse me faisaient préférer mon extrême faiblesse aux forces que j'avais perdues et que je commençais à reprendre. M. Braniski en fut jaloux, se plaignit hautement, osa menacer mes jours. « Je ne vous aime pas, lui dit-elle, et ne me « forcez pas à vous haïr. — Cela suffit, madame, « répondit-il avec fureur ; je verrai si M. de Lauzun « est digne de posséder un bien que j'achèterais de « tout mon sang. — Oui, monsieur, reprit la princesse « avec fierté ; il sait que ma vie est attachée à la « sienne, il saura la défendre ; je n'exige plus rien « de vous. » M. Braniski se calma, et il ne se passa rien. On m'avertissait cependant que le grand général n'avait rien de sacré ; que j'avais tout à craindre de la foule de coupe-jarrets dont il était sans cesse



Madame de Polignac
Favorite de Marie-Antoinette.

entouré. On me conseillait de ne pas marcher sans escorte; je ne pris d'autres précautions que celle d'être bien armé, et il ne m'arriva rien.

J'étais davantage dans le monde; la manière dont la princesse semblait me traiter¹ augmentait la curiosité que j'inspirais à toutes les femmes de Varsovie empressées de me voir. Une revue des hussards fut une occasion qui en réunissait un grand nombre. Elles revinrent ensuite à l'assemblée, chez la grande générale. La princesse paraissait leur demander ce qu'elles pensaient de son choix avec une grâce qui me valut leur attention et leur indulgence. Je laissai tomber dans le feu la plume de mon bonnet en ramassant quelque chose. M^{me} Thomaska, que je n'avais pas vue depuis la scène qui m'avait coûté si cher, m'offrit une assez belle plume de héron qui était dans ses cheveux, en me disant avec empressement : « Changeons de plume. — Je vous demande pardon de n'y point consentir, répondis-je froidement; je suis attaché à ma plume brûlée ». M^{me} Czartoriska, qui m'avait entendue me dit avec un regret charmant : « Donnez-moi votre bonnet, que j'y mette la mienne. J'aime mieux maintenant la plume brûlée. » M. Braniski se leva avec humeur et sortit.

Le soir, au bal masqué de l'Opéra, il eut l'air de vouloir me chercher querelle. « Finissons ceci, monsieur le grand général, lui dis-je ; cinq minutes

1. Le manuscrit en cet endroit est dans le plus mauvais état,

« d'entretien à Vola¹ suffiront : le moyen sera beau-
« coup plus digne de vous et de moi qu'une dispute
« au bal. » Il accepta, et nous nous donnâmes rendez-
vous pour le lendemain à huit heures du matin. Tout
Varsovie le sut bientôt, et se prépara à nous servir
de témoin. Le roi en fut vivement affligé, et envoya
chercher à six heures du matin M. Braniski, avec qui
il eut une longue conversation, après laquelle le grand
général vint chez moi, avec une suite assez nom-
breuse, me dire qu'il désavouait publiquement tous
les propos dont j'avais pu être offensé, et qu'il me
demandait mon amitié, qu'il méritait par son estime
et sa considération pour moi. Je n'avais plus rien à
dire : il fallut céder, et le prince Casimir Poniatowski,
frère du roi, nous fit embrasser et nous raccommoda.
M^{me} Oginska m'avait envoyé le matin un superbe
cheval turc avec une paire de pistolets et un sabre,
en me faisant dire qu'elle espérait me porter bonheur.

Le soir même, nos courriers de Versailles et de
Moscou arrivèrent. L'impératrice approuvait mes pro-
positions, m'écrivait une lettre pleine de bonté, et
m'envoyait des pouvoirs fort étendus. M. de Vergen-
nes me mandait de me rendre à la cour le plus promp-
tement possible. Je fixai mon départ le surlendemain
au soir. Je dînai à Powanski avec la princesse. Je la
serrai longtemps dans mes bras ; il fallut enfin m'en

1. Plaine à un quart de lieue de Varsovie, destinée aux
duels publics fort communs en Pologne.

séparer. Je ne m'arrachai de Powanski qu'avec un déchirement que l'espoir fondé de la revoir bientôt ne pouvait soulager, et qui était un vrai pressentiment que nous ne nous reverrions plus.

J'arrivai à Versailles dans la fin du mois de mars 1775. M. de Vergennes, que je ne connaissais pas, me reçut avec tout l'intérêt que devaient naturellement inspirer les importantes affaires dont j'étais chargé. Il loua ma conduite, et m'avertit de partir sous peu de jours pour Pétersbourg; mais il changea bientôt d'avis : il ne lui convenait pas que le traité fût fait par moi, et que je restasse ministre du roi, près l'impératrice de Russie, qui semblait le désirer vivement. M. de Vergennes faisait journellement des difficultés absurdes, traînait en longueur et voulait faire rompre cette négociation, sans qu'il parût y avoir de sa faute. Je perdis pendant ce temps-là un procès de quatre-vingt mille livres de rentes; j'en fus peu touché; ma fortune était ce qui m'intéressait le moins.

J'avais trouvé à mon retour la reine infiniment liée avec M^{me} la princesse de Guémené et M^{me} Dillon; elles lui avaient quelquefois parlé de moi, et lui avaient inspiré la curiosité de me connaître davantage. Elle me reçut avec bonté; j'eus souvent occasion de la rencontrer chez M^{me} de Guémené, où elle me traitait avec distinction; je montais exactement à cheval avec elle, et en moins de deux mois je devins une espèce de favori. Ma faveur fut cependant inter-

rompue par la nécessité de rejoindre mon régiment. Les révoltes pour le blé, dans les villages voisins de Paris, avaient engagé à faire marcher des troupes. La reine désira que mon corps se rapprochât, et que je ne m'éloignasse pas; je ne crus pas devoir y consentir, et je pris congé. Elle en parut véritablement affligée, et vint dans l'après-dîner du même jour à Montreuil, chez M^{me} de Guéméné pour me dire adieu, et pour m'offrir de demander au roi la permission de me faire revenir au sacre, ce que je refusai.

Les affaires de Russie paraissaient être oubliées. Je pressai inutilement M. de Vergennes de finir et de me donner une réponse décisive : il me dit qu'il avait le traité plus à cœur que jamais, et qu'il espérait conclure dans le courant de l'été; que le roi me ferait revenir de mon régiment, si cela était nécessaire. Le soir même que je devais partir, la reine me fit dire d'attendre encore deux heures, et d'aller lui parler le lendemain matin à Montreuil. « Ne partez
« pas encore, me dit-elle avec beaucoup de grâce ;
« la révolte pour les grains oblige à faire approcher
« des troupes : nous ferons venir votre corps. » Je la remerciai, et lui répondis que, s'il n'était pas nécessaire, je ne désirais pas un déplacement désavantageux à ma légion. « Vous êtes un imbécile », répliqua-t-elle en riant. Le baron de Vioménil, chargé par M. le maréchal de MUY du mouvement des troupes entra : « Baron, lui dit-elle, faites donc marcher la
« légion royale, et faites-les venir assez près pour

« que cet imbécile-là ne nous quitte pas, comme il en a le projet. » Le baron répondit qu'il exécuterait ses ordres, et parut étonné.

Je le priai de ne rien changer à son plan. Je chassai encore au bois de Boulogne avec la reine ; elle ne cessa de me parler, et de ce moment ma faveur fut tellement remarquée, qu'il fut peut-être heureux pour moi de partir dans la nuit même.

Les lettres de la princesse devinrent plus courtes et moins fréquentes : on me manda de Varsovie qu'elle était entièrement subjuguée par la palatine de Polosk et que M. Braniski passait sa vie chez elle ; je lui en écrivis fortement : mes représentations furent mal reçues. Pénétré de douleur, je répondis avec désespoir et indignation. J'osai redemander mon enfant ; je ne voulais pas, disais-je, qu'il fût élevé parmi mes « ennemis » ; je ne pus l'obtenir. Nous nous brouillâmes et cessâmes de nous écrire. Une profonde tristesse m'accablait ; je restai fidèle à la princesse et absolument insensible à toutes les avances que me faisait une assez jolie petite M^{me} de Monglas, enlevée par M. le prince de Nassau, et retirée près des Deux-Ponts.

Je logeais chez la mère d'un officier de mon régiment, et le mis en prison pour quelques sottises ; sa sœur, jeune et jolie, vint me le demander ; je le lui refusai. Lorsque tout le monde fut retiré, le soir, M^l^e Plumkett entra dans ma chambre : « Sire, êtes-vous, me dit-elle en riant, aussi sévère, aussi pé-

« dant que vous l'avez été ce matin devant tout le monde ? » Nous causâmes ; elle était drôle et folle, elle me fit rire. Je lui promis de faire sortir son frère de prison le lendemain ; elle m'embrassa pour me remercier, et m'inspira des désirs qu'elle partageait plutôt qu'elle avait l'air d'accorder. Nous eûmes encore une conversation de ce genre. Elle partit ensuite pour Strasbourg avec une de ses tantes, me quitta gaiement, le plaisir d'aller dans une grande ville lui ôtant toute espèce de regret.

Je fus obligé, pour quelques affaires relatives à mon corps, d'aller dîner près de Sarreguemines, chez M. le comte de la Leyen. On était dans cette maison poli, aimable à l'allemande ; ce qui ne pouvait pas trop me convenir. M^{me} la baronne d'Alberg, belle-sœur de M^{me} de la Leyen, me parut cependant d'une gaieté franche et fort différente de toute la société. Au bout de quelques heures, nous fûmes aussi familièrement ensemble que nous eussions pu l'être après plusieurs années. Je la retrouvai quelques jours après aux Deux-Ponts. Elle me confia qu'elle avait eu un amant qu'elle avait beaucoup aimé ; qu'il s'était mal conduit, que les circonstances les avait séparés ; qu'elle n'aimait plus rien ; que c'était un état triste, mais qu'il fallait bien prendre son parti, et qu'elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfants et de donner de la considération à son mari, qui était une assez bonne bête, incapable de s'en donner par lui-même. Je me proposai de

bonne foi ; et fus accepté de même, et nous convînmes que dans la semaine d'ensuite j'irais prendre possession de mon nouvel emploi dans le vaste et lourd château Hernoheim, au beau milieu du Palatinat, pendant que le baron ferait la semaine de service de chambellan chez l'électeur palatin. Je fus reçu à merveille, et dès le soir je remplaçai le baron dans le lit où couchaient depuis tant de siècles les aînés de la maison d'Alberg.

Le mari revint avec son père, et quelques amis de même trempé. Je parlai politique avec les uns ; je bus immensément avec le sautres. Je me fis expliquer tous les arbres généalogiques de la famille ; je donnai de l'excellence à tout le monde ; j'assurai le vieux bougraff qu'il vivrait très longtemps ; le baron, qu'il serait quelque jour un grand ministre palatin, et le bailli, que les armées françaises ne viendraient plus dans le Palatinat. Enfin, je réussis parfaitement et j'eus la satisfaction de voir le choix de la baronne généralement approuvé.

On aime dans les pays étrangers à se faire honneur de ce qu'on a. La baronne me mena à une fête chez l'électrice palatine à Ockersheim, où elle ne fut pas fâchée de me montrer, ainsi qu'un petit cheval isabelle à crins blancs qu'on lui avait envoyé de Mecklembourg, et qui lui était arrivé en même temps que moi. Nous fûmes tous deux examinés avec attention.

Quatre jours après, je fis mon entrée à Schweizin-

gen, où je fus inspecté comme à Ockersheim. Nous revînmes de là souper à Mannheim, chez M. Odune, ministre de France, et je pensai m'y bien mal conduire. M^{lle} Odune, jeune et jolie personne, coquette et moqueuse, était à table vis-à-vis de moi et étouffait de rire toutes les fois qu'elle me regardait. Nous nous promenâmes après souper : je lui demandai pourquoi elle s'était moquée de moi. « Je vous de-
« mande pardon, me dit-elle, vous connaissant aussi
« peu ; mais c'est qu'il est par trop plaisant et par
« trop ridicule de vous voir devenu *amant d'Allema-*
« *gne*. Savez-vous que c'est une charge au moins
« aussi importante que celle de bailli ; et qu'il faut
« que vous paraissiez dans toutes les occasions de
« représentation. » Nous plaisantâmes assez gaie-
ment : je me proposai à elle comme *amant extraor-*
dinaire, sans prétentions, sans titres et sans droits,
mais non pas sans désirs. La promenade finie, je
ramenai M^{lle} Odune chez elle ; je montai dans sa
chambre, où nous aurions sans doute continué long-
temps à faire de la morale et peut-être pis, si un
vieux valet ne m'avait officieusement proposé de
m'éclairer pour m'en aller. Dieu sait ce qui serait
arrivé si j'étais sorti sans lumière, car M^{lle} Odune
paraissait de la meilleure volonté du monde.

Nous partîmes le lendemain matin de bonne heure
pour Hensheim, et je retournai bientôt après à mon
régiment. M^{me} la marquise de Chamboran, grosse
femme fraîche et bête, dont le mari commandait à

Sarreguemines, se mit dans la tête de jouer la tragédie en société, et de me la faire jouer. Dès qu'elle savait un rôle, je lui en faisais apprendre un autre, en lui persuadant qu'elle y serait infiniment mieux. Je trouvais tous les jours quelque nouvelle difficulté à fixer celui de la représentation. Elle me fit entendre que, puisqu'elle ne pouvait jouer la comédie, elle jouerait volontiers avec moi à quelque autre jeu. C'était une fort bonne femme, à qui son mari donnait souvent cent coups de bâton mal à propos, et à qui il en eût donné mille pour peu qu'il y eût eu une raison. Je crus devoir lui dire franchement que je ne lui convenais pas, et qu'il lui fallait, à tous égards, un amant plus solide que moi. Elle ne se fâcha pas, me remercia, m'embrassa, et nous continuâmes à vivre en fort bonne intelligence.

Je revins à Paris, et mon retour à la cour fut au moins aussi brillant que l'avait été mon départ. Une course de chevaux français, où mon cheval, monté par un enfant, gagna, acheva de me mettre à la mode. La reine parut désirer vivement d'en voir, et il y en eut un grand nombre d'arrangées pour le printemps prochain. Je fus à Fontainebleau, où ma faveur commença à avoir la publicité qui m'a fait depuis tant d'ennemis.

M. de Vergennes avait entièrement rompu le traité de Russie, et, quoique offensée, l'impératrice n'y renonçait qu'à regret. Je m'attachai sincèrement à la reine, dont les bontés et la confiance me touchaient.

Je voulus lui faire gouverner un grand empire, lui faire jouer à vingt ans le rôle le plus brillant qui pût à jamais la rendre célèbre. Je voulus enfin qu'elle devînt l'arbitre de l'Europe ; mais plus je désirais la couvrir de gloire, plus il me semblait que je devais rendre facile la route qui devait la conduire à l'immortalité. J'osai m'adresser à l'impératrice de Russie, et lui demander si elle voulait après elle laisser



encore l'empire du monde entre les mains d'une femme. J'en indiquai aisément les moyens. Il fallait qu'un traité avantageux à la France, et dont la Russie n'eût point à rougir, signé de l'impératrice, et revêtu des formalités nécessaires, fût déposé entre les mains de la reine de France, et qu'avec de telles armes elle eût le courage de plaider devant le roi et son conseil une cause sans réplique. Je ne m'étais pas trompé en comptant sur l'impératrice : elle reçut avidement mes propositions, m'honora de pouvoirs sans limites, et ne me donna d'autres instructions que d'allier par la reine, à quelque prix que ce fût, son empire au sien. La reine ne m'écouta pas sans éton-

nement : le développement d'un si vaste plan lui en imposa. Elle me demanda du temps pour réfléchir, et je vis que tout était perdu. Il n'y avait rien cependant que je n'aimasse mieux risquer que d'avoir le plus petit reproche de négligence ou d'impatience à me faire, et j'attendis.

Ma faveur cependant paraissait monter au plus haut degré. La reine ne croyait pouvoir trop faire pour un homme qui voulait tout faire pour elle. Peut-être même cédait-elle autant à un goût particulier (plus inspiré par la bizarrerie de mon existence que par tout autre motif) qu'à ce qu'elle croyait me devoir. Elle sortait rarement sans moi, ne me permettait pas de quitter la cour, qui était alors à Fontainebleau, me faisait toujours place près d'elle au jeu, me parlait sans cesse, venait tous les soirs chez M^{me} de Guéméné, et marquait de l'humeur lorsqu'il y avait assez de monde pour gêner l'occupation où elle était presque toujours de moi. Il était impossible qu'une telle conduite ne fût pas remarquée ; cependant, comme mes manières n'étaient pas familières, que je n'intriguais pas, que je ne demandais rien ni pour moi ni pour personne, le peuple avide des courtisans, avant de se déclarer pour ou contre moi, cherchait s'il ne pouvait tirer quelque utilité de mon crédit.

M^{me} la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine et son amie intime alors, vint à Fontainebleau, donna à souper aux gens que la reine traitait le mieux, et ne me pria pas. La reine me dit

d'y aller. Je connaissais trop M^{me} de Lamballe pour ne pas croire que cela fût léger, et je n'y fus pas. La reine m'y mena le lendemain, et me dit en me présentant à elle : « Je vous demande d'aimer comme « votre frère l'homme du monde que j'aime le mieux « et à qui je dois le plus : que votre confiance en lui « soit sans bornes comme la mienne. » M^{me} de Lamballe eut le droit de regarder cette présentation comme la confiance la plus importante, et de me croire infiniment plus cher à la reine que je ne l'étais en effet. Sa conduite fut conforme à cette idée, et l'on ne fut pas longtemps à s'apercevoir de notre intimité.

Dans ce temps, M. le chevalier de Luxembourg, précédemment bien traité par la reine et encore une espèce de favori de M. le comte d'Artois, lui demanda une audience particulière pour lui détailler le plan qu'il avait fait de mettre M. le comte d'Artois sur le trône de Pologne. La reine l'écouta avec embarras et avec trouble, et lui répondit froidement qu'elle ne voulait se mêler en rien des affaires d'État. Elle m'envoya chercher, et me raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec lui : j'en profitai pour la presser vivement de s'expliquer sur le traité de Russie, et je vis avec une douleur inexprimable combien cela était au-dessus de ses forces et de son courage ; elle me montra tant d'effroi et si peu de caractère, que je dus dès lors ne plus compter sur elle. La reine crut pourtant devoir s'occuper de ma fortune, et peu de jours après me proposa, chez M^{me} de Gué-

mené, d'obtenir du roi pour moi la survivance de la compagnie des gardes du corps de M. le duc de Villeroy. Je la remerciai, et lui répondis qu'à aucun égard une charge à la cour ne pouvait me convenir. Elle me demanda pourquoi : « C'est, lui répondis-je, « madame, que je désire être le maître de m'en retirer lorsque je cesserai d'y être bien traité, lorsque « Votre Majesté ne me marquera plus les mêmes « bontés. — Cette raison est outrageante, dit-elle « avec sensibilité ; c'est à moi que vous dites cela ? « — Oui, madame, je connais le pouvoir immanquable de l'intrigue : je dois m'attendre à en être la « victime, à voir la reine me retirer et sa confiance « et la protection dont elle m'honore, et je ne veux « pas qu'aucune grâce, aucun bienfait, aucun prix « de mes services, laissent un jour à mes ennemis « un prétexte de dire que j'ai été ingrat ! » Cette conversation fut interrompue, et se renouvela après dans la fin de la même semaine.

M^{me} la princesse de Bouillon me reprocha chez M^{me} de Guéméné d'être triste et occupé, et me dit en riant que j'avais une grande passion dans le cœur. « Si cela est, répondis-je en plaisantant, elle est « malheureuse ; car il faut convenir que j'en vois rarement l'objet. — On ne dit pas cela, répliqua « M^{me} de Bouillon, et on assure que vous êtes fort « bien reçu. — Au moins, dites-moi le nom de ma « passion, et il est juste que je le sache aussi. — Il « s'agit d'un trop grand personnage pour oser le

« nommer; il y a cependant si peu de monde dans
« la pièce, que je veux bien vous confier que c'est
« la reine. » M^{me} de Guéménérougit, et s'embarassa.
« Il faut donc, lui dis-je le plus froidement possible,
« qu'elle soit informée de cette belle nouvelle, et je
« vais sur-le-champ la lui apprendre sans citer per-
« sonne, comme de raison » (en fixant M^{me} de Bouil-
lon, qui me parut entièrement déconcertée), et je
sortis de la chambre.

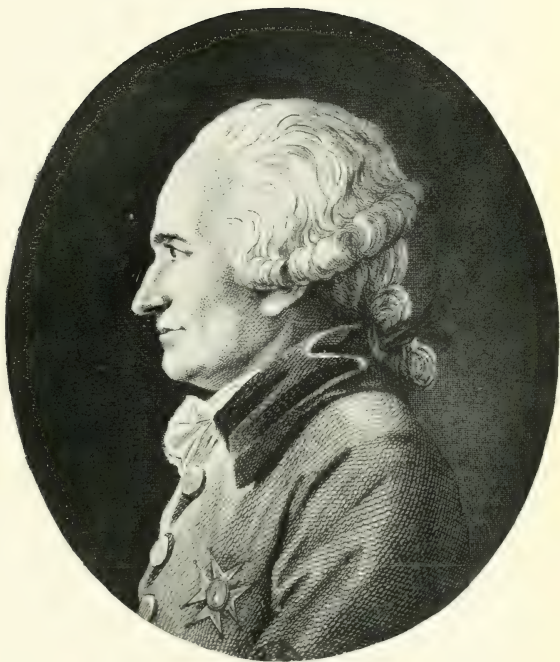
Je montai chez la reine, que je rencontrai allant
au salut. Je la suppliai de m'accorder une demi-heure
d'audience après le salut. Elle me dit de l'attendre,
me fit entrer dans son cabinet dès qu'elle fut reve-
nue, et me dit : « Qu'y a-t-il de nouveau ? — J'ai cru
« devoir informer Votre Majesté que l'on osait mal
« interpréter mon attachement sans bornes à sa
« personne, et que l'on poussait l'audace jusqu'à blâ-
« mer les bontés dont elle m'honore. J'ose la sup-
« plier d'en diminuer les marques trop frappantes,
« et de me permettre de me présenter moins sou-
« vent devant elle. — Y pensez-vous ? reprit-elle
« avec colère ; devons-nous céder à d'insolents pro-
« pos, que je n'aurais dû craindre ? et serais-je excu-
« sable de leur sacrifier l'homme du monde sur qui
« je compte le plus et de qui l'attachement m'est le
« plus nécessaire ? — Oui, madame, Votre Majesté
« le doit, et j'ai dû m'y attendre ; quelque affreux
« qu'il soit pour moi de renoncer à la douceur de lui
« consacrer mes services et ma vie, je dois m'y ré-

« soudre, et profiter, puisque les circonstances l'exi-
« gent, de l'asile que m'offre une grande princesse,
« et fuir les persécutions que l'on me prépare de
« toutes parts dans ma patrie. — Vous croyez donc
« que je ne vous défendrai pas ? — J'ose supplier
« Votre Majesté, j'ose même exiger, comme seul prix
« de mon dévouement absolu, qu'elle ne se compro-
« mette pas en me soutenant ; je suffis pour me dé-
« fendre. — Comment ! vous voulez que j'aie la lâ-
« cheté... Non, monsieur de Lauzun, notre cause est
« inséparable, on ne vous perdra pas sans me perdre.
« — Oh ! madame, l'intérêt particulier d'un sujet
« peut-il être comparé aux grands intérêts de la
« reine ! — D'un sujet tel que vous, Lauzun ! Ne
« m'abandonnez pas, je vous en conjure : que de-
« viendrais-je si vous m'abandonniez?... » Ses yeux
étaient remplis de larmes.

Touché moi-même jusqu'au fond du cœur, je me jetai à ses pieds... que ma vie ne peut-elle payer tant de bontés, une si généreuse sensibilité ! Elle me tendit la main, je la baisai plusieurs fois avec ardeur, sans changer de posture ; elle se pencha vers moi avec beaucoup de tendresse. Elle était dans mes bras lorsque je me relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était fortement ému, elle rougit, mais je ne vis point de colère dans ses yeux. — « Eh bien ! reprit-elle en s'éloignant un peu, n'obtiendrai-je rien ? — « Le croyez-vous, répondis-je avec beaucoup de cha-
« leur ? suis-je à moi ? n'êtes-vous pas tout pour

« moi ? C'est vous seule que je veux servir, vous êtes
« mon unique souveraine. Oui, continuai-je plus tris-
« tement, vous êtes ma reine, vous êtes la reine de
« France. » Ses regards semblaient me demander
encore un autre titre. Je fus tenté de jouir du bon-
heur qui paraissait s'offrir. Deux réflexions me retin-
rent : je n'ai jamais voulu devoir à une femme un
instant dont elle pût se repentir, et je n'eusse pu
supporter l'idée que M^{me} Czartoriska se crût sacrifiée
à l'ambition. Je me remis donc assez promptement.
« Je ne prendrai point de parti, dis-je sérieusement,
« sans les ordres de Votre Majesté. Elle disposera de
« mon sort. — Allez-vous-en, me dit-elle ; cette con-
« versation a duré assez, et n'a peut-être été que trop
« remarquée. » Je fis une profonde révérence, et me
retirai. Renfermé dans ma chambre, tous les dangers
que je venais de courir se présentèrent à mon esprit,
et quoique ma conduite eût été fort imprudente, je
me trouvais bien heureux qu'elle n'eût pas été plus
mauvaise. Ma position devenait tous les jours plus
difficile et plus effrayante. La reine n'avait été ni cou-
rageuse ni discrète. Les ministres du roi n'ignoraient
plus quel rôle j'avais voulu qu'elle jouât, et cher-
chait avec soin à rassembler de quoi me faire mettre
à la Bastille et à me traiter en criminel d'État.

Je reçus dans cette même semaine des réponses
de l'impératrice de Russie, qui, sans entrer dans de
grands détails sur les négociations entamées, en par-
lait comme d'une chose à laquelle elle ne pensait



Le baron de Besenval
Favori de Marie-Antoinette



LES ADIEUX

DE LA REINE,

A

SES MIGNONS ET MIGNONES.

. Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais.

Titre d'un pamphlet érotique de la Terreur
contre Marie-Antoinette

plus ; elle me faisait les propositions les plus glorieuses pour entrer à son service. J'écrivis à la reine, et lui demandai de m'entendre chez M^{me} de Guémené et devant elle. Elle y vint le même soir. Je ne lui cachai pas qu'en France je pouvais être arrêté à chaque instant, et qu'on m'offrait en Russie le sort le plus élevé auquel un sujet pût jamais prétendre. Elle répéta plusieurs fois : « L'impératrice de Russie est bien heureuse, et je suis bien malheureuse ! » Elle ajouta ensuite : « Monsieur de Lauzun, vous allez être
« perdu pour nous, je l'ai prévu depuis longtemps. —
« Madame, répondis-je, comme j'ai déjà eu l'honneur
« de le dire plus d'une fois à Votre Majesté, tant que
« je conserverai la bonne opinion de l'estime dont
« elle m'honore, rien ne m'effrayera et je ne crains
« rien. Je ne quitterai point la France comme un
« criminel, je ne quitterai point le service du roi sans
« sa permission, et il ne me condamnera point sans
« m'entendre. Que l'on m'attaque, mes papiers sont
« en sûreté et ma correspondance avec ses ministres
« me justifiera. Je serai libre alors de porter mes ser-
« vices aux puissances qui ne les dédaignent pas. —
« On ne vous attaquera pas, monsieur de Lauzun ;
« on ne l'osera pas : on sait que c'est attaquer à
« moi-même et je suis bien aise qu'on le sache ;
« mais que répondrez-vous en Russie ? — J'accepte-
« rai, madame, les offres de l'impératrice, à condi-
« tion de ne me rendre à ses ordres que lorsque je
« pourrai quitter la France d'une manière convena-

« ble, que dans six mois par exemple. — Donnez-
« moi un an, ce temps suffira ; j'espère que je trou-
« verai des moyens de vous garder ; il en est un déjà
« de vous attacher particulièrement à moi, ne le refu-
« sez pas. M. de Tessé n'est pas éloigné de quitter
« sa place, et je pourrais arranger des choses qui lui
« seraient agréables ; ne voulez-vous pas bien être
« mon premier écuyer ? — Pénétré de tant de bontés,
« j'en sens tout le prix sans en pouvoir profiter.
« Combien ce choix semblerait justifier les inso-
« lents propos qui ont déjà été tenus ! Et que Votre
« Majesté ne s'offense pas que j'ose lui répéter que
« je ne veux jamais recevoir de bienfaits, dont la suite
« indispensable serait d'abord de faire soupçonner
« mon désintéressement, et ensuite de me faire ac-
« cuser d'ingratitude. J'attendrai un an, puisque la
« reine le désire, mais sans me tromper sur l'impos-
« sibilité de rester au service de la France. Ce terme
« d'ailleurs sera peut-être plus que suffisant pour
« que Votre Majesté me voie éloigné sans en être
« contrariée. » Des larmes coulèrent des yeux de la
reine. « Vous me traitez bien durement, monsieur
« de Lauzun, me dit-elle, je ne le mérite pas. » Et
s'adressant à M^{me} de Guémené : « Princesse, joignez-
« vous donc à moi pour obtenir de votre ami de ne
« pas nous abandonner. Et si j'avais un fils, conti-
« nua-t-elle en rougissant, pourrais-je être heureuse
« de le voir élevé par un autre que par vous ! — Le
« servir, madame, aussi fidèlement que vous, serait

« tout ce que pourrait mon zèle ; je ne me sens pas
« les talents nécessaires pour élever, pour former un
« grand roi. — Il est peu d'hommes comme vous, et
« je ne le désirerais assurément pas en de meilleures
« mains ; la princesse, j'en suis sûre, sera de mon
« avis. — Je serais suspecte, madame : Votre Majesté
« sait que rien au monde ne m'est plus cher que M.
« de Lauzun, et je le crois bon à tout ; mais il me
« paraît aussi difficile qu'à lui qu'il refuse le glorieux
« établissement qui lui est offert, pour rester dans
« un pays où l'on sait aussi peu ce qu'il vaut. » La
conversation dura encore quelque temps. Ensuite la
reine parla bas à M^{me} de Guémené, qui s'approcha
de moi, et me dit en riant à mi-voix : « Êtes-vous
« très attaché à une plume de héron blanche qui
« était à votre casque lorsque vous avez pris congé ?
« La reine meurt d'envie de l'avoir : la lui refuse-
« rez-vous ? » Je répondis que je n'oserais la lui offrir,
mais que je me trouverais très heureux qu'elle voulût
bien la recevoir de M^{me} de Guémené. J'envoyai un
courrier la chercher à Paris, et M^{me} de Guémené la
lui donna le lendemain au soir : elle la porta dès le
jour suivant, et lorsque je parus à son dîner, elle me
demanda comment je la trouvais coiffée. Je répon-
dis : fort bien. « Jamais, reprit-elle avec infiniment
« de grâce, je ne me suis trouvée si parée ; il me sem-
« ble que je possède des trésors inestimables. » Il
eût assurément mieux valu qu'elle m'en eût parlé,
car le duc de Coigny remarqua et la plume et la

phrase. Il demanda d'où venait cette plume; elle répondit avec assez d'embarras, que je l'avais rapportée à M^{me} de Guémené de mes voyages, et qu'elle la lui avait donnée. Le duc de Coigny en parla le soir à M^m de Guémené avec beaucoup d'humeur, lui dit que rien n'était plus ridicule et plus indécent que ma manière d'être avec la reine; qu'il était inouï d'en faire aussi publiquement l'amoureux, et incroyable qu'elle eût l'air de le trouver bon. Il fut assez mal reçu et songea au moyen de m'éloigner.

Mon projet, et c'était le parti le plus sage, était de passer une grande partie de l'hiver en Italie; mais jamais la reine n'y voulut consentir, et pour m'éloigner au moins quelques jours de la cour, vers la fin de Fontainebleau, je fis un voyage à Chanteloup, où je trouvai tout le monde extrêmement occupé de ma faveur. M^{me} la duchesse de Grammont surtout fondait les plus hautes espérances sur mon crédit près de la reine. Elle ne tarda pas à m'en parler et à me dire que le goût que la reine avait pour moi ne me rendait rien difficile près d'elle. Je lui dis qu'elle me traitait avec distinction, à la vérité; mais que ne prétendant à aucun crédit, et étant résolu à ne jamais rien demander, je ne pouvais juger quelle en était la mesure. M^{me} de Grammont répliqua qu'elle ne voulait pas m'engager à lui confier mon secret, si je n'en avais pas l'intention, mais que personne ne doutait que le goût de la reine pour moi n'eût eu les suites qu'elle devait naturellement avoir, et que je ne fusse

son amant; que par conséquent, elle ne me faisait pas l'injure de penser que je ne ferais tous mes efforts pour ramener le duc de Choiseul à la tête du ministère. J'assurai M^{me} de Grammont qu'elle avait on ne peut plus mal jugé l'espèce de liaison que j'avais avec la reine; que je n'étais nullement à portée d'intriguer ni de lui donner des conseils, et que quand j'aurais sur elle une influence que je n'avais pas, je lui étais trop attaché pour la porter jamais à se mêler des services du roi; que tout le monde savait combien j'étais dévoué à M. le duc de Choiseul, et que, quand je le pourrais, je croirais lui rendre un très mauvais service en le mettant à la tête des affaires. « Et pourquoi reprit M^{me} de Grammont avec « une grande vivacité. — C'est, lui dis-je, que M. le « duc de Choiseul, n'aurait plus maintenant qu'à « perdre; que le but des gens les plus ambitieux ne « pouvait être que de réunir une grande réputation « et une haute considération à de belles places et à « une fortune considérable; qu'il me paraissait que « M. de Choiseul n'avait plus de vœux à former sur « aucun de ces objets; qu'il n'y avait pas en Europe « de ministre qui eût joui d'autant de réputation et « de considération; qu'il était peut-être le seul qui « eût vu le prince qui l'avait exilé abandonné pour « lui de ses courtisans mêmes; qu'en redevenant « ministre, on le rendrait peut-être responsable des « événements malheureux amenés par les fautes de « ses prédécesseurs. » M. le duc et M^{me} la duchesse

de Choiseul furent de mon avis; mais M^{me} de Grammont continua de répéter avec chaleur que tous ceux qui aimaient M. de Choiseul devaient désirer de le voir encore gouverner un grand royaume, et dans tous les genres augmenter sa fortune. Je ne me laissai pas persuader; malgré son attachement pour la reine, je ne pouvais me dissimuler tous les inconvénients qu'aurait pour elle M. de Choiseul subjugué par une femme aussi impérieuse que sa sœur. On continua de me fort bien traiter à Chanteloup, où je restai encore quelques jours; mais M^{me} de Grammont me jura une haine éternelle.

Je revins à Paris, et rien ne m'étonna plus que de trouver à ma porte un billet de milady Harland, qui me mandait qu'elle était à Paris et qu'elle serait ravie de me voir. Le chevalier Harland, nouvellement arrivé de Londres, était venu passer en France quelques semaines pour y voir son fils, qui était en pension à Paris. Ma conduite avec Marianne fut d'une telle circonspection que la pauvre milady reprit encore une fois toute confiance en moi, et nous laissa passablement d'occasions de nous parler.

Marianne, aussi coquette, aussi drôle que jamais, convint que pendant mon absence elle n'avait guère songé à moi, et qu'elle avait été plus occupée de trouver un mari qui lui convînt qu'un amant; « mais « en vérité, disait-elle, elle ne pouvait exprimer avec « quel plaisir elle me revoyait, et combien je gagnais « à être comparé à tout ce qui avait cherché à lui

« plaire. » M^{lle} Harland, qui ne pouvait souffrir la vie de l'Angleterre et à qui son intérieur était désagréable, obtint de son père la permission de passer quelques années à Paris dans un couvent, et se fixa à l'Assomption. Dès qu'elle y fût établie ses parents repartirent, et pour cette fois Marianne se sépara de moi avec la douleur la plus sincère.

J'avais toujours tendrement aimé Fanny, qui m'avait constamment montré tant d'amitié, tant d'intérêt ; j'en fus fort occupé. Je la vis souvent, et la malheureuse Fanny, dont la tête était vive, dont le cœur était sensible, qui avait commencé par avoir du goût pour moi, en reprit un si vif, que j'en fus embarrassé autant que douloureusement affligé. Jolie, aimable comme Fanny, j'eusse satisfait sans les combattre les désirs que toute autre qu'elle eût pu m'inspirer ; mais assez honnête pour n'avoir pas voulu perdre Marianne, eussé-je été excusable de perdre Fanny, qui m'aimait de bien meilleure foi. Je pris donc le parti de rendre mes visites moins fréquentes, et je vis qu'il était nécessaire de les supprimer entièrement. Fanny m'écrivit, se plaignit sans me faire de reproches, se contenta de me mander qu'en faisant une action honnête, je la rendais extrêmement malheureuse, et garda ensuite le plus profond silence.

La reine depuis quelque temps témoignait beaucoup de bienveillance à la comtesse Jules de Polignac. Une jolie figure, l'air doux et naturel augmentaient journallement sa faveur. Ce fut à elle que M. le duc

de Coigny s'adressa pour former un parti contre moi. M^{me} de Grammont s'y joignit avec empressement, et établit dans cette société, comme son représentant, le baron de Besenval, anciennement attaché à M. le duc de Choiseul, et fort bien traité par la reine. Le baron voulut me persifler ; mais un mauvais ton et peu de mesure sont un grand désavantage à la cour. La comtesse Jules fit aussi la même entreprise, mais avec beaucoup de galanterie, d'égards et jamais d'humeur. Je l'en dégoûtai assez promptement.

Ma faveur était toujours la même. La reine me donnait toute confiance, et ne me permettait presque jamais de quitter Versailles. Mes manières étaient très circonspectes ; je ne me prêtais qu'avec une extrême réserve aux préférences qui pouvaient être remarquées. La reine, au contraire, semblait afficher les bontés dont elle m'honorait et le crédit que j'avais sur elle. Les propos se renouvelèrent, et l'on disait hautement à la cour que j'étais ou que je serais bientôt son amant.

M^{me} de Guémené, qui nous voyait sans cesse ensemble, en était plus convaincue que personne, et son extrême prévention pour moi lui faisait regarder comme un bonheur pour la reine de se donner à un homme dont l'attachement et le désintéressement ne la porteraient jamais qu'à des choses dignes d'elle. La reine marquait en effet à M^{me} de Guémené l'amitié la plus tendre et une confiance sans bornes. Elle semblait à tout instant vouloir lui faire une confidence

et s'arrêter avec embarras; elle lui parlait sans cesse de moi avec un intérêt et un plaisir qu'elle ne cherchait pas à cacher. Beaucoup de gens me demandaient ma protection près d'elle. Je les recevais très poliment, et les assurais que je n'avais point de crédit, et ne me donnais les airs de protéger personne. M. le comte d'Artois, thermomètre sûr de la faveur de la reine, ne se contentait pas de me traiter avec la plus grande distinction; il en était, pour ainsi dire, au respect pour moi, ne pouvait s'en passer, et voulait tellement m'avoir avec lui, que c'était fort ennuyeux et souvent insupportable.

La reine aimait le gros jeu, et savait que cela ne plaisait pas au roi. Cela l'obligeait à cacher un peu celui qu'elle jouait, et à choisir dans un très petit nombre sur la discrétion de qui elle comptait.

Je lui représentai que cela était très mal fait et donnait lieu à des propos véritablement désagréables pour elle. Je l'exhortai à jouer dans les cabinets un jeu qu'elle pût jouer avec tout le monde et devant tout le monde, ajoutant que chez M^{me} de Guémené elle pourrait faire tout ce qu'elle voudrait. Ce conseil et celui d'être plus occupée du roi sont les seuls que je lui aie donnés. Elle les reçut avec cette grâce et cette tendre préférence qui accompagnaient toutes ses actions envers moi.

Comme je ne voulais pas paraître ne faire ma cour qu'à elle, je chassais assez souvent avec le roi; ce qui m'ennuyait mortellement, et elle le savait bien.

Aussi ne manquait-elle jamais à chasser à cheval ces jours-là, ou à chercher à rencontrer la chasse en voiture. Le roi me renvoyait toujours près d'elle, et me disait d'y rester. Il paraissait approuver sa manière d'être avec moi, et y avait d'autant plus de mérite, que les propos tenus dans le public étaient venus jusqu'à lui; qu'il ne s'était pas contenté de très mal recevoir ceux qui avaient osé les lui répéter, mais que dès cet instant il avait commencé à me traiter infiniment mieux, et à être aussi honnête pour moi que son caractère pouvait le comporter. Il apprit un jour, pendant l'hiver, que M. le comte d'Artois était sorti seul à cheval très matin; il en fut fort inquiet, et craignit qu'il n'eût eu quelque querelle. On lui dit que j'étais avec lui, et il étonna beaucoup tous les gens qui l'entouraient en disant fort tranquillement : « Puisque M. de Lauzun est avec lui, je « n'ai plus d'inquiétude; il ne lui laissera pas faire « de sottises, et il eût averti la reine s'il en eût prévu « qu'il n'eût pu empêcher. » Voilà quelle était ma position dans le commencement de 1776. On verra dans la suite les intrigues et les tracasseries de toutes espèces qui suivirent ma faveur, et l'accompagnèrent environ un an, avant de l'anéantir tout à fait.

A la fin de 1775, je rencontrai au spectacle milady Barrymore, une de mes plus anciennes connaissances en Angleterre, mais que le hasard m'avait fait peu rencontrer dans les différents voyages que j'y avais faits. Elle était jolie, pleine d'esprit et de grâce;

je lui connaissais la réputation d'une mauvaise tête; elle me plaisait, et ne pouvait être dangereuse pour moi. Je fus chez elle plusieurs fois. Le vicomte de Pons y était établi, se donnait des airs sur elle qui ne paraissaient pas sans fondement. Je n'ai jamais aimé à aller sur les brisées de personne, et j'étais prêt à me retirer, lorsque M. de Saint-Blancard, mon cousin, me dit que milady Barrymore était charmante; qu'il ne fallait pas que M. de Pons l'affichât sans l'avoir, et que je devrais ou m'assurer de ses droits ou le faire chasser.

Cela n'était pas trop selon mon caractère. Cependant, comme elle me convenait, et que, loin d'avoir aucun inconvénient, la publicité de cette intrigue pouvait avoir des avantages dans un moment où les propos sur mon attachement à la reine devenaient trop forts, je me déterminai à demander à milady Barrymore où elle en était avec le vicomte de Pons. Elle me jura qu'il ne se passait rien entre eux. Je me proposai : « et la reine? » me dit-elle en riant; je lui dis combien tout ce qu'elle pouvait penser à cet égard-là était absurde et mal fondé.

« Écoutez, me dit-elle, je suis plus jolie que la « reine, et trop jeune encore pour servir de prétexte « à personne. » J'eus assez de peine à lui persuader que je n'avais jamais songé à lui faire jouer un tel rôle; elle me crut enfin, appliqua pour me le prouver ses lèvres sur les miennes, et ne remit pas mon bonheur à un autre moment; signifia le lendemain

à M. de Pons qu'il était le maître de continuer à venir chez elle comme ami, mais que son goût pour moi ne lui permettait pas de souffrir qu'il s'y montrât avec aucune autre prétention; et en moins de vingt-quatre heures j'eus une maîtresse plus authentiquement qu'il ne m'était jamais arrivé d'en avoir.

Cela réussit médiocrement à Versailles. M^{me} de Guémené était au désespoir de me voir une femme, et voulait me persuader que la reine en était fort affligée. La reine, en effet, parlait mal de lady Barrymore, et ne la traitait pas bien quand elle la rencontrait; et sans se soucier beaucoup de moi, elle m'a toujours fait l'honneur de prendre en aversion les femmes auxquelles elle m'a cru attaché. Ma faveur cependant était plus grande que jamais, et j'allais très exactement à Versailles, la reine et M. le comte d'Artois ne pouvant pas faire un pas sans moi. Les tracasseries commencèrent alors, voici quelle fut la première :

J'étais allé au bal de l'Opéra avec milady Barrymore, qui n'en manquait pas un. Je ne savais pas que la reine y fût. Je la rencontrai; elle prit mon bras, me parla bas longtemps, et cela fut remarqué. Quelques jours après, gardant ma chambre, malade d'un gros rhume, M. d'Esterhazi vint me voir, et me dit qu'il était trop de mes amis pour ne pas m'avertir que la reine était mécontente de ma conduite; que mes manières avec elle étaient trop empressées; que j'avais l'air de la suivre et d'en être amoureux; que

dernièrement encore, au bal de l'Opéra, on avait remarqué combien j'en étais occupé, et que cela l'avait embarrassée. Je demandai à M. d'Esterhazi ce qui lui faisait croire cela. Il me répondit que M^{me} de Lamballe, à qui la reine en avait parlé, le lui avait dit. Il me pria instamment de lui garder le secret. « Je ne puis vous le promettre, lui répondis-je ; la reine doit à mon attachement pour elle de ne pas me faire avertir par un tiers, lorsque j'ai eu le malheur de lui déplaire. » M. d'Esterhazi me parut tout déconcerté, et très effrayé de la résolution où il me voyait d'écrire à la reine : il n'osa insister davantage, et sortit.

J'écrivis sur-le-champ à la reine, et lui rendis compte de notre conversation. Elle traita fort mal M. d'Esterhazi, me fit dire qu'elle l'avait prié très sèchement de ne pas la faire parler, et que j'avais bien dû voir que tout ce qu'il m'avait dit n'avait pas le sens commun.

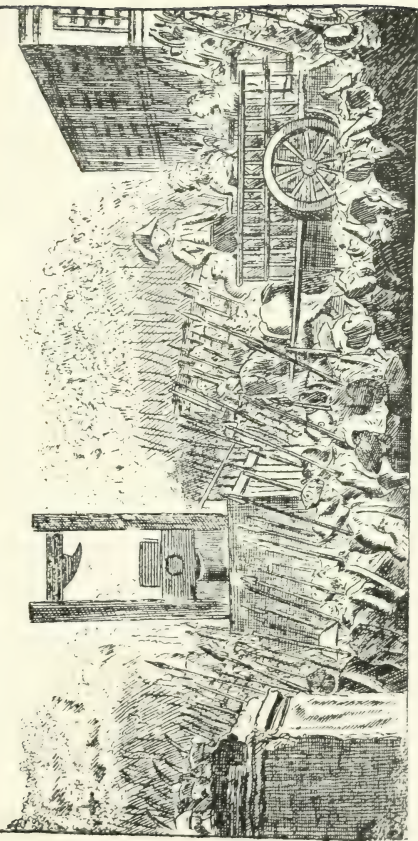
Un grand bal au Palais-Royal que M^{me} la duchesse de Chartres donna à la reine fut, je crois, l'occasion de la première infidélité que me fit milady Barrymore, qui fut suivie de beaucoup d'autres. Du bal du Palais-Royal on allait se promener au bal de l'Opéra. Milady Barrymore monta dans la loge de M. le duc de Chartres avec M. le comte d'Artois, et Dieu sait ce qui s'y passa. M. le duc de Chartres, qui savait que j'avais lady Barrymore, me le dit le lendemain. Je lui en parlai ; elle me répondit avec l'air de la vérité

qu'il était vrai qu'elle était montée en haut avec M. le comte d'Artois pour mieux voir le bal, que ce pouvait être une étourderie, une chose peu convenable, mais qu'il n'avait pas été question d'autre chose, et qu'elle était redescendue quelques minutes après. Je ne suis pas naturellement soupçonneux ; je n'étais pas jaloux ; je la crus. Je découvrais chaque jour en elle plus d'esprit et de grâce, et elle était capable de suite, d'application et de raisonnements sérieux.

Je m'y attachais, j'étais au moment d'en être amoureux ; mais sa légèreté sa mauvaise tête, son défaut absolu de principes m'arrêtaient ; je n'étais cependant pas mécontent de sa conduite, lorsqu'un des gens de M. le comte d'Artois, qui avait été longtemps à moi et qui m'avait été fort attaché, crut me rendre un service et empêcher des tracasseries en m'avertissant que M. le comte d'Artois avait milady Barrymore en même temps que moi, et m'en donna des preuves. Choqué de sa fausseté, je voulus lui en faire des reproches ; elle les reçut avec un sang-froid qui me confondit. « J'en conviens, me dit-elle, et en vérité, « je vous l'aurais dit si je n'avais pas craint votre « chaleur et votre vivacité : mon intention n'a jamais « été de vous tromper. » Je voulus tout finir avec elle. « Lauzun, me dit-elle, vous avez tort de me quit- « ter. Vous me plaisez, vous me convenez, je vous « aime beaucoup ; mais la liberté m'est plus chère « que vous. Je ne vous la sacrifierai pas, je ne souf- « frirai point que mon amant soit un mari jaloux,

« gênant, impérieux et difficile sur ma fidélité. Je
« me soucie peu de M. le comte d'Artois, j'y renon-
« cerai sans peine ; mais je ne veux pas faire de
« sacrifices, je vous le déclare. Je le garderai sans
« en faire grand cas, et il s'en faut bien que j'aie
« pour lui les sentiments que vous m'avez inspirés.
« Tenez, ajouta-t-elle, en me montrant un portefeuille
« qui était sur sa table, voilà toutes ses lettres ; pre-
« nez-les, gardez-les, faites-en tout ce que vous vou-
« drez ; je vous jure que je ne ferai jamais le même
« usage des vôtres. » J'étais étonné et ne répondais
rien. Elle continua : « Ne nous brouillons pas, Lauzun,
« pour si peu de chose ; les hommages du frère du
« roi m'amused, flattent peut-être mon amour-pro-
« pre et ma vanité. Que voulez-vous ? c'est une en-
« fance, c'est un joujou que je ne veux pas que l'on
« m'ôte. Mais cela n'empêchera pas que toujours en
« moi vous ne trouviez le plus tendre abandon, l'in-
« térêt le plus vrai. Mon goût me porte vers vous,
« j'en ai la meilleure opinion ; je vous promets que
« jamais vous ne serez importuné de mon petit prince
« qu'il ne prendra pas un seul des moments que j'ai
« tant de plaisir à vous donner. Je n'ai pris à per-
« sonne un intérêt aussi vrai, aussi vif qu'à vous ; je
« ne veux pas être votre esclave, je serais bien fâchée
« de n'être plus votre maîtresse. »

En parlant ainsi, milady Barrymore, nonchalamment couchée sur une ottomane, jolie comme le jour, à moitié déshabillée, m'inspirait des désirs, et le



La Reine va en charrette au supplice

D'après une gravure de l'époque.

voyait bien ; ses bras passés autour de mon cou me penchaient sur elle, et je fus bientôt ivre de plaisir. « Vous me trouviez de l'esprit, dit-elle en m'accablant des caresses les plus voluptueuses ; vous en avez beaucoup. Je sens que je serais beaucoup plus heureuse si vous me convertissiez, si vous me rameniez à vos principes ; mais je ne l'espère pas. » On peut aisément imaginer que nous nous recommandâmes.

Quant à M. le comte d'Artois, elle tint parole ; je ne le rencontrai jamais. Sa conduite fut ce qu'elle m'avait dit qu'elle serait ; elle n'était pas exigeante ; et tous les moments que je ne passais pas à Versailles, elle désirait que je les lui donnasse, avec une grâce infinie, et j'allais chez elle presque toutes les nuits. Les rendez-vous qu'elle donnait à M. le comte d'Artois ne me dérangaient pas. Dans un des hivers les plus rudes que j'aie jamais vus en France, elle se divertissait à le faire attendre quatre ou cinq heures dans son cabriolet, au milieu de la place Louis-Quinze, et je ne sortais pas de chez elle un moment plus tôt. Je ne le savais ordinairement pas ; et lorsque je paraissais en douter, elle faisait tout ce qui dépendait d'elle pour me retenir davantage : aussi le pauvre prince toussait-il d'une manière épouvantable. Il savait bien qu'il m'en avait l'obligation ; il n'imaginait seulement pas que je fusse dans le secret.

Dans le commencement de 1776, M. de Saint-Germain résolut de réformer toutes les légions au

moment où l'on croyait qu'il allait en augmenter prodigieusement le nombre. La reine le sut avant que cela fût public, et vint chez M^{me} de Guémené fort embarrassée de la manière dont elle me l'annoncerait. Je voyais bien que quelque chose la tourmentait ; mais je ne savais pas ce que c'était. Le duc d'Harcourt entra. « Je vous fais mon compliment, « me dit-il dans la conversation ; car il paraît cer- « tain que M. de Saint-Germain augmente fort les « légions, et les porte à deux mille hommes. » La reine fit un cri, et sortit de la chambre. M^{me} de Guémené, tout effrayée, la suivit. « Je suis au désespoir, « lui dit-elle ; vous entendez ce que l'on dit des « légions ? Eh bien, elles sont réformées. Votre ami « sera furieux, et rien ne l'empêchera de nous quit- « ter. — Il est en effet, dit M^{me} de Guémené, bien « attaché à sa légion ; mais si quelque chose peut le « retenir, c'est l'intérêt que Votre Majesté daigne « prendre à lui, et de l'apprendre de sa bouche. » Elle m'appela : « Suis-je assez malheureuse ! me dit « la reine, les légions sont réformées. — Cet événe- « ment, répliquai-je, madame, me rendra ma liberté. « J'espère que la reine ne permettra pas que les « anciens et braves officiers de la légion royale soient « maltraités. » Elle m'interrompit. « Ils auront d'excel- « lentes retraites ; je m'en suis déjà occupée. Et « vous, que ferez-vous ? — Moi, madame ; si je sers, « ce ne sera pas en France. — Ainsi, dit-elle, il aura « dépendu de M. de Saint-Germain de nous ôter

« l'homme sur qui je comptais le plus. » Je voyais des larmes dans ses yeux, j'en fus touché. « Non, lui dis-je, un attachement ne dépendra jamais des circonstances; vous disposerez encore une fois de mon sort. Ce n'est plus le roi que je sers, c'est la reine; qu'elle juge si j'ai envie de quitter son service. » Elle me tenait la main sans me répondre, je la baisai plusieurs fois avec ardeur. Elle dit à M^{me} de Guémené, en me regardant : « J'étais bien malheureuse en entrant ici, et j'en sors bien heureuse. »

M. de Saint-Germain fut prendre ses ordres, et lui dit qu'il n'avait jamais eu l'intention de m'ôter les moyens de servir avec distinction, en réformant la légion royale; qu'il désirait, au contraire, que je gagnasse à ce changement, et qu'il proposerait au roi de me donner un corps de 1.200 chasseurs à cheval. Il envoya à M. le baron de Wimpffen, en qui il avait grande confiance, l'ordre de me l'annoncer et de m'en donner sa parole, en m'assurant que je ne ferais que conserver toute la légion royale sous un autre nom et considérablement augmentée. Je n'avais pas à me plaindre, et la reine fut fort contente.

Au bout d'environ quinze jours, M. de Saint-Germain renvoya le baron de Wimpffen me dire que le corps de 1.200 chasseurs à cheval qu'il avait eu l'intention de créer ne pouvant avoir lieu, il avait fait un arrangement pour que M. de Schomberg me

cédât la propriété de son régiment étranger de dragons. Cet arrangement était fait, à cela près que l'on n'en avait point parlé à M. de Schomberg, qui, comme de raison, refusa net au premier mot.

M. de Saint-Germain fut le premier à l'annoncer à la reine, en montrant le désir de me très bien traiter. Il dit que tout cela pouvait se réparer ; qu'il était très certain que M. de Chamboran se déferait avec plaisir de son régiment de hussards ; que, quelque condition qu'il y mît, il fallait la lui accorder, et me donner son régiment. M. de Saint-Germain me conseilla de porter moi-même à M. de Chamboran, à Sarreguemines, des propositions très avantageuses, et tâcher d'en revenir avec sa démission ; ce qui, disait-il, serait très aisé. Cela charmait la reine ; elle aimait les hussards, et ce qui pouvait lui plaire le plus était de me voir un régiment hongrois.

Je fus à Sarreguemines avec la plus grande diligence. Loin d'accepter des conditions fort au-dessus de ses espérances, M. de Chamboran s'en offensa, et répondit à M. de Saint-Germain une lettre pleine de maximes et de bêtises, dans laquelle il déclarait qu'il ne se déferait jamais de son régiment. On ne s'attendait pas à Versailles, au peu de succès de ma négociation. La reine, toujours charmante, pleine de grâce, me donna, à mon arrivée, un superbe sabre, et fut au désespoir quand elle apprit que je n'avais pas le régiment de Chamboran. Elle voulut alors demander au roi de trouver bon que l'empereur lui

donnât une garde noble hongroise, dont elle me destinait le commandement. Je lui représentai que, quelque flatteuse que fût cette grâce, je serais obligé de la refuser, ayant au moins d'aussi grands inconvénients qu'une charge dans sa maison. Je ne parlai plus de ma fortune militaire, et quelques mois se passèrent sans qu'on s'en occupât.

L'affaire du comte de Guines fixa l'attention générale ; et voici comment elle se passa, et la part que j'y eus. M^{me} de Guémené donnait pendant le carnaval, tous les samedis des bals à la reine. On dansait dans deux pièces, et on jouait dans les autres. C'était dans le temps où on avait fait des noëls et des chansons épouvantables contre la reine. Heureusement je n'y avais pas encore été nommé ; mais les propos sur ma faveur devenaient chaque jour plus inquiétants, et je ne pouvais douter que mes ennemis n'espérasent en tirer parti pour me perdre. Je jouais au quinze avec M. le comte d'Artois, M. le duc de Chartres et deux autres personnes. M^{me} de Guémené entra dans la chambre, avec l'air d'une personne qui vient d'apprendre un grand malheur ; elle s'approcha de moi et me dit : « Quittez le jeu sur-le-champ, j'ai quelque chose d'important et de pressé à vous dire. »

Je fus convaincu que l'ordre de m'arrêter était donné, et que j'allais être mis à la Bastille. Je me levai et je la suivis. Elle me dit que le comte de Guines était rappelé de son ambassade d'Angleterre de la manière la plus humiliante ; qu'il était accusé

d'avoir agi contre ses instructions, et d'avoir fortement compromis la cour de France relativement au pacte de famille. M. de Choiseul, qui s'était toujours beaucoup intéressé au comte de Guines, disait qu'il était inexcusable, et que s'il était son fils il ne demanderait d'autre grâce que la certitude que son procès ne lui fût pas fait, et qu'il consentirait de bon cœur à ce qu'il fût pour longtemps à la Bastille.

Il me paraissait impossible que le comte de Guines pût avoir fait de si grandes sottises, et je résolus de le servir encore une fois sans attendre plus de reconnaissance. La reine et le duc de Coigny arrivèrent; et il fut décidé qu'elle abandonnerait le comte de Guines, et ne s'en mêlerait en aucune façon. J'osai m'y opposer avec force, et représenter que la reine ne devait pas abandonner aussi facilement un homme à qui elle avait marqué un intérêt aussi décidé. Le duc de Coigny insista fortement pour que la reine ne s'en mêlât point; et j'osai répondre plus fortement encore. Je dis que je n'étais assurément pas d'avis que la reine demandât grâce pour le comte de Guines; mais que je croyais que la reine devait lui faire obtenir d'être entendu avant que d'être jugé. J'ajoutai que sans cette faveur il serait impossible aux plus fidèles serviteurs de la reine de compter sur ses bontés et sur son intérêt; et que je pouvais juger par moi-même de l'effet que tout cela ferait sur tous les autres. « En voilà assez, dit la reine, je suis « décidée et convaincue. Je suivrai l'avis de M. Lau-

« zun ; oui, répéta-t-elle d'une manière charmante, « je ferai de bon cœur ce que vous jugerez convenable dans cette affaire. » Elle rentra dans le bal. M^{me} de Guémené était revenue à mon avis dès le commencement de la conversation ; mais le duc de Coigny sortit mortellement choqué.

Le comte de Guines revint de Londres ; il fut écouté et justifié de la dernière inculpation. La reine obtint que le roi lui écrirait qu'il était content de sa conduite, et lui donnerait le brevet de duc. Elle l'envoya chercher pour la première fois (car elle ne l'avait pas vu chez elle jusqu'alors), vers neuf heures du matin, pour lui annoncer une si bonne nouvelle et lui remettre le titre du roi ; elle lui dit : « Portez tout cela « sans perdre de temps à M. de Lauzun, car vous lui « devez plus qu'à personne la réussite de vos affaires. « Priez-le en même temps de venir sur-le-champ chez « moi. »

J'avais joué une partie de la nuit, et j'étais encore dans mon lit, M. de Guines me fit éveiller, et me marqua la plus vive reconnaissance. Je m'habillai promptement, et je montai chez la reine. — Eh bien ! « êtes-vous content, me dit-elle, et ai-je bien suivi vos « avis ? — Puis-je ne pas être enchanté, lui répondis-je, de vous voir juste et bienfaisante ! — M'employez-vous, continua-t-elle, toujours pour les autres ? « et ne me sera-t-il jamais permis de rien faire pour « vous ? — Non, Madame ; vous connaissez ma profession de foi ; j'y tiens plus que jamais. — Fièrè,

« bizarre, extraordinaire créature ! Cela m'impatiente, « cela m'afflige encore davantage. » Et elle sortit.

Le commencement du printemps ramena les courses ; j'avais beaucoup de chevaux engagés, pour lesquels la reine pariait toujours, quoique dans sa société on le trouvât mauvais. Dans les premiers jours d'avril, je fis courir un cheval contre un de ceux de M. le duc de Chartres, pour une somme fort considérable, beaucoup trop sans doute. La reine s'en occupa beaucoup, vint à la course, et un moment avant le départ des chevaux, me dit : « J'ai tant de « peur, que si vous perdez, je crois que je pleure-
« rai. » Cela fut remarqué et blâmé. Mon cheval gagna assez facilement, et le public, qui m'aimait mieux que M. le duc de Chartres, m'applaudit longtemps. La reine en parut transportée de joie. J'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'avoir des chevaux de course, et de monter à cheval à l'anglaise. Ce fut, je crois, la plus grande preuve de mon crédit sur elle.

Quelques jours après, à une chasse du bois de Boulogne, la reine remarqua un très joli cheval sous un piqueur anglais qui me suivait, et à qui elle parlait souvent ; elle lui demanda s'il était sage et s'il serait bon pour une femme. Le piqueur répondit qu'il n'en connaissait pas de meilleur et de plus charmant. La reine me dit qu'elle voulait l'avoir. Je lui répondis tout bas, en plaisantant, que je ne voulais pas le lui donner ; elle appela mon piqueur, lui dit de chan-

ger de cheval avec un des siens, et me dit : « Puisque vous ne voulez pas me le donner, je le prends. » Le duc de Coigny s'approcha encore à temps pour entendre ces dernières paroles, qui le scandalisèrent prodigieusement (ce sont ses propres termes).

Ma faveur paraissait ne pouvoir plus augmenter, et n'était en effet pas loin de décliner. Le roi commençait aussi à me traiter fort bien, lorsque M. de Saint-Germain, après avoir manqué successivement à tous ses engagements envers moi, m'offrit enfin le commandement du régiment royal de dragons, qui passait pour le plus insubordonné et le plus mauvais qui fût alors au service. Je le refusai froidement et sans humeur.

Le roi m'envoya chercher à Marly, me parla encore avec une bonté, un intérêt auxquels il m'était impossible de n'être pas sensible; il exigea de moi de prendre le commandement du régiment royal de dragons, me promit de me donner en propriété le premier régiment étranger à pied ou à cheval qui viendrait à vaquer ou à être créé, et dit en sortant à M. de Saint-Germain : « Tout est arrangé, Lauzun prend le régiment royal. » M. de Saint-Germain me promit de me laisser choisir mes garnisons, et faire tout ce que je jugerais convenable et ajouta que, quoique le prix de ce régiment fût de 40.000 écus, le roi me le donnerait sans rien payer.

Dans la fin de la même semaine, la reine apprit à Marly que M^{me} de Lamballe, encore son amie intime,

était malade de la rougeole à Plombières. Elle en fut dans la plus vive douleur, et crut qu'on lui cachait l'état dangereux de son amie. Rien ne pouvait la rassurer : je lui offris d'aller à Plombières avant de me rendre à mon régiment, et de lui envoyer les nouvelles les plus exactes. Elle accepta avec reconnaissance, passa la journée du lendemain à écrire et à me donner un gros paquet dans lequel elle me dit qu'elle parlait beaucoup de moi. Je partis sur-le-champ, et j'arrivai à Plombières, où je trouvai M^{me} la duchesse de Grammont, qui, ne doutant point que je n'eusse plus de crédit que jamais, me fit les plus fortes avances de toutes espèces et fit tout ce qui était en son pouvoir pour découvrir si mon voyage n'avait pas quelque cause secrète.

M^{me} de Lamballe, qui se portait bien, écrivit elle-même à la reine, à qui j'envoyai la lettre par un courrier, et je partis pour Sarreguemines, où je devais assister à la réforme de la légion royale, avant de joindre le régiment royal. Je ne pus quitter de si braves gens, sur l'attachement de qui je comptais autant, sans la plus grande peine. Notre séparation fut véritablement touchante.

Je me rendis à Sarrelouis, où mon nouveau régiment était en garnison, et je fus fort étonné, en y arrivant, d'apprendre que M. le comte de Saint-Germain, pour soutenir davantage sa conduite avec moi, me faisait payer 40.000 écus le régiment qu'il m'avait donné pour rien. Le régiment royal, négligé depuis

trente ans par tous ses chefs, et à qui toute subordination était inconnue, me vit arriver avec une extrême frayeur, mais nous fûmes bientôt fort bien ensemble : je n'ai point vu de corps de meilleure volonté ni qui désir plus de bien servir.

Je ne puis passer sous silence une aventure assez plaisante qui m'arriva pendant que j'étais en garnison à Sarrelouis. Il y avait à une demi-lieue de la ville un chapitre de chanoinesses appelé Loutre. L'abbesse était une fille de qualité d'Allemagne, et son chapitre était généralement bien composé. On y trouvait quelques jeunes et jolies personnes. Entre elles s'élevait une grande et belle M^{lle} de Surin, que l'innocence la plus pleine de grâce rendait charmante. Il n'y avait point de société ; j'allais souvent au chapitre, et M^{lle} de Surin me plaisait tous les jours davantage. Elle me marquait beaucoup de préférence, qu'avec toute autre j'aurais pris pour des agaceries ; un genou à table rencontrait souvent le mien ; elle me marchait sur le pied à tout moment, et dès que nous étions seuls quelques instants m'embrassait de la meilleure amitié du monde. J'eus de grandes tentations d'en profiter. Je fus arrêté par la manière dont l'abbesse, M^{me} de Wartensleben, me parlait continuellement de l'innocence de M^{lle} de Surin et de la pureté de son cœur. Il me parut qu'il serait horrible d'abuser de l'inexpérience d'une jeune fille de qualité, et de risquer de la perdre. Je continuai donc à être encore de la même circonspection :

je me livrai sans scrupule aux agaceries d'une petite M^{me} Dupresle, mariée à Luxembourg, qui était laide, mais aimable et gaie. J'appris au mois d'octobre, en partant de Sarrelouis, que cinq ou six officiers de mon régiment avaient couché avec cette innocente M^{lle} de Surin, et qu'elle n'avait pas craint d'en laisser la preuve dans leurs mains par des lettres très claires.

Je reçus à Sarrelouis un courrier de M^{me} de Guémené, qui m'écrivait de la part de la reine, et mandait que M^{me} la comtesse Jules de Polignac avait demandé à la reine la survivance de M. de Tessé et l'adjonction à sa place de premier écuyer de la reine pour son mari; que, quoique cet arrangement ne fût possible qu'à des conditions qui ne pouvaient certainement pas me convenir, la reine, qui se regardait comme engagée avec moi, ne voulait pas terminer cette affaire sans mon consentement et sans savoir si cela ne me serait pas désagréable. Je répondis comme je le devais à la reine et à M^{me} de Guémené, que je n'avais jamais eu la moindre prétention sur cette place, et que j'étais enchanté qu'elle pût en disposer en faveur de son amie. Je fis tout ce que je pus pour que ma lettre exprimât exactement et gaieusement que l'arrangement projeté par la reine ne me déplaisait en aucune façon.

Je retournai à Paris au commencement d'octobre. Je fus le lendemain à Choisy, où était le roi; la reine me reçut parfaitement bien, montra une grande joie

de me revoir, et me parla bas longtemps. Je sortis de la chambre; et lorsque je rentrai j'eus le temps d'entendre le duc de Coigny disant à la reine, assise auprès de la porte : « Vous n'avez pas tenu votre parole; vous aviez promis de ne pas lui parler beau-
« coup et de le traiter comme tout le monde. » Il ne me fut pas difficile de deviner qu'il parlait de moi. Quelques instants après la reine vint me parler, et je lui dis : « Prenez garde, vous vous ferez gronder
« encore une fois. » Elle fut embarrassée, et finit cependant par en convenir et en plaisanta avec moi.

L'apparence d'une guerre prochaine faisait penser à se mettre en mesure dans l'Inde. On avait fait demander des mémoires à M. de Bussy, qui y avait été longtemps. Cela me tenta. Je lui en fis parler par M. de Voyer, qui avait depuis dix ans la plus tendre amitié pour moi, et M. de Bussy voulut bien désirer de m'avoir pour second. Je le dis à la reine, qui s'y opposa fortement, et montra la plus vive douleur, me dit qu'elle n'y consentirait jamais, et refusa net d'en parler au roi. Je n'avais pas d'autre ressource, car je n'avais jamais vu M. de Maurepas, que la reine n'aimait pas et chez qui elle ne m'avait jamais permis d'aller.

Pendant le voyage de Fontainebleau, je jouissais de la plus ridicule faveur dont on puisse se former une idée; car la reine m'aimait plus que jamais, se mourait de peur de sa société, qui me détestait, paraissait uniquement occupée de moi quand elle

n'était pas observée, et quand on la regardait elle n'osait souvent me dire un mot, et en convenait assez plaisamment avec moi. Je la pressais de me laisser aller dans l'Inde; c'était le moyen de tout arranger; elle continuait à le refuser avec la même opiniâtreté. Sa société croyait mon crédit fort diminué, et s'en applaudissait.

Il y eut dans le mois de novembre une fameuse course d'un cheval de M. le comte d'Artois, contre un cheval de M. le duc de Chartres. La reine pariait contre M. le duc de Chartres, et moi, contre M. le comte d'Artois. Il perdit, et, en sortant de la course, la reine me dit : « Oh monstre ! vous étiez sûr de « gagner. » On l'entendit. Cette manière familière de me parler alarma : on craignit de s'être trompé. Les intrigues redoublèrent. La société de la reine et celle de M. le duc de Choiseul, qui s'y joignit d'une manière subalterne, se crurent perdues si elles ne me perdaient pas.

J'avais alors des dettes considérables, et, quoi que l'on en ait dit, cela n'était pas fort extraordinaire. M^{me} de Lauzun ne m'avait apporté que 150.000 livres de rentes. Je désirais qu'elle fût magnifique. Nous attendions tous deux une fortune très considérable, et l'avenir ne pouvait nous causer d'inquiétude. Mes affaires avaient été mal faites pendant ma minorité. On avait fait pour moi des marchés détestables, sur lesquels j'avais énormément perdu. Beaucoup de négligence, beaucoup plus de penchant à la dépense

qu'à l'ordre, depuis dix ou douze ans que j'étais dans le monde, m'avaient dérangé. Je devais environ 1.500.000 livres, sur une fortune de plus de quatre millions. Mes créanciers ne me pressaient pas, et consentaient de bon cœur à attendre le temps où je pourrais les payer sans me gêner. Je les avais tous vus à mon retour de Fontainebleau, espérant alors aller dans l'Inde.

Ils avaient tous été contents des arrangements que je leur avais proposés ; et j'étais aussi tranquille que si je n'eusse pas eu de dettes, lorsque des gens officieux achetèrent de mes créanciers la plupart de mes dettes. Ils désiraient tant d'acquérir de tels titres, qu'ils ont donné à quelques-uns dix pour cent de plus que leurs créances. On me fit tout signifier en même temps chez le suisse de M^{me} la maréchale de Luxembourg, chez qui je n'avais jamais logé et chez qui on savait parfaitement bien que je ne logeais pas. On y fit signifier ensuite un effet de 100.000 livres payable dans huit jours ; objet pour lequel le propriétaire m'avait proposé de placer sur moi cette somme, et avait pris jour pour faire le contrat de l'échéance de l'effet.

Quand tout cela fut suffisamment bien arrangé, M^{me} la maréchale de Luxembourg m'envoya chercher, voulut m'effrayer, et me dit qu'il ne me restait rien au monde : je lui répondis que cela n'était pas vrai ; elle fut embarrassée de voir que je savais mieux mes affaires qu'elle ne l'avait supposé. On me dit,

pour m'effrayer, que ma famille pouvait me faire interdire ou peut-être me faire enfermer. J'assurai très respectueusement M^{me} la maréchale que je ne craignais ni l'un ni l'autre ; elle me dit que l'on viendrait saisir les meubles de M^{me} de Lauzun pour les 100.000 francs qu'il fallait payer dans huit jours, et que la seule ressource qui me restait était d'abandonner entièrement ma fortune et ma personne à ma famille, qui voudrait bien disposer de l'une et de l'autre. Je refusai, j'assurai M^{me} la maréchale que les 100.000 francs seraient payés et qu'on ne saisirait pas les meubles de sa petite-fille. Je sortis et la laissai assez mécontente de moi.

Quant à M^{me} de Lauzun, elle était dans un embarras qui pensa me faire rire deux ou trois fois, quoique je n'en eusse guère envie. Elle aurait voulu paraître très sensible et très généreuse, mais elle ne voulait pas que cela pût lui coûter ni l'engager à la moindre chose. Cela gêna beaucoup tout ce qu'elle allait dire de beau et de touchant ; elle prit donc le parti de se taire et de se coiffer.

Je fus chez mon père, je lui dis ce qui venait de se passer, et le priai de ne pas s'en mêler, lui demandant seulement de m'avertir si on lui proposait de me faire enfermer ou interdire ; ce parti, qui ne le compromettait pas et ne devait rien lui coûter, lui convint beaucoup.

En le quittant, je fus chez mon homme aux 100.000 francs, et lui reprochai vivement son mauvais



MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE



La reine de France d'après une médaille autrichienne

procédé. Il en convint, et me dit qu'on lui avait acheté si cher cet effet payable dans huit jours, qu'il n'avait pu refuser un marché si avantageux. Je ne lui cachai pas combien les suites en avaient été fâcheuses pour moi. Il voulut réparer le mal qu'il avait fait volontairement. Il me proposa très honnêtement de me prêter 100.000 francs au terme que je voudrais pour retirer cet important effet, ce qui fut exécuté sur-le-champ.

Je m'occupai le lendemain d'assembler tous mes créanciers, que je trouvai très disposés à faire tout ce qui me conviendrait, à l'exception de ceux qui l'étaient devenus depuis peu en achetant d'anciennes créances. Le nombre en était peu considérable, et j'eus heureusement assez d'argent pour les payer. Mon projet était de vendre mes terres le plus promptement possible, de payer mes dettes, de voyager avec beaucoup d'économie et de placer en rente viagère sur ma tête et sur celle de M^{me} de Lauzun, de manière à n'être pas obligée de rien diminuer de sa dépense.

M. de Voyer vint me voir, et me dit, avec sa simplicité ordinaire : « On vous a dit ruiné sans res-
« sources : j'ai de la peine à le croire ; mais enfin
« cela se peut, et voici ce que j'ai à vous proposer.
« J'ai une terre qui s'appelle la Guerche, à quatre
« lieues des Ormes ; la maison est très logeable, et
« suffisamment bien meublée. Je vous offre la terre
« et le revenu pour aussi longtemps que vous le vou-

« drez : je le puis sans me gêner. Si l'argent de la
« terre vous convient mieux, on m'en offre un mil-
« lion, je vous le donnerai, et vous en disposerez ; je
« ne veux d'ailleurs savoir aucun détail. Je n'entends
« pas les affaires beaucoup mieux que vous. » Je
sentis vivement ce que M. de Voyer voulait faire pour
moi. Je le refusai, n'en ayant pas besoin, et l'assurai
que je m'adresserais à lui plutôt qu'à aucun de mes
parents. Le sacrifice n'était pas grand ; car aucun
ne me demanda s'il pouvait m'être de quelque se-
cours. Je craignais que l'on ne donnât au roi contre
moi des préventions difficiles à détruire, je me déter-
minai à lui écrire et à lui envoyer l'état de ma for-
tune et celui de mes dettes.

Je fus à Versailles prier la reine de remettre ma
lettre au roi. Elle me reçut d'un air contraint et
embarrassé, me dit que M^{me} de Lauzun était bien à
plaindre, et que sa conduite était bien noble et bien
sensible. Je lui répondis que je ne doutais pas assuré-
ment que M^{me} de Lauzun ne montrât de la noblesse
et de la sensibilité dans toutes les occasions où cela
serait nécessaire ; mais que je ne la mettrais jamais
à l'épreuve pour de l'argent. La reine me demanda,
en rougissant, ce que l'on pourrait faire pour moi,
et m'offrit sa protection, un peu trop en reine pour
la contenance. Je lui demandai pardon de l'avoir
importunée du détail de mes affaires particulières. Je
la laissai dans un embarras dont je fus au moment
d'être peiné.

Je montai chez M. de Maurepas, à qui je n'avais jamais parlé. Je lui expliquai en peu de mots ma situation, et le priai de remettre ma lettre au roi. Il me répondit, avec beaucoup de grâce : « Il n'y a « pas de temps à perdre ; je vais sur-le-champ chez « le roi, attendez-moi. » Il revint au bout d'un quart d'heure, et me dit que le roi avait été sensible à ma confiance et lui avait ordonné de m'assurer que je pouvais compter sur sa protection et sur son intérêt, dont il voulait bientôt me donner des preuves. M. de Maurepas m'assura que, comme une partie de ma fortune avait été employée au service du roi, Sa Majesté avait l'intention de me donner une somme d'argent considérable et une forte pension. Je lui dis que je les refuserais toutes deux ; que je n'en avais pas besoin, et que ce qui me restait était plus que suffisant à mon ambition. Je restai au coucher du roi, qui me traita parfaitement bien.

Je revins à Paris. J'appris que M. de Guines m'avait donné, sans que je les eusse, tous les torts qui pouvaient rendre M^{me} de Lauzun intéressante. Je me permis d'en faire quelques plaisanteries. Il vint chez moi ; il m'écrivit, et je traitai toutes ses démarches avec le mépris qu'elles méritaient.

J'appris avec beaucoup plus de chagrin que M. le duc de Choiseul, à l'intérêt de qui mon constant attachement me donnait quelques droits, en parlait de la manière la plus choquante. Quant à M^{me} la duchesse de Grammont, elle dit, avec modération, que

j'étais un menteur et un fripon. Je me crus alors inutile dans la société de M. le duc de Choiseul et de madame sa sœur, et j'y renonçai absolument. J'en fus affligé pour M^{me} la duchesse de Choiseul, que j'aimais tendrement et de qui je n'avais eu qu'à me louer; mais ne voyant point M. le duc de Choiseul, je ne pouvais aller chez M^{me} de Choiseul. M. le duc de Choiseul et M^{me} de Grammont dirent que j'étais un ingrat. M. le duc de Choiseul n'avait jamais rien fait pour moi; je lui avais donné les plus grandes marques d'attachement. Il avait mangé le bien de M^{me} de Choiseul, dont je devais hériter; il m'accablait dans le temps où j'étais malheureux. Le procès n'était pas difficile à juger.

On répandit que j'avais mangé tout le bien de M^{me} de Lauzun et vendu ses diamants, que j'avais fait des billets et pris des engagements sur la vie de mon père, de M. le maréchal de Biron, de M^{me} de Choiseul et de M^{me} de Luxembourg. Il m'était important de démontrer la fausseté de toutes ces imputations. Cela n'était pas difficile.

Je vendis mes terres à M. le prince de Guémené, à la charge de payer une partie de mes créanciers à qui cet arrangement convenait. Je vendis beaucoup d'effets sur le roi, qui perdaient moitié. Je finis tout en moins de six semaines. Je me séparai de biens d'avec M^{me} de Lauzun, et je prouvai bien clairement qu'on ne lui avait jamais proposé de signer pour moi depuis le jour de notre mariage. Les fonds néces-

saires pour répondre de toutes les conditions comprises dans notre contrat de mariage déposés, il me restait 80.000 livres de rente viagère placées sur M. de Guémené, un fonds libre d'environ 500.000 fr. et une assez jolie maison, qu'à la vérité je n'avais qu'à vie.

Je voulus partager ce que j'avais avec M^{me} de Lauzun; elle s'y refusa. M^{me} de Luxembourg voulut la retirer chez elle, ne lui permit pas même de garder les diamants que je lui avais donnés: on me les renvoya; je ne voulus pas les recevoir. Ils furent déposés chez un notaire.

La reine continuait à me bien traiter; il n'était cependant pas difficile de voir que ma faveur était absolument tombée. On avait déjà eu soin de lui dire que je m'étais joint à M. de Maurepas pour intriguer contre elle. Il est vrai que ce ministre m'avait pris dans la plus grande amitié, et commençait à me marquer de la confiance.

Telle était ma situation au commencement de 1777. Rien ne m'arrêtait plus, et je n'avais pas perdu le désir d'aller dans l'Inde, quoique M. de Maurepas voulût m'y faire renoncer. Je me joignis à M. de Bussy. Je rédigeai ses mémoires, qui étaient bons, mais mal écrits. On convenait de tous les avantages de ce qu'il proposait; mais on ne finissait pas.

Lady Barrymore, que j'avais abandonnée à beaucoup d'amants, était retournée en Angleterre. Le bruit de ma ruine la fit revenir à Paris; elle m'en-

voya chercher. « Écoutez, me dit-elle, et ne m'inter-
« rompez pas. On vous dit ruiné ; je suis riche, jeune
« et indépendante : je viens vous proposer de par-
« tager votre sort et de disposer de ma fortune ; je
« voyagerai avec vous, où vous voudrez ; et pour
« aussi longtemps que vous voudrez. Ne craignez
« pas la légèreté de mon caractère : rien ne me pro-
« met autant de plaisir et de bonheur que ce plan.
« Je veux que vous preniez sur moi l'autorité du
« mari le plus absolu et le plus sévère ; je sens que
« je ne chercherai jamais à m'y soustraire. » J'em-
brassai, je remerciai lady Barrymore, que j'affligeai
beaucoup en la refusant. Ce fut dans ce temps que
M^{me} de Genlis et M^{me} de Potoska voulurent, sur les
débris d'un ordre de Pologne, établir en France l'or-
dre de la *Persévérance*.

J'avais donné en Pologne même trop de preuves de
mon caractère romanesque pour que l'on ne m'admît
pas sans épreuves. Les statuts de l'ordre étaient char-
mants. Il devint très nombreux, très à la mode, très
bien composé. Des gens distingués, âgés et raison-
nables, se firent une gloire d'y être admis. Une im-
mense tente de bois qui était au milieu de mon jar-
din en devint le temple. La reine, avide de toutes les
nouveau-tés, désira vivement y venir : on tâcha de
l'en éloigner ; et, comme de raison, ce désir s'aug-
menta. Elle fut au moment de nous envoyer propo-
ser de faire avouer notre ordre par le roi, et de nous
faire donner par lui la permission de porter en uni-

forme de service, même près de sa personne, l'écharpe violette de notre ordre. Toute sa société trembla de voir la reine dans un ordre de chevalerie à la tête duquel j'étais ; ce qui paraissait le plus grand de tous les dangers.

Notre grand-maître n'était pas nommé. Notre première loi disait que ce devait être un prince souverain ou d'une maison régnante, distingué des autres par quelques grandes actions. Monsieur, frère du roi, crut alors devoir se présenter pour être grand-maître : il fut unanimement refusé. Nous lui répondîmes que nous ne nommions pas à cette place, ne doutant pas que Monsieur ne remplit bien promptement les conditions prescrites par les statuts. Monsieur se choqua, On fit de mauvaises plaisanteries sur notre ordre, on le tourna en ridicule, et la reine n'y pensa plus.

Une jeune dame de Fandoas, sœur de la baronne de Crussol, à qui l'on ne connaissait encore d'amant que M. de Nassau, qu'elle n'avait plus, me marqua de l'intérêt dans nos assemblées. Une belle peau, de jolis yeux, de jolis cheveux, plus de naïveté que d'esprit, la rendaient alors assez agréable. Nous fûmes promptement arrangés mais cela ne put durer longtemps. M. de Fandoas était si jaloux, elle était si imprudente, que, dans la crainte d'un éclat que rien n'empêchait sans cela, je fus obligé de rompre avec elle.

Fanny Harland, dès qu'elle me sut persécuté, ruiné, m'écrivit : « Venez me voir, j'ai un amant, rendez-moi

« mon ami. » J'y courus, et Fanny me reçut avec cette amitié tendre qu'elle m'a conservée jusqu'à la fin de sa vie. Elle me dit que M. Edouard Dillon était fort amoureux d'elle et en était aimé. Je revis Fanny tous les jours; j'étais triste, ennuyé, entouré d'objets désagréables, et les soins de Fanny charmèrent mes peines et furent une grande consolation pour moi. M. Edouard Dillon désirait fort l'épouser; il était sans fortune. M^{lle} Harland devait, dans tous les cas possibles, en avoir une assez considérable, et la mort de son frère âgé de huit ou dix ans, pouvait la rendre un des plus grands partis qu'il y eût en Angleterre. Marianne avait un grand crédit sur sir Robert Harland, son père, homme austère et passablement difficile à vivre. J'écrivis à Marianne qu'il fallait qu'elle tachât de ramener son père et sa mère à Paris, afin que nous puissions concerter ensemble ce qu'il faudrait faire pour marier Fanny à M. Edouard Dillon. Marianne, dont le cœur était bon et qui aimait véritablement sa sœur, me répondit qu'elle ferait tout ce qui dépendrait d'elle, et qu'elle espérait arriver bientôt à Paris avec toute sa famille. Lady Harland vint en effet quinze jours après avec Marianne: quelques affaires retinrent sir Robert Harland à Londres.

La bonne maman fit connaissance avec M. Edouard Dillon, qui lui plut aussi; elle le prit sous sa protection, et écrivit à son mari en sa faveur. Marianne écrivit à son père, qui marqua pour un homme sans fortune beaucoup moins de répugnance que nous ne

l'avions craint. Il fut impossible de rien obtenir du roi en faveur du mariage de M. Edouard Dillon ; mais M. de Maurepas me promit de s'en occuper et de lui faire obtenir une des premières grâces dont il serait susceptible. Pendant ce temps-là, ma conduite avec Marianne fut de la plus grande circonspection, et nous n'eûmes rien à cacher à la bonne maman.

Le mariage de Fanny était en bon train lorsque je fus obligé de joindre mon régiment en quartier à Vaucouleurs, le lieu le plus triste de toute la Champagne, et par conséquent de tout l'univers. Au bout d'un mois, je reçus une lettre de Fanny, qui me mandait que tout était terminé, et qu'elle devait sous peu de jours être mariée à Haute-Fontaine. J'allai à Nancy demander à M. de Stainville sous les ordres de qui j'étais, la permission d'aller à Haute-Fontaine pour quelques jours. J'y arrivai le surlendemain du mariage de Fanny, qui avait déjà eu le plus grand succès auprès de M^{me} de Roth et de M^{me} Dillon. Je ne la trouvai pas en très bonne santé ; mais elle me parut heureuse, et me montra la plus grande joie de me revoir. Elle devait passer l'automne en Angleterre ; elle me fit promettre d'aller l'y joindre au mois d'octobre. Marianne fut charmante pour moi ; comme l'on croyait que nous ne pensions plus l'un à l'autre, on nous laissa beaucoup de liberté.

Un jour que je me promenais à cheval dans la forêt de Compiègne, assez loin du reste de la com-

pagnie, elle me dit : « Lauzun, à présent que ma sœur « est mariée, nous pouvons parler de nous. Savez-
« vous que je vous aime plus que jamais, et que je
« crois que c'est pour toujours. » Je ferai grâce à celle pour qui je continue ces Mémoires du reste de de la conversation, qui fut fort longue et fort tendre. Je me contenterai de dire que nous nous promîmes de nous écrire avec la plus grande exactitude, et que nous ne manquâmes point à notre parole. Lady Harland retourna en Angleterre, et moi à mon régiment.

J'y menais une vie assez douce, plus tranquille qu'agréable, ce qui me convenait mieux qu'à personne. M. et M^{me} la comtesse de Salles, qui habitaient pendant l'été une assez belle terre à un quart de lieue de Vaucouleurs, y vinrent. Je fus, selon l'usage, y faire une visite de corps. M. de Gouy, frère de M^{me} de Salles, était capitaine à la suite de mon régiment. Je fus parfaitement bien reçu. On nous donna de grands dîners, des bals, des fêtes. M^{me} de Salles vint me rendre ma visite à cheval, en uniforme de dragon, avec des culottes de peau. Il n'en fallut pas davantage pour me dégoûter à jamais d'une femme. Cela ne suffit cependant pas pour m'empêcher d'avoir celle-là, qui n'était ni jolie ni aimable, et qui avait un ton épouvantable. Je m'en repentis sur-le-champ, et ne me le pardonne pas encore. Cette liaison me devint insupportable. Je cherchai avec empressement quelque moyen de la rompre.

M. de Stainville vint voir mon régiment, le trouva

déjà instruit selon la nouvelle ordonnance, à laquelle il avait travaillé, en fut content, me pressa de venir aux manœuvres de la garnison de Nancy, ce que j'acceptai. Je trouvai à Nancy plusieurs Anglaises. Une milady Blower, dont M. de Liancourt était fort amoureux et qu'il s'efforçait de paraître avoir; et une petite M^{me} de Brown, extrêmement jolie et fort ressemblante en très beau à la reine, dont M. de Stainville était fort occupé; mais malheureusement elle ne parlait pas un mot de français, ni lui un mot d'anglais. J'étais presque le seul homme de la garnison avec qui elle pût causer; cela nous lia très intimement, et pour lui plaire, M. de Stainville me permettait peu de quitter Nancy. J'aimai cette charmante petite femme; mais je fus assez sage et assez honnête pour ne pas le lui dire, sachant tous les dangers qu'un amant français pouvait avoir pour elle. Elle me devina, me le dit avec une candeur dont je n'ai presque pas vu d'exemple; elle ajouta qu'elle m'aimait aussi. Ma vertu ne put aller plus loin, je profitai de son goût et de sa sincérité; nous succombâmes tous deux; mais je fus si prudent, je veillai tellement sur ma conduite, que personne au monde n'en eut le moindre soupçon. Je ne jouis pas longtemps d'un commerce si doux. La pauvre petite M^{me} Brown eut une fièvre maligne dont elle mourut, et me laissa pénétré de la plus vive douleur.

Je retournai à mon régiment. M^{me} de Salles n'était heureusement plus dans sa terre. M^{me} Édouard Dillon

était partie pour l'Angleterre en bien mauvaise santé ; elle m'écrivait assez souvent. Marianne m'écrivait toutes les postes sans jamais y manquer. Elle paraissait ne plus avoir d'autre plaisir. Dans le courant de septembre, ses lettres devinrent inquiétantes. Elle me manda enfin que sa sœur était dans le plus grand danger, que les médecins commençaient à désespérer de ses jours, et que je n'avais pas de temps à perdre si je voulais la voir encore. M. de Stainville me permit de partir sur-le-champ, et j'arrivai à Londres le 1^{er} octobre.

J'y trouvai une lettre de M^{me} Édouard d'assez ancienne date, qui désirait avec ardeur me voir avant que de mourir, et qui disait avoir à me confier des secrets importants qui ne pouvaient être confiés qu'à moi. On me remettrait, après sa mort, disait-elle, une cassette remplie de papiers intéressants qui serviraient du moins à justifier sa vie tout entière. J'allais partir pour le comté de Suffolk, où M^{me} Dillon était malade chez son père, lorsque je reçus une lettre de milady Harland qui me mandait que sa fille était mieux, que les médecins lui ordonnaient les eaux de Bristol, que toute la famille comptait partir incessamment et me prendre à Londres. Le surlendemain, j'eus une lettre de Marianne qui m'annonçait la mort de sa sœur. Je reçus en même temps une lettre presque illisible de la pauvre M^{me} Édouard, écrite la veille de sa mort. Elle s'affligeait de ne m'avoir pas vu, et reparlait encore de cette cassette qui devait m'être remise après elle.

Marianne me mandait qu'ils étaient plongés dans la plus vive douleur, qu'ils ne pouvaient se résoudre à rester à Sproughton, et qu'ils parlaient pour aller chez un ami, dont elle ne disait pas le nom; qu'à leur retour, qui serait dans trois semaines, elle m'attendait en Suffolk. J'aimais tendrement Fanny; j'étais profondément affligé. Le séjour de Londres me devint insupportable. Je fus passer deux mois à Bath, où il y avait très peu de monde; j'y vécus très retiré. Je profitai de la circonstance pour apprendre un peu mieux l'anglais: je me mis en pension chez des gens raisonnables, qui ne parlaient pas français, j'y fis quelques progrès.

Pendant mon séjour à Bath, je reçus des lettres de M. de Maurepas, par une occasion particulière. Il me mandait qu'il n'était plus question de l'expédition de M. de Bussy dans l'Inde; il me pria de lui écrire souvent de Londres. La guerre paraissait alors inévitable entre la Russie et la Turquie. Je priai M. de Maurepas de m'obtenir du roi la permission d'aller servir comme volontaire à l'armée russe. Il me répondit qu'il ne croyait pas que l'impératrice voulût recevoir d'officiers français dans son armée; que si elle fait quelque exception en ma faveur, le roi en serait charmé; qu'il me donnerait les lettres de recommandation les plus fortes et me permettrait de prendre de l'emploi si on m'en offrait.

J'écrivis à l'impératrice: j'en reçus, courrier pour courrier, la réponse la plus aimable. Elle me propo-

sait le commandement d'un corps de troupes légères à cheval, que j'acceptai. J'en informai M. de Maurepas, et je me disposai à partir pour Pétersbourg vers le milieu de décembre.

A mon retour à Londres, je trouvai sir Robert Harland et sa famille arrivés deux jours avant. Édouard vint me voir : nous allâmes ensemble dîner chez ses parents ; j'y fus parfaitement reçu. Je remarquai que Marianne était moins à son aise avec moi qu'à l'ordinaire. Quelques jours après on me laissa seul avec elle, et, avec un embarras extrême, elle me redemanda ses lettres. Je les lui renvoyai sur-le-champ ; et il ne me fut pas difficile de voir que, en soignant sa femme, Édouard était devenu amoureux de sa belle-sœur, et qu'un peu de jalousie l'avait déterminé à faire l'impossible pour m'écarter de Sproughton, où il trouvait que j'aurais trop vu Marianne.

Je ne m'occupai plus que d'avoir la cassette que m'avait laissée M^{me} Édouard Dillon. Édouard me dit qu'il ne savait ce que c'était. Je fis des questions à la femme de chambre de M^{me} Édouard Dillon. Elle me dit que sa maîtresse lui avait donné cette cassette qui ne devait être remise qu'à moi ; qu'elle l'avait laissée entre les mains d'Édouard, qui s'était chargé de me la faire parvenir. Édouard dit que cela n'était pas vrai ; que la femme de chambre n'avait pas le sens commun, et je n'eus pas cette cassette.

Je reçus des lettres de M^{me} Dillon, qui me parlait

de la pauvre M^{me} Édouard comme d'une personne abominable. J'en fus choqué, et ne le cachai pas à M^{me} Dillon, lui déclarant que je ne permettrais jamais que l'on attaquât devant moi la mémoire de son amie.

La nouvelle de la défaite de l'armée anglaise, commandée par le général Burgoyne, à Saratoga, décida la France à prendre parti pour l'Amérique ; et peu de jours avant mon départ pour la Russie M. de Maurepas m'y manda de n'y plus penser ; que je serais bientôt employé pour le service du roi, et de rester en Angleterre en attendant.

Un jour que je me promenais assez tristement, seul à cheval, sur le chemin de Richmond, une femme emportée par son cheval, et très effrayée, passa fort vite auprès de moi en jetant de grands cris. Je montais un cheval fort vite, je la joignis facilement, et je l'arrêtai sans qu'il lui arrivât d'accident. Je lui proposai de monter mon cheval, plus sage que le sien : elle accepta, et deux hommes d'un certain âge, avec des domestiques qui la suivaient d'assez loin, la joignirent bientôt après. Cette femme, qui pouvait avoir vingt ans, était des plus charmantes personnes que j'aie jamais vues. Je demandai qui elle était ; elle me dit qu'elle s'appelait miss Stanton, et qu'elle était nièce d'un des administrateurs de la Compagnie des Indes. Je la rencontrai assez souvent aux spectacles, au Panthéon, au Ranelagh, toujours avec ces deux hommes ; elle me proposait toujours de

prendre du thé avec elle. Je lui trouvais beaucoup d'esprit et de grâce. Les deux hommes paraissaient aimables et sensés, tous trois avaient toujours l'air d'être bien aise de me rencontrer : elle ne me proposa jamais d'aller chez elle, et je ne voulus pas lui en demander la permission.

Un matin que je me promenais d'assez bonne heure à quelques milles de Chelsea, il survint une pluie assez forte. Un carrosse qui passait s'arrêta ; et miss Stanton, qui y était seule, et qui m'avait reconnu, m'offrit de me ramener à Chelsea, où elle me dit avoir une maison. Elle était seule, j'acceptai ; je déjeunai chez elle, où il ne vint personne. Elle me fit beaucoup de questions auxquelles je répondis franchement ; me demanda si j'avais quelque intrigue à Londres : je lui dis que non ; elle me fit jurer que je n'avais point de maîtresse, et me dit ensuite qu'il était juste que je susse aussi qui elle était.

Elle ajouta qu'elle n'était point la nièce, mais la maîtresse du plus âgé des deux hommes avec qui je l'avais vue ; que cet homme, bon et respectable à tous égards, avait une fortune immense, et qu'elle croyait qu'il dépendrait d'elle de l'épouser. Elle ne voyait jamais que lui et son ami, qui était aussi intéressé dans les affaires des Indes, que d'ailleurs elle sortait quand elle voulait, allait où elle voulait avec un des deux et plus souvent avec tous deux ; que cette vie lui convenait assez ; mais que depuis le jour où j'avais arrêté son cheval, elle avait pris pour moi

un goût si vif, qu'elle ne me l'aurait pas caché sans la crainte d'affliger un homme qu'elle aimait et qu'elle respectait. Il était parti pour l'Irlande avec son ami depuis deux jours, ses affaires devaient l'y arrêter environ six semaines : elle cessa de parler. Je lui demandai ces six semaines, dont elle pouvait disposer sans danger. Elle y consentit avec plaisir, et je puis dire que je n'ai jamais passé six semaines plus douces, plus tranquilles, plus heureuses.

Miss Juliette (car c'était son véritable nom) était romanesque, franche, sensible, uniquement occupée de ce qu'elle aimait. Son éducation n'avait pas été négligée : elle parlait bien français et italien, était bonne musicienne, avait une voix charmante et jouait bien de plusieurs instruments ; elle était extrêmement mignonne, et la meilleure idée que je puisse donner de sa figure est une extrême ressemblance avec M^{me} de Champcenetz dans son plus beau temps. Nous nous promenions ensemble, tous les matins, à cheval ou en phaéton, sur les chemins où il passait le moins de monde. Nous allions au spectacle dans de petites loges, et nous rentrions ensemble. J'allais à peine une fois par semaine dans le monde ; chaque jour m'y attachait davantage.

Notre union durait cinq semaines lorsqu'un matin je la trouvai en grand deuil et d'une tristesse mortelle. « Qu'est-il arrivé ? lui dis-je. J'ai perdu, me dit-elle, ou mon amant ou l'homme que je regarde comme mon bienfaiteur et comme mon père

« M. Stanton arrive demain ; remplissez votre des-
« tinée, faites la guerre, oubliez-moi, soyez heureux.
« Je vous pleurerai longtemps. Ne revenez pas chez
« moi quand même on vous en prierait, j'espère vous
« rencontrer encore. » Je ne me séparai qu'avec
peine de cette aimable créature. Je la rencontrai
deux ou trois fois au Ranelagh ; elle me reçut d'une
manière charmante. M. Stanton me pria à souper ;
d'un coup d'œil elle m'avertit de refuser, et j'obéis.
Peu de temps après, elle partit avec M. Stanton pour
une terre qu'il avait achetée dans le Nord de l'An-
gleterre. Je la crois retournée dans l'Inde avec lui :
elle ne m'a jamais écrit.

Vivant beaucoup plus dans le monde que je n'avais
fait depuis que j'étais en Angleterre, je voyais des
gens de tous les partis qui parlaient librement de-
vant moi, et sans me donner de peine je fus bientôt
fort au fait de toutes les affaires publiques ; et je sus
des choses intéressantes dont le marquis de Noailles,
ambassadeur, ne pouvait être instruit. Il avait de
l'esprit, de la considération, et, sans le défaut de vivre
trop retiré, je crois qu'il eût été bon ambassadeur.
Je crois qu'il aurait été beaucoup plus dans la société,
sans la bêtise inimaginable de sa femme, qui l'em-
barrassait à tous moments, par les choses incroyables
qu'elle disait sans que rien pût l'en empêcher, je ne
puis me refuser d'en donner un exemple :

A un très grand dîner chez elle, tout d'un coup
elle dit qu'elle ne concevait pas pourquoi l'on parlait

tant de la modestie des Anglaises ; qu'il n'y avait point de femmes en Europe dont les mœurs fussent plus dépravées, et qu'elles passaient leur vie dans de mauvais lieux. On peut se figurer le désespoir et la consternation du marquis de Noailles. « Mais, ma-
« dame de Noailles, mais en vérité... ; mais pensez-
« vous... : mais savez-vous ce que vous dites? » Elle n'en tint aucun compte. « Oui, monsieur, j'en suis
« sûre ; et pendant le dernier bal masqué la duchesse
« de Devonshire et milady Gromby ont été pendant
« plus de trois heures dans un mauvais lieu du voi-
« sinage. » M. l'ambassadeur en pensa mourir de chagrin, et les autres, de rire.

M^{me} l'ambassadrice m'a empêché de dire que lorsque je savais des choses dont je ne supposais pas le marquis de Noailles instruit, je les lui disais quoique peu lié avec lui, et ne pensant jamais à les mander à M. Maurepas.

Le hasard fit tomber entre mes mains le bill conciliatoire de milord North pour l'Amérique, longtemps avant qu'il le lût au Parlement. Je fus chez le marquis de Noailles lui demander s'il l'avait vu ; il prit l'air le plus important et le plus ministériel, et me dit que oui. Je savais que cela était impossible : je changeai de conversation. Il voulut me faire des questions sur le bill. Je n'y répondis pas et je sortis de chez lui.

Je n'écrivis point à M. de Vergennes, avec qui j'étais brouillé ; mais j'envoyai sur-le-champ un courrier à M. de Maurepas. Il montra ma lettre au roi, et

le marquis de Noailles ne put en rendre compte que quinze jours après. Cela donna au roi et à tous ses ministres la plus grande idée de la manière dont je savais tout ce qui se passait en Angleterre.

M. de Vergennes m'écrivit pour me prier de lui communiquer mes réflexions sur ce que je verrais, et sur ce que j'entendrais. Je lui répondis très froidement et poliment que j'avais renoncé absolument à la politique et à toutes les réflexions qui y étaient relatives.

J'envoyai cependant à M. de Voyer et à M. de Maurepas quelques mémoires sur des objets peu connus, dont les ambassadeurs de France ne s'étaient point occupés. Ma correspondance devint fort exacte, et commença à me prendre beaucoup de temps. J'allais moins dans le monde. Je m'ennuyais seul : je pris une fille qui avait peu d'esprit, qui était jolie, douce, soigneuse, parfaitement ce qu'il me fallait.

M^{me} de Lauzun me fit l'honneur, dans ce temps-là, de m'envoyer un mémoire fait par son procureur, relativement aux suites que pouvait avoir notre séparation de biens dans l'avenir lorsqu'elle hériterait de l'un de ses parents, et surtout aux précautions qu'il fallait prendre pour que je ne l'empêchasse pas de disposer de sa fortune. Le procureur de M^{me} de Lauzun n'avait apparemment pas bonne opinion de moi et ne le cachait pas : sa formule était ridicule et insolente. Il disait sans cesse : *Le procureur de M^{me} de Lauzun ne sait pas pourquoi M. de Lauzun préten-*

drait... Le procureur de M^{ms} de Lauzun serait étonné que M. de Lauzun, d'après la conduite qu'il a tenue, crût... Je répondis gaiement et sans humeur à M^{ms} de Lauzun. Ma réponse à son procureur commençait par : M. de Lauzun dit au procureur de M^{ms} de Lauzun, d'abord qu'il est un impertinent, ensuite qu'il ne sait pas ce qu'il dit, et, pour tout finir avec lui, qu'il consent de tout son cœur à tout ce qui pourra convenir à M^{ms} de Lauzun, quoi que ce puisse être.

Au commencement du mois de mars 1778, j'envoyai à M. de Maurepas un mémoire très étendu et très détaillé sur l'état de défense de l'Angleterre et de toutes les possessions anglaises dans les quatre parties du monde. Il lut mon mémoire au conseil, il y fit assez d'effet pour que l'on jugeât nécessaire de me faire venir et de me consulter sur quelques articles particuliers. M. de Maurepas m'envoya un courrier, en me mandant que le roi désirait que je me rendisse à Versailles le plus promptement et le plus secrètement qu'il me serait possible.

Je fus à Versailles ; j'eus plusieurs conversations particulières avec le roi, chez M. de Maurepas, qui me faisait valoir auprès de lui avec une tendresse vraiment paternelle. M. de Maurepas, affligé de mes brouilles avec M. de Vergennes, désirait vivement nous raccommoder : je n'y étais nullement disposé. Je ne pus cependant résister à ses pressantes sollicitations. Nous nous raccommodâmes sans explication, et je crois que M. de Vergennes fût d'aussi bonne

foi que moi, car depuis je n'ai eu qu'à m'en louer, et il m'a paru chercher les occasions de me marquer de l'intérêt et de l'amitié.

Les ministres me marquaient beaucoup de confiance ; et, d'après les mesures que je voyais prendre, je pouvais regarder la guerre comme certaine. J'osai proposer une grande et superbe entreprise : je voulais, qu'avant de commencer la guerre, on fit faire banqueroute à la banque d'Angleterre ; et cela n'était pas difficile. J'avais su m'assurer de ce qu'elle avait de fonds, qui étaient peu considérables, et des ressources dont on pourrait l'aider dans un cas pressant, qui étaient encore moindres. Une opération simple de banque, dont le résultat eût été de tirer, pour de fortes sommes en or, de toutes les villes considérables de l'Europe, sur les plus fortes maisons de commerce de Londres, dans la même semaine, aurait forcé tous les banquiers à retirer à l'instant tous leurs fonds de la banque. La foule de gens inquiets aurait augmenté le discrédit, et rien ne pouvait empêcher la banque de manquer.

Cette proposition fut reçue avec les plus grands applaudissements au comité où j'en parlai. M. Necker, qui n'y était pas, et à qui on la communiqua le lendemain, fut entièrement contre. Il dit que cela ruinerait toutes les maisons de banque de Paris. Je ne le crus pas ; je fus à Paris prendre des éclaircissements, j'en rapportai l'assurance de tous les banquiers qu'ils n'avaient rien à perdre à la banqueroute

de la banque d'Angleterre, excepté MM. Germain, maison tenue au compte de M. de Necker, fortement intéressé dans la banque d'Angleterre. Il empêcha que cette affaire n'eût lieu. Il fit plus, il envoya en Angleterre une immense quantité d'or en espèces, pour aider la banque, si on tentait de l'embarrasser.

Le roi était dans l'intention de commencer la guerre par une descente en Angleterre sur plusieurs points. J'étais trop à la mode pour ne pas être employé d'une manière brillante, et pendant six mois on ne pensa à aucune expédition sans songer à m'en donner le commandement en chef ou en second. On changea tout à coup d'avis, et on finit par la ridicule déclaration du mois de mars 1778, dans laquelle on donnait à l'Angleterre l'avertissement salutaire de se préparer à la guerre.

Je ne voulais pas retourner en Angleterre. M. de Maurepas le voulut. Il ne doutait pas que le roi d'Angleterre ne commençât par rappeler son ambassadeur et renvoyer celui de France, et ne voulût bientôt après entrer en négociation. Il savait qu'il aimerait mieux traiter avec moi qu'avec un autre ; il me dit donc de rester à Londres le plus longtemps qu'il me serait possible sans inconvénient ; il espérait que la bonne intelligence se rétablirait entre les deux cours ; que la paix une fois assurée, le baron de Breteuil reviendrait de Vienne, le marquis de Noailles y serait envoyé, et l'on me donnerait l'ambassade d'Angleterre. M. de Maurepas me recommandait

surtout de cacher au marquis de Noailles l'objet de ma mission, et de prendre quelque prétexte pour rester à Londres après son départ. Je m'arrangeai pour y arriver deux ou trois jours après la déclaration. Je fus sur-le-champ chez l'ambassadeur de France, qui fut prodigieusement étonné de me voir. Il crut apparemment que je désertais. — « Charmé
« de vous voir certainement... mais par quel hasard...
« Vous ne savez donc pas? — Je vous demande par
« don... — Vous n'avez donc pas vu M. de Maure-
« pas?... — Si fait, voilà des lettres de lui et de M. de
« Vergennes. » Ce dernier lui mandait de me communiquer ses dépêches et tout ce qu'il apprendrait d'intéressant.

Comme j'étais chez lui, il reçut une lettre de milord Weymouth en réponse à la notification de la déclaration. Il lui disait que par considération personnelle pour M. le marquis de Noailles, le roi d'Angleterre lui permettait de l'informer qu'il rappelait son ambassadeur à la cour de France.

M. le marquis de Noailles me dit qu'il allait envoyer sur-le-champ un courrier à Versailles, par le retour duquel il recevrait sûrement l'ordre de quitter immédiatement l'Angleterre. Il me proposa de nous arranger pour repasser ensemble. Je lui dis que cela me serait impossible, et que, selon toute apparence, mes affaires m'arrêteraient quelques semaines après lui, il me répondit qu'il croyait être obligé de me dire que cela ne serait pas convenable, ni pour la France

ni pour l'Angleterre; je l'assurai que personne n'en serait choqué en Angleterre, et que j'espérais que le roi de France ne le trouverait pas mauvais. Il ne pouvait en vérité être de mon avis; si mes affaires étaient des affaires d'argent, il m'offrirait avec le plus grand plaisir du monde tout celui dont je pourrais avoir besoin. Je suppose qu'il me crut amoureux; car il prit tout d'un coup l'air ministériel, et me dit que son devoir serait de me défendre, au nom du roi, de rester en Angleterre. Je répliquai froidement que je ne lui en croyais pas le droit, qu'en conséquence cela ne changerait rien à mes intentions; que je serais seulement fâché qu'il fit une chose qui serait probablement désapprouvée. M. l'ambassadeur fut confondu, et M^{me} l'ambassadrice dans une colère qui la rendait cent fois plus bête et plus ridicule, et qui pensa dix fois me faire éclater de rire. Le courrier du marquis de Noailles revint. Il partit pour la France, et me laissa en Angleterre.

Le courrier du marquis de Noailles m'apporta des lettres de M. de Maurepas, avec des instructions plus étendues que les premières, me recommandant de rester en Angleterre le plus longtemps que je le pourrais convenablement. Je fis demander au roi, par sir Charles Thompson, un des hommes qu'il aime le mieux, si mon séjour à Londres ne lui déplaisait pas. Il me fit dire avec beaucoup de bonté que je pouvais rester tant que je voudrais; que si je voulais le voir et lui parler, je le rencontrerais le

mercredi suivant, se promenant à cheval sur le chemin de Richmond, à huit heures du matin : j'y fus exactement ; il vint à moi, et me dit qu'il était bien aise de m'assurer de son intérêt et de sa bienveillance, avant que je quittasse l'Angleterre ; qu'il dépendait de moi d'y rester ou d'y revenir quand cela me conviendrait, si je ne craignais pas que cela me fit tort dans mon propre pays ; que j'étais trop connu pour être jamais suspect. Il était personnellement offensé de la conduite de la France ; et, la traitant de perfidie, il en parlait avec une telle chaleur, que je fus obligé de lui rappeler que j'étais Français. Il finit la conversation en me disant que personne ne lui serait plus agréable que moi pour traiter de la paix, ou pour ambassadeur, quand les circonstances le permettraient, et qu'il ferait alors avec grand plaisir toutes les démarches que je jugerais nécessaires.

Je ne pouvais plus rester honnêtement en Angleterre. Je rendis compte à M. de Maurepas de cette conversation ; je demandai instamment à revenir, et je le prévins que si je ne recevais pas d'ordre de lui, je quitterais Londres dans un mois. Le mois s'écoula sans que j'eusse de réponse ; j'allais partir ; ma voiture était à ma porte, lorsque je reçus, par un courrier d'Espagne, une lettre de M. de Maurepas, qui me mandait avec les plus vives instances de rester encore six semaines. Cela ne m'arrêta pas, et je partis. A mon arrivée à Calais, je rendis compte à M. de Maurepas des raisons qui m'avaient empêché de faire

ce qu'il désirait ; il en fut fâché, mais il ne m'en sut pas mauvais gré.

Mon régiment était en garnison à Ardres près de Calais, je m'y arrêtai au lieu d'aller à Paris. J'avais mené avec moi une demoiselle anglaise. Je m'occupai beaucoup de mon régiment, et je m'y plus assez. Le dévot duc de Croï, aux ordres de qui j'étais, me prit dans une telle amitié, qu'il me pardonna d'avoir une fille, et vint même chez moi prendre du thé avec elle. Miss Paddock avait amené d'Angleterre une jeune sœur beaucoup plus jolie et beaucoup plus aimable, et que son extrême pauvreté semblait destiner au même métier que sa sœur. Je m'en fis scrupule, je respectai son innocence, je la mis dans un couvent à Calais, je lui donnai des maîtres ; et j'ai depuis été assez heureux pour la marier avantageusement et à un homme qui lui plaisait.

Quoique je fusse absent, les ministres, à qui M. de Voyer ne cessait de dire que j'étais bon à tout, me destinaient à toutes les expéditions qu'ils projetaient successivement avec rapidité, et M. de Voyer me proposa de me charger de la conquête de Jersey et de Guernesey ; il m'écrivit de tâcher de me procurer des éclaircissements sur ces deux îles, et de dire combien je demanderais de troupes pour les attaquer. Le hasard avait fait tomber entre mes mains des mémoires très bien faits et très détaillés sur Jersey et Guernesey ; je les envoyai à M. de Voyer, et lui mandai qu'avec trois mille hommes de bonnes trou-

pes et un grand secret je croyais pouvoir répondre du succès. On se décida à Versailles à cette expédition, à laquelle on paraissait mettre beaucoup de prix : la réussite eût en effet été d'une grande importance pour notre commerce ; il fallut cependant consulter M. le maréchal de Broglie, qui commandait les troupes du roi rassemblées au camp de Vancieux ; il y fut absolument contraire, sans savoir un mot de l'affaire ; il assura qu'il fallait au moins dix mille hommes et plusieurs officiers généraux : cela donna de l'humeur aux ministres ; ils aimèrent mieux n'y plus penser que de disputer.

M. de Voyer proposa de surprendre à la fois l'île de Wight et Portsmouth et de ruiner de fond en comble les plus beaux établissements de la marine anglaise ; il devait exécuter son projet lui-même et me donner le commandement de tous les grenadiers et chasseurs de son armée : on commença comme à l'ordinaire par accepter, l'on discuta ensuite, et l'on abandonna promptement. M. de Sartines voulut m'envoyer aux Bermudes, à Sainte-Hélène et dans quelques autres endroits, mais sans plus de succès.

Pendant ce temps-là mon régiment reçut l'ordre d'aller au camp de Vancieux, et partit d'Ardres vers le milieu de juillet ; je marchai avec lui ; à notre deuxième journée, je reçus un courrier de M. de Sartines et un ordre du roi de me rendre à Versailles et de quitter mon régiment : j'arrivai chez M. de Sartines ; il me dit que l'on donnait à M. de Bussy

tout ce qu'il demandait pour entreprendre une grande révolution dans l'Inde, et qu'il désirait encore m'avoir pour second. Il me proposa de lever un corps de troupes étrangères de quatre mille hommes et de m'en donner le commandement en propriété ; il voulait que je pusse avoir deux mille hommes prêts pour partir avec moi au mois de novembre, et le reste en état de suivre quatre mois après ; j'acceptai. Je remis le régiment de royal dragons dont j'obtins le commandement pour M. de Gontaud. Je quittai le département de la guerre, et passai dans celui de la marine, conservant cependant toujours mon rang dans les troupes de terre. Je fis alors une chose que je crois sans exemple ; car en moins de trois mois je levai, j'armai, j'équipai et mis en état de servir un superbe corps de deux mille hommes.

Je demandai au roi la permission de dire à la reine quelle était ma destination. Je fus chez elle ; je demandai à lui parler en particulier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Je lui dis que je croyais devoir aux anciennes bontés dont elle m'avait honoré de lui rendre compte que le roi me confiait le commandement en second de son armée dans les Indes orientales, aux ordres de M. de Bussy. Je n'ai jamais vu une personne plus étonnée ; elle ne put voir sans attendrissement cet homme que deux ans avant l'on accusait d'intriguer contre elle, aller passer plusieurs années à l'autre extrémité de la terre. Les larmes roulèrent dans ses yeux ; elle fut quelques

minutes sans pouvoir dire autre chose que : « Ah !
« monsieur de Lauzun, ah ! mon Dieu ! » Elle se
remit un peu et continua : « Comment aller si loin,
« vous séparer pour si longtemps de tout ce que
« vous aimez et de tout ce qui vous aime ! — J'ai cru,
« madame, que sur un théâtre si éloigné mon zèle,
« le peu de talents que je puis avoir rencontreraient
« moins d'obstacles, qu'on leur rendrait plus de
« justice, qu'ils auraient moins à lutter contre l'in-
« trigue et la calomnie ! — Vous nous quitterez, mon-
« sieur de Lauzun ! vous irez dans l'Inde ! Ne puis-
« je donc pas l'empêcher ? — Non, madame ; je tiens
« irrévocablement à ce plan, quoiqu'il puisse m'en
« coûter pour l'exécuter. » Le roi entra. « Eh bien !
« lui dit la reine, M. de Lauzun va donc aux Indes ?
« — Oui, lui répondit le roi ; c'est lui qui l'a voulu ;
« c'est un grand sacrifice ; je ne doute pas qu'il y
« soit fort utile. »

La reine vint le soir chez M^{me} de Guémené dont la faveur n'était pas encore diminuée ; elle lui dit qu'elle était affligée du parti que je prenais, et l'engagea à l'aider à me faire changer d'avis. M^{me} de Guémené lui répondit qu'elle était au désespoir de me voir partir, mais qu'elle croyait impossible de me retenir ; elle fit cependant ce qu'elle put pour me décider à rester. Le cœur de la reine lui avait paru vivement touché ; elle croyait pouvoir m'en répondre, si je ne m'éloignais pas. Je résistai à tout, quoique je ne me dissimulasse pas la gran-

deur du sacrifice. Ma volonté était satisfaite; je refusai la reine avec fierté; je lui montrai que je ne voulais rien d'elle, et que je pouvais jouer un grand rôle sans elle; je prouvais à M^{me} de Guémené que l'Europe n'avait plus de charmes pour moi.

Je fus à Haute-Fontaine, et ce fut une forte épreuve pour mon courage; je ne pouvais penser, sans une tristesse mortelle, que peut-être je ne reverrais plus des personnes qui m'étaient chères. M. de Guémené était dans une douleur inexprimable. M^{me} Dillon la partageait, et vingt fois par jour mes larmes étaient prêtes à couler. Je trouvai M^{me} de Martainville à Haute-Fontaine; je la connaissais peu; j'avais donné à deux de ses frères deux emplois dans mon régiment, à la sollicitation de M. l'archevêque de Narbonne. Elle m'en remercia, et parut prendre le plus vif intérêt à mon sort; cet intérêt augmenta tous les jours; elle répétait continuellement qu'elle ne pouvait comprendre ce qui pouvait me déterminer à m'expatrier ainsi, me demandait des détails sur ma situation, sur mes peines, sur mes sentiments, me rendait, pour ainsi dire sans s'en apercevoir, les soins les plus tendres. Je vis bien qu'à force de m'entendre plaindre, sa tête s'était échauffée, et qu'elle avait pris pour moi un goût très vif. Elle était belle et tendre, je partageai ses sentiments; elle vola dans mes bras avec plaisir, avec franchise: sa liaison avec moi fut approuvée à Haute-Fontaine, où l'on aime davantage; j'y passai tout le temps que



The Martyrdom of Marie Antoinette Queen of France 16th 1793

Marie-Antoinette harangue le peuple du haut de la guillotine

D'après une gravure anglaise.

vosre billiet m'a fait bien du bien
je n'avois aucun doute, sur le
nivernois, mais j'étois au
desespoir, qu'on ne seulement
en parler du mal, écoutez bien
les idées qu'on vous proposera
examinés les bien, dans votre
prudence, pour nous nous
livrons avec une confiance
entière. mon dieu que je serois
heureuse, et surtout de pouvoir
vous compter au nombre de
ceux, qui peuvent nous être
utile. vous verrez le nouveau
personnage, son extérieur ne
peut pas mais il est
absolument nécessaire et
il faut l'avoir t... vous dira ce
qu'il faut faire pour en avoir de
vous le procurer et de finir avec
lui avant qu'il renaisse il y
si vous ne le pouvez pas voyez

m^r de la borde de ma part
m^r de la borde n'y trouve pas de
l'inconvénient, vous savez qu'il
à de l'argent à moi

Une lettre de Marie-Antoinette écrite pendant sa captivité

mes affaires ne m'obligeaient pas à être à Paris ou à Versailles.

Un soir, en lisant chez moi à Paris le *London Magazine*, j'y trouvai l'état des possessions anglaises sur la côte d'Afrique, et de leurs garnisons. Je vis qu'elles étaient en très mauvais ordre, et que l'on pourrait facilement s'en emparer. J'en causai avec M. Francis, qui était chez moi. Nous en parlâmes ensemble le lendemain à M. de Sartines. Je lui proposai, tandis que l'escadre allant dans l'Inde ferait de l'eau aux îles du Cap-Vert, d'en détacher un vaisseau, quelques frégates et quatre ou cinq cents hommes, pour prendre le Sénégal, Gambie, et détruire les établissements des Anglais sur les côtes. Ce projet lui plut ; il me demanda si je voulais m'en charger.

J'y avais de la répugnance ; car il ne pouvait me revenir que des dangers, de l'embarras, et pas la moindre gloire de cette expédition. J'y consentis enfin, et nous convînmes que je partirais à la fin d'octobre, que j'irais à l'île d'Oléron faire mes revues, que je me rendrais ensuite très secrètement à Brest, que la garnison me fournirait les troupes dont j'aurais besoin, que le convoi portant ce que j'avais jugé indispensable pour cette entreprise me joindrait sous Belle-Isle, où je mouillerais ; et qu'après avoir pris le Sénégal, y avoir laissé garnison et établi l'ordre dans toutes les conquêtes du roi, une frégate me porterait aux îles du Cap-Vert, qui sont très voisines,

et où je joindrais M. de Bussy et l'armée de l'Inde.

Je partis le 28 octobre ; je laissai M^{me} de Martainville au désespoir, et je fus à l'île d'Oléron. Les troupes que j'avais levées étaient superbes et prêtes à s'embarquer. Je ne perdis pas de temps et je me rendis à Landerneau près de Brest, dans les derniers jours de novembre. Il n'y avait pas trois heures que j'y étais arrivé, lorsque je reçus un courrier de M. de Sartines, qui me pria de venir sur-le-champ lui parler à Versailles et de faire la plus grande diligence.

Je partis un quart d'heure après ; j'allai jour et nuit ; j'arrivai à Versailles à quatre heures du matin. M. de Sartines avait donné l'ordre qu'on l'éveillât. Je lui parlai sur-le-champ ; il me dit que quelques difficultés imprévues avaient infiniment retardé le départ de M. de Bussy, et l'avaient même rendu incertain ; que M. le chevalier de Ternay, chef d'escadre, anciennement gouverneur de l'île de France, entreprenait les mêmes choses avec beaucoup moins de moyens, et qu'il désirait que je commandasse en chef les troupes de terre destinées au débarquement.

Je demandai à voir les propositions, le plan de M. le chevalier de Ternay et ses instructions ; je vis clairement qu'il avait abusé de la confiance de M. de Bussy, et des mémoires qu'il lui avait communiqués, pour le supplanter en demandant beaucoup moins que lui. Je refusai absolument de servir avec M. le chevalier de Ternay ; il n'y eut rien que M. de Sartines ne fit pour m'y déterminer, mais ce fut inutilement.

Je le revis le lendemain, et il renouvela ses instances en m'offrant tout ce qui pouvait rendre ma commission plus brillante et plus agréable ; il fut jusqu'à m'offrir, si j'avais une maîtresse que je pusse emmener, de lui faire assurer une fortune considérable par le roi, et de me donner pour moi tout seul une frégate, dont je donnerais le commandement à qui je voudrais. Je refusai tout. Il fut décidé que j'irais au Sénégal ; que si avant le 15 février je ne recevais point d'ordre de la cour, je reviendrais en France ; que mon corps ne servirait point et ne serait point séparé.

A peine étais-je sorti de chez M. de Sartines, que M. de Bussy y entra. M. de Sartines lui montra le mémoire de M. le chevalier de Ternay, sans lui en nommer l'auteur. M. de Bussy lui dit que le mémoire était détestable, rempli de faussetés et de mauvais calculs ; que si celui qui l'avait fait n'était pas un sot, il était sûrement un fripon. M. de Sartines fut consterné, fit de sérieuses réflexions, et commença à se repentir d'avoir voulu employer M. le chevalier de Ternay, et à chercher les moyens de s'en débarrasser s'il était possible.

Je fus passer vingt-quatre heures à Paris, où je ne vis que M^{me} de Martainville, à qui une visite aussi imprévue causa la plus grande joie. Je retournai ensuite à Brest, où je m'embarquai très mystérieusement à bord du *Fendant*, vaisseau de 74, commandé par M. le marquis de Vaudreuil. Notre petite escadre

était composée de deux vaisseaux de ligne, deux frégates, quelques corvettes et une douzaine de bâtiments de transport.

Des vents constamment contraires nous retinrent quinze jours en rade, sans que j'osasse aller à terre. J'y reçus une lettre anonyme assez bien écrite, dans laquelle on m'avertissait que M. de Sartines, gagné par mes ennemis pour me perdre, voulait me faire tuer, et en conséquence m'avait donné une commission dont je ne pouvais pas revenir. On me donnait pour preuve que rien des choses indispensables au succès de mon entreprise n'était à bord des bâtiments où je devais les trouver, et que l'état que M. de Sartines m'avait donné et celui qu'on m'avait envoyé de Lorient étaient également faux. On me plaignait ; on donnait des louanges à mon courage, à mon activité ; on blâmait mon imprudence. J'avais bonne opinion de M. de Sartines, j'avais confiance dans son amitié pour moi ; cette lettre ne me fit aucune impression ; je la lui renvoyai et partis.

Nous fûmes obligés de mouiller au cap Blanc, pour prendre à bord de nos transports les choses dont nous avions besoin pour attaquer le Sénégal ; je vis avec douleur et avec inquiétude que la lettre anonyme n'avait dit que trop vrai : soit négligence, soit friponnerie des sous-ordres, rien de ce que M. de Sartines m'avait promis, rien de ce qui était compris sur l'état qu'il m'avait donné, ne se trouvait ; les pilotes de la barre qui m'avaient été donnés par la Marine n'en

avaient aucune connaissance. M. Vaudreuil, effrayé, me proposa de tout abandonner : je ne voulus pas y consentir. Il me paraissait que mon débarquement pouvait se faire sans exposer les vaisseaux du roi : et si la barre n'était pas défendue par les batteries, sur des vaisseaux désarmés appelés des pontons, n'ayant plus que les dangers de la barre à courir, je pouvais encore réussir ; mais s'il y avait un ponton, il faudrait l'attaquer l'épée à la main, et probablement il en reviendrait peu de monde.

Les vaisseaux mouillèrent devant la barre hors de tout danger ; je me mis dans un canot avec un officier de la marine, et nous fûmes sonder la barre, que nous passâmes sans difficultés. Nous nous enfonçâmes dans la rivière et nous ne vîmes point de pontons ; nous repassâmes la barre, et nous retournâmes à bord des vaisseaux.

Le lendemain, la journée fut assez belle : nous embarquâmes les troupes de débarquement sur seize embarcations ; nous passâmes la barre avec un peu plus de difficultés que la veille, mais sans accident ; nous ne trouvâmes point de pontons, et le surlendemain, 30 janvier 1779, nous fûmes vis-à-vis du fort, qui se rendit après avoir essuyé quelques coups de canon.

Je m'occupai de rétablir l'ordre, d'inspirer de la confiance aux habitants, aux commerçants surtout, et de bien traiter les prisonniers. Tout était beaucoup plus tranquille vingt-quatre heures après mon arri-

vée que vingt-quatre heures avant. Dès le second jour j'envoyai les frégates et les corvettes à Gambie et aux autres établissements qui étaient le long de la côte.

J'écrivis à M. le marquis de Vaudreuil, que la colonie n'ayant plus besoin de la protection des vaisseaux du roi, il était libre de fixer le terme de son départ pour la Martinique, où il avait l'ordre de rejoindre M. d'Estaing. Il me répondit qu'il s'en occuperait quand il aurait pris tous les rafraîchissements dont il avait besoin pour lui et pour tous ses malades, dont le nombre augmentait tous les jours.

Comme il était possible et même assez probable que je serais attaqué peu de temps après le départ de M. de Vaudreuil, j'eus voulu établir en ponton, dans la rivière, une corvette qui portait d'assez gros canons, et qui était à ma disposition; M. de Vaudreuil et tous les officiers de la marine décidèrent qu'elle ne pourrait passer sur la barre, que cela était impossible. Je retournai sonder, je tentai de faire passer ma corvette, et je réussis. M. de Vaudreuil, qui ne se souciait pas d'aller servir sous les ordres de M. d'Estaing, voulait manger ses vivres et prendre ce prétexte pour retourner. Il me fit demander des provisions exorbitantes, dans l'espérance que je ne pourrais pas les lui fournir et que ce serait une raison de ne pas suivre ses instructions: je lui envoyai tout ce qu'il me demanda, quoique cela me fût infiniment difficile; il ne se contenta pas de cela, il fit à terre,

dans un lieu malsain et dangereux, un hôpital de quatre cents malades qui firent toutes sortes de désordres, et pensèrent m'occasionner la guerre avec les naturels du pays, et il me manda qu'il ne pouvait pas partir parce qu'il manquait de matelots.

Je désarmai tous mes bâtiments, même celui sur lequel je devais retourner en Europe, et je lui envoyai les matelots, en lui disant que je me chargerais de son hôpital, ce que je fis, et ce qui nous mit dans une telle disette, que pendant huit ou dix jours nous n'eûmes, ainsi que tous les gens en santé dans la colonie, que du pain de millet et de mauvais poisson. Voyant que malgré cela M. de Vaudreuil ne partait pas, je le requis officiellement d'assembler un conseil de guerre pour savoir ce qu'il ferait, ce qui le détermina à mettre à la voile trois jours après. Il joignit encore M. d'Estaing assez tôt pour se trouver au combat de la Grenade.

Je fus plus tranquille, et je vis avec intérêt et curiosité un pays où rien ne ressemble à l'Europe. J'eus la visite de plusieurs rois du voisinage, avec qui je fis des traites. Je reçus la nouvelle de la prise de Gambie et de quelques autres forts. Je fis sur-le-champ partir un officier pour la France, avec la nouvelle de mes faciles succès; je voulus rester jusqu'à ce que j'eusse mis l'île en état de défense; j'y réussis assez bien pour que l'amiral Hughes, qui comptait la reprendre avec une escadre considérable, en allant

dans l'Inde, après avoir tenté de l'attaquer, y ait renoncé le deuxième jour.

Quand tout fut achevé, j'armai un bâtiment marchand en parlementaire, pour m'en retourner dessus avec des prisonniers. Je me trouvai un moment fort embarrassé; je voulais laisser de quoi payer la garnison et de quoi faire vivre la colonie. On m'avait bien donné un trésorier; on avait eu, à la vérité, la précaution de ne pas lui donner d'argent, et le peu que j'avais emporté pour moi avait déjà été dépensé pour le service du roi. Les prisonniers anglais me tirèrent d'affaire, en me prêtant personnellement à moi tout ce qu'ils avaient d'argent comptant. Je partis au grand regret de toute la colonie, qui me donna les plus grandes marques d'attachement. J'avais désiré leur faire du bien; j'y avais réussi à quelques égards, et les malheureux n'avaient pas l'habitude d'être gouvernés par des honnêtes gens.

Après un passage de trente-six jours, j'arrivai à Lorient fort à propos; car nous n'avions plus ni vivres ni eau. Je ne fus pas trop bien reçu à Versailles quand j'y arrivai. M. de Maurepas n'était pas bien avec M. de Sartines; l'expédition du Sénégal avait déplu au roi: on en était fâché; on me sut presque mauvais gré de l'avoir pris; à peine le roi me parla-t-il le premier jour, il me traita cependant fort bien après; je n'eus ni grade ni traitement. M. de Sartines voulut me donner une gratification en argent, que je refusai.

Beaucoup de choses avaient changé pendant mon absence.

On avait ôté à M. le chevalier de Ternay le commandement de l'escadre des Indes. La nouvelle de la prise de Pondichéry avait suspendu tout armement pour cette partie du monde. M. de Sartines avait manqué aux engagements les plus sacrés pris avec moi; il avait dispersé mon corps sur tout le globe, il ne me restait plus de moyens de servir convenablement; il en était embarrassé, ne savait que me dire, et m'évitait avec le plus grand soin. Je lui donnai ma démission, et ne cherchai plus à le voir.

La cour était à Marly; j'y vis M^{me} de Lauzun, intimement liée avec la société de la comtesse Jules, de tous les gens qui cherchaient à me nuire, qui y réussissaient, et qui étaient en faveur; on n'a pas d'idée de la manière dont je fus traité par la reine et par conséquent par tout le reste. A peine me regarda-t-on. Cela fut fort remarqué, et j'eus la bêtise d'en être un moment embarrassé.

On joua le soir au pharaon; je jouai quelques louis, par contenance derrière M. de Fronsac. M^{me} de Conflans était mon amie depuis longtemps. M^{me} la marquise de Coigny, sa fille, que je connaissais à peine, était assise auprès de M. de Fronsac. Elle me parla; j'en fus d'une reconnaissance vraiment ridicule. Je lui trouvai bien de l'esprit et bien de la grâce : je l'avertis qu'elle ne réussirait ni à la cour, ni dans sa famille en me parlant autant, et qu'il fal-

lait pour cela bien du courage. Elle me répondit qu'elle le savait bien. Jamais rien ne m'avait paru si charmant, si aimable ; tout le reste me devint indifférent. Elle me rendit mon assurance, ma gaieté ; je fus moins maussade ; je parlai à la reine, je fis des plaisanteries : elle rit, je l'amusai ; elle se souvint que ce n'était pas la première fois, fut avec moi comme elle aurait été trois ans plus tôt, et la fin de ma soirée fut aussi brillante que le commencement avait été terne.

J'emportai cependant de Marly une impression de tristesse ; je ne savais quand je reverrais cette aimable M^{me} de Coigny ; je n'avais encore rien rencontré qui lui ressemblât : elle occupait mon cœur, elle occupait mon esprit ; il était extravagant d'y penser.

M. de Sartines était fort embarrassé de ma démission ; il ne savait comment dire au roi que j'avais quitté le service, que j'avais eu raison de le quitter, et que c'était sa faute. Il m'en fit parler par M. de Maurepas, avec qui il commençait à être un peu mieux. Je répondis à M. de Maurepas que je quittais le département de la Marine parce que M. de Sartines m'avait solennellement promis de ne pas séparer mon corps et qu'il l'avait dispersé ; de le compléter dès qu'il le pourrait, et qu'au contraire il avait de préférence pris dans son département le corps de M. de Nassau, qui n'avait pas été levé pour le service du roi ; que je ne me plaignais pas, mais que je ne voulais plus servir. Le soir de cette conversation,

le roi m'en parla fort honnêtement et avec beaucoup de bonté. Il me dit qu'il donnerait ses ordres à M. de Sartines, et qu'il voulait que je fusse bien traité et content.

M. le prince de Nassau fit dans ce temps-là sur Jersey une tentative qui ne réussit pas : il avait fait une dépense énorme, et était ruiné sans ressource si le roi ne se fût pas chargé de son régiment et de ses dettes. M. le prince de Montbarey, ministre de la Guerre depuis la mort de M. de Saint-Germain, m'offrit de me donner en propriété le régiment royal-allemand, dont M. de Nassau était colonel-proprétaire, me disant que le roi ne payerait ses dettes qu'à cette condition. Il n'y avait pas à balancer ; je déclarai que j'aimerais mieux n'être employé de ma vie que de profiter du malheur d'un autre ; je refusai net.

M. de Sartines voulut traiter avec moi pour me faire rentrer dans son département ; je voulus que M. de Vergennes fut en tiers. M. de Sartines me fit les propositions suivantes, qui furent confirmées par M. de Montbarey, que j'acceptai et que ni l'un ni l'autre ne tinrent : c'était de me faire colonel-proprétaire inspecteur d'une légion composée de mille huit cents hommes d'infanterie, de six cents de cavalerie, qu'on ne pourrait jamais séparer, et de me donner ou plutôt de renouveler de la part du roi la promesse du premier régiment de cavalerie étrangère en propriété qui serait vacant dans le départe-

ment de la guerre, et de m'attacher en attendant à la cavalerie hongroise. Quand cela fut fait et que j'eus donné des ordres pour de nouvelles recrues en Allemagne, j'allai à Haute-Fontaine avec M^{me} de Martainville, dont la conduite avec moi continuait à être excellente.

Les plaintes amères et justes de la manière dont on traitait en France les prisonniers de guerre, la mortalité prodigieuse qui en avait été la suite dans les prisons me déterminèrent par humanité à demander à M. de Sartines d'être inspecteur général des prisonniers de guerre, sans traitement, à mes propres frais. M. de Sartines accepta avec joie et avec reconnaissance, et me donna toute l'autorité nécessaire pour empêcher les abus et les friponneries.

Je me préparais à cette nouvelle inspection lorsque j'appris la formation d'une armée destinée à une descente en Angleterre. Je fis demander à M. de Montbarey d'y être employé : il me répondit que cela était impossible. M. de Sartines me dit qu'il en était bien fâché, mais que cela ne dépendait pas de lui ; j'en fus fort choqué : il me semblait que j'avais mérité de ne pas être oublié. J'écrivis au roi : il me répondit que j'avais fort bien fait de m'adresser à lui, que ma demande était juste, et que je serais employé à l'avant-garde de M. de Vaux. Mon régiment servit à merveille et très gaiement, quoiqu'on l'accablât de service et que M. de Sartines eût encore une fois, manqué à ses engagements envers nous. M. de Vaux

était, comme à son ordinaire, pédant, plat et médiocre, et sous l'air de l'austérité toujours le plus vil adulateur de la faveur.

Cette armée était si drôlement composée en officiers généraux, que je ne puis m'empêcher d'en parler. M. de Jaucourt, maréchal général de logis (j'ai ouï dire quelque part qu'il était comme l'abbé Rognonet, qui de sa soutane n'avait pas su faire bonnet). M. de Lambert, son adjoint, s'en apercevait, et le disait tout bas à qui voulait l'entendre. M. de Jaucourt s'en vengeait, en lui faisant recommencer continuellement l'ingénieux ouvrage de l'embarquement des troupes. M. de Puysegur, major général faisait parfaitement sa place, se moquait de ses généraux et de ses confrères, et branlait plus de cent fois la tête en parlant d'eux. M. le marquis de Créquy, aide de camp de confiance du général en chef, l'aidait à nous faire une chère empoisonnée, et employait le reste de son temps à faire de petites méchancetés subalternes, dont quelques-unes étaient assez plaisantes. M. le comte de Coigny sous le caractère d'un aide de camp de M. de Jaucourt comme Minerve près de Télémaque sous celui de Mentor fumait dans l'antichambre du général pour avoir l'air d'un vieux partisan et faisait des mémoires sur la guerre dès qu'on entrait dans sa chambre. M. le marquis de Langeron, lieutenant général, bon homme loyalement ennuyeux, grand diseur de quolibets quand il priaît quelqu'un à dîner, lui disait: *Voulez-vous venir manger avec moi un*

œuf coupé en quatre sur le cul d'une assiette d'étain ; s'il n'y en a pas assez je me mettrai dans un plat. M. de Rochambeau, maréchal de camp, commandant l'avant-garde, ne parlait que de faits de guerre, manœuvrait et prenait des dispositions militaires dans la plaine, dans la chambre, sur la table, sur votre tabatière, si vous la tiriez de votre poche ; exclusivement plein de son métier, il l'entend à merveille. M. le comte de Caraman, tiré à quatre épingles, doux, minutieux, arrêtait dans la rue tous les gens dont l'habit était boutonné de travers, et leur donnait avec intérêt de petites instructions militaires ; il se montrait sans cesse un excellent officier, plein de connaissances et d'activité. M. Wall, maréchal de camp, vieux officier irlandais, ressemblant beaucoup, avec de l'esprit, à Arlequin, balourd, faisait bonne chère, buvait du punch toute la journée, disait que les autres avaient raison, et ne se mêlait de rien. M. de Crussol, maréchal de camp, violemment attaqué d'une maladie malhonnête, avait le cou tout de travers et l'esprit pas trop droit.

Pendant que j'étais à Saint-Malo, M. le prince de Montbarey arrangea le mariage de sa fille avec M. le prince de Nassau-Saarbruck ; et voulant bien traiter notre M. de Nassau, l'employa aux grenadiers et chasseurs ; et voulant lui donner l'avant-garde de la division de M. de Rochambeau, envoya ordre de le mettre avant moi sur le contrôle de l'armée. M. de Puysegur m'en avertit. Cela était impossible à sup-

porter, étant colonel de 1767, et M. de Nassau ne l'étant que de 1770. On ne pouvait me le disputer; car j'avais eu des détachements de guerre en Corse en 1768. J'écrivis à M. le prince de Montbarey et au roi; on me rendit mon rang.

M. de Vaux, pour plaire aux ministres et laisser à M. de Nassau le commandement de l'avant-garde, voulut m'employer en troisième ligne. Je lui fis de vives et respectueuses représentations; je lui demandai s'il était content de mon régiment ou de moi. Il me répondit qu'il en était fort content. Supposant alors que c'était ma personne qui lui déplaisait, puisque ce n'était pas ma manière de servir, je lui proposai de quitter son armée: il me rendit ma place.

M. d'Orvilliers ne rencontra point les Anglais, ne se battit point; nous ne nous embarquâmes point, et à la fin de novembre nous retournâmes à Paris. Je retrouvai M^{me} de Coigny fort liée avec M^{me} Dillon, et j'en ressentis une grande joie; je la rencontrais assez souvent chez M^{me} de Guéméné, qui donnait des spectacles tous les lundis; elle me traitait assez bien; et quand elle me parlait, elle me faisait un plaisir inexprimable: je ne pouvais me rendre raison des sentiments qu'elle m'inspirait, je n'osais m'y livrer; ils n'en étaient pas moins délicieux. Moi! de l'amour pour M^{me} de Coigny, jeune, jolie, fêtée, entourée d'hommages, tous plus séduisants que les miens; M^{me} de Coigny m'aimer! moi à qui l'on permettait à peine de bien servir à l'autre bout du monde! J'étais



Les bizarreries de l'élegance au XVIII^e siècle
ou le bœuf à la mode.

DISCOURS

A L'OCCASION DE LA NAISSANCE



DE MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN,

*Prononcé dans la Loge du Contrat Social, Mere Loge du Rit Ecoffois, à l'Orient de Paris; par le F. . . Abbé B***, Avocat au Parlement & Orateur de la L. . .*



A HEREDON.

M. DCC. LXXXI.

Discours maçonnique prononcé à l'occasion de la naissance d'un fils de Marie-Antoinette.

bien plus certain d'être sans espoir que sans amour ; je me refusai bien souvent la douceur de m'approcher d'elle, de la regarder, de l'écouter ; je ne voulais pas non plus affliger M^{mo} de Martainville, qui m'aurait facilement deviné.

Je commençais cependant à être mécontent d'elle. Sa conduite avec M^{mo} Dillon n'était pas bonne : elle n'écoutait pas mes avis, et il était clair qu'elles se- raient bientôt brouillées.

M. de Sartines était dans l'impossibilité de tenir les conditions proposées par lui-même en présence de M. de Vergennes ; j'y renonçai, et je me conten- tai de ce qui existait déjà à peu de choses près, c'est-à-dire de huit cents hommes d'infanterie et de quatre cents de cavalerie, sous la dénomination de volontaires étrangers de Lauzun, dont je serais colo- nel-proprétaire ins ecteur.

On détermina pendant l'hiver d'envoyer un corps de troupes françaises en Amérique et d'en donner le commandement à M. de Rochambeau : je demandai si je serais employé dans cette armée. M. de Mau- repas me dit que c'était trop loin, et que cela serait trop long ; que j'aurais, de concert avec M. de Bou- gainville, le commandement d'une expédition inté- ressante sur les côtes d'Angleterre ou d'Irlande. Il fallait des troupes légères à M. de Rochambeau, ce qu'on voulut lui donner ne lui convint pas ; il me demanda, on le refusa d'abord ; il insista, on y con- sentit ; mais cela ne fut décidé que le jour qu'il prit

congé du roi. Je fus confondu quand il me le dit, M. de Sartines m'ayant encore assuré la veille qu'il n'en était pas question. L'amour-propre de M^{me} de Martainville en fut choqué; elle voulait que je lui en fisse le sacrifice. Je la refusai, et nous pensâmes nous brouiller.

Le jour de mon départ pour Brest approchait; je n'allais point chez M^{me} de Coigny, je désirais vivement lui dire adieu. Je la rencontrai chez M^{me} de Gontaut; elle me promit en plaisantant de venir le lendemain aux Tuileries recevoir mes adieux; elle y vint en effet avec la comtesse Étienne de Dürfort et quelques hommes. Je vis de ce jour-là à quel point je pouvais l'aimer. Je fus dix fois au moment de le lui dire, à l'instant où j'allais m'en séparer peut-être pour toujours; il me semblait que je ne risquais rien de lui ouvrir mon cœur: je n'étais pas attaché à la vie, elle pouvait me la rendre si chère! Je n'osai cependant pas; ce qu'on pense le plus profondément est souvent ce qu'on a le plus de peine à dire: je partis deux jours après pour Brest.

Les troupes furent embarquées à Brest le 12 avril; les mauvais vents et le convoi, qui n'était pas prêt, nous empêchèrent de mettre à la voile avant le 12 mai; encore, faute de transport, fallut-il laisser une brigade d'infanterie, le tiers de l'artillerie et le tiers de mon régiment. M. de Sartines avait été scandaleusement trompé, relativement aux bâtiments de transport; il n'y avait pas la moitié de ceux qu'on l'assu-

rait avoir rassemblés ; j'étais embarqué sur *la Provence*, vaisseau de 64 canons, assez mal commandé.

Nous eûmes d'assez mauvais temps dans le golfe de Gascogne ; *la Provence* démâta de deux hauts mâts. Le capitaine fit signal qu'il ne pouvait plus tenir la mer, et demanda à relâcher. M. le chevalier de Ternay ne jugea pas de même, envoya visiter nos mâts, nous donna des charpentiers pour les réparer, et nous continuâmes notre route.

Le 20 juin nous vîmes cinq vaisseaux de guerre anglais et une frégate. Cette petite escadre, fort inférieure à nous, ne pouvait nous échapper, si nous eussions manœuvré supportablement, mais M. le chevalier de Ternay voulait éviter de se battre ; il se battit cependant pendant trois quarts d'heure d'assez loin ; les vaisseaux anglais s'échappèrent et s'en tirèrent beaucoup plus glorieusement que nous.

Le 4 juillet, à l'ouverture de la baie de Chesapeak, on signala des voiles, et nous découvrîmes un convoi escorté par quelques bâtiments de guerre. Après avoir regardé dans sa lunette, M. le chevalier de Ternay, sans les envoyer reconnaître par ses frégates, prit chasse et fit fausse route pendant la nuit. Vers minuit, deux frégates anglaises vinrent par son travers, et lui tirèrent quelques coups de canon ; elles marchaient bien, et on ne put les joindre. Nous mouillâmes enfin dans la rade de Rhode-Island, après soixante-douze jours de traversée, ayant prodigieusement de malades et manquant de vivres et d'eau.

Quelques jours après, une escadre de quatorze à quinze vaisseaux de guerre, commandée par l'amiral Arbuthnot, vint croiser dans la passe du Rhode-Island. Nous eûmes avis de New-York que l'on y embarquait une grande partie de l'armée ; nous nous attendîmes à être attaqués à tout instant : si les Anglais l'eussent tenté dans le premier mois, ils auraient infailliblement réussi ; nous n'avions pas eu le temps de nous retrancher ; l'escadre et l'armée du roi étaient perdues. Malgré le mauvais état de nos troupes, nous travaillâmes sans relâche à faire des redoutes et à nous fortifier.

M. de Rochambeau me confia le commandement de tout ce qui était sur la passe et à portée des lieux où on pouvait se débarquer, et nous déclara qu'il n'abandonnerait point Rhode-Island et l'escadre, et qu'il s'y défendrait jusqu'au dernier homme. L'escadre anglaise disparut, nos malades se rétablirent ; nous commençâmes à être plus tranquilles. M. de Rochambeau et le général Washington se donnèrent rendez-vous à un endroit appelé Harford, sur le continent, à environ cent milles de Rhode-Island, où ils eurent une entrevue de quelques jours.

Pendant ce temps-là l'amiral Rodney arriva d'Europe ; il vint croiser devant Rhode-Island avec vingt vaisseaux de ligne. L'escadre s'embossa ; nous nous attendîmes encore une fois à être attaqués ; on envoya courrier sur courrier à M. de Rochambeau ;

après une croisière de quelques jours, milord Rodney s'en alla.

Nous apprîmes alors que le convoi devant lequel M. le chevalier de Ternay avait pris chasse le 4 juillet portait trois mille hommes de troupes anglaises, allant de Charlestown à New-York, et n'était escorté que de quatre ou cinq frégates. Avec un peu moins de précipitation M. le chevalier de Ternay eût pu s'en emparer très facilement. On cria contre lui dans l'escadre et dans l'armée de la manière la plus indécente. Il le sut, et en fut très affecté. Il est très vrai que tout homme un peu moins timide fût arrivé en Amérique avec trois ou quatre vaisseaux anglais, cinq ou six frégates et trois mille prisonniers de guerre, et que c'eût été une manière bien brillante de nous montrer à nos nouveaux alliés.

M. de Rochambeau avait annoncé à l'Amérique la seconde division de son armée, et l'attendait avec une impatience extrême. Le moment était critique, et les affaires étaient en mauvais état. L'armée américaine manquait d'hommes, d'argent, de vivres et de vêtements; la trahison d'Arnold et la défaite du général Gates à Cambden augmentaient cette détresse. M. de Rochambeau jugea nécessaire d'envoyer en France un officier de son armée qui expliquât sa position et sollicitât de prompts et puissants secours. Les officiers généraux de son armée, qu'il avait assemblés, approuvèrent fort cette résolution et lui proposèrent de m'envoyer, mes liaisons avec

M. de Maurepas me donnant quelque avantage sur ceux qui le connaissaient moins. Il leur déclara qu'il avait choisi Monsieur son fils.

La veille de son départ, douze vaisseaux anglais parurent sur nos côtes, et nous donnèrent quelques inquiétudes; mais un coup de vent les dispersa pendant la nuit, et le lendemain M. le vicomte de Rochambeau partit sur la frégate du roi *l'Amazone*.

Le général Green, qui avait pris le commandement de l'armée du Sud après la défaite du général Gates, demandait du secours, et surtout de la cavalerie que l'on pût opposer au corps du colonel Tarleton, à qui rien ne résistait, et disait que sans cela il ne répondait pas que les provinces du Sud ne se soumissent au roi d'Angleterre. Le général Washington désirait fort que M. de Rochambeau m'y envoyât. Je le désirais aussi, espérant y être utile; je ne balançai pas à demander à être employé dans le Sud aux ordres de M. de la Fayette, quoique j'eusse fait la guerre comme le colonel longtemps avant qu'il sortit du collège. M. de Rochambeau me refusa; ma démarche fut fort blâmée dans l'armée, surtout par M. le Marquis de Laval, qui, ainsi que quelques autres, s'étaient promis de ne pas servir aux ordres de M. de la Fayette, et avaient presque obtenu de M. de Rochambeau la promesse de ne pas les employer sous lui. Le général Washington m'en sut bon gré, et me l'a souvent prouvé par la suite.

M. de Rochambeau mit son armée en quartier d'hi-

ver dans Newport. Le défaut de fourrage l'obligea de m'envoyer dans les forêts de Connecticut, à quatre-vingts milles de là. Comme je parlais anglais, je fus chargé d'une infinité de détails mortellement ennuyeux, mais nécessaires. Je ne quittai pas Newport sans regrets, je m'y étais fait une société fort agréable.

M^{me} Hunter, veuve dé trente-six ans, avait deux filles charmantes, qu'elle avait parfaitement bien élevées ; elles vivaient très retirées, et ne voyaient presque personne. Le hasard m'avait fait faire connaissance avec elle à mon arrivée à Rode-Island. Elle m'avait pris en amitié : je fus bientôt regardé comme de la famille. J'y passai ma vie ; j'y fus assez malade ; elle me retira chez elle, où l'on eut de moi les soins les plus touchants. Je n'ai jamais été amoureux de M^{les} Hunter ; mais si elles étaient mes sœurs, je ne pourrais les aimer mieux, surtout l'aînée, qui est une des plus aimables personnes que j'aie jamais rencontrées.

Je partis pour Lebanon le 10 novembre ; nous n'avions pas encore de lettres de France. La Sibérie seule peut être comparée à Lebanon, qui n'est composé que de quelques cabanes dispersées dans d'immenses forêts. J'y restai jusqu'au 11 janvier 1781, lorsque le général Knox, commandant l'artillerie américaine, vint de la part du général de Washington m'informer que les brigades de Pensylvanie et de New-Jersey, lassés de servir, avaient tué leurs offi-

ciers, s'étaient révoltées, s'étaient choisi des chefs parmi elles, et que l'on craignait également ou qu'elles marchassent sur Philadelphie pour se faire payer de force, ou qu'elles joignissent l'armée anglaise, qui n'était pas éloignée.

Je montai sur-le-champ à cheval pour aller à Newport, en rendre compte à M. de Rochambeau, qui en fut aussi embarrassé qu'affligé, n'ayant aucun moyen d'aider le général Washington, manquant d'argent lui-même, et n'ayant pas reçu une lettre d'Europe depuis son arrivée en Amérique. Au bout de quelques jours, nous apprîmes que le congrès avait envoyé un léger acompte et que tout était apaisé.

M. de Rochambeau m'envoya à New-Windsor, sur la rivière du Nord, où était le quartier du général Washington, à environ deux cents milles de l'armée française. Le général Washington me reçut parfaitement bien, et me marqua le désir de m'employer sur-le-champ. Il me dit qu'il comptait aller très incessamment à Newport voir l'armée française et M. de Rochambeau. Il me confia que M. Arnold étant allé faire de grands ravages dans la Virginie, il avait formé le projet de l'y enlever; qu'il allait faire marcher M. de la Fayette par terre, avec toute l'infanterie légère de son armée; qu'il demandait que l'escadre du roi allât mouiller dans la baie de Chesapeak et y débarquer un détachement de l'armée française pour couper toute retraite à Arnold. Il ajouta qu'il prierait M. de Rochambeau de me donner le comman-

dement de ce détachement, regardant comme très essentiel que les troupes françaises et américaines vécussent en bonne intelligence, ainsi que ceux qui les commandaient, et que l'officier français pût parler aux officiers américains et s'en faire comprendre.

Je restai deux jours au quartier général, et je pensai me noyer en repassant la rivière du Nord; elle charriait beaucoup de glaces, que la marée entraînait avec une telle rapidité qu'il fut impossible à mon bateau de gouverner; il vint en travers, et se remplit d'eau; il allait être submergé, lorsqu'un grand morceau de glace passa le long du bateau; nous sautâmes dessus, et de glaçons en glaçons nous fûmes environ trois heures à gagner le bord, après nous être crus vingt fois sans ressources.

A mon arrivée à Lebanon, je sus la mort de M. le chevalier de Ternay, que l'on dit mort de chagrin et je trouvai des ordres de M. de Rochambeau qui m'arrêtèrent quelques jours dans le Connecticut. Je me rendis ensuite à Rhode-Island, où l'on parlait publiquement de la sortie de l'escadre avec un détachement de l'armée. Je fus demander à M. de Rochambeau d'y être employé: il me reçut fort mal; je lui représentai que je demandais plutôt justice que grâce, puisque c'était mon tour à marcher. Il me dit qu'il n'y avait pas de tour à l'avant-garde: deux heures avant il disait le contraire; il ajouta qu'il aimait le zèle, mais que l'ardeur lui déplaisait. Je l'assurai

qu'il me corrigerait entièrement de celle de servir sous ses ordres; il se radoucit; me fit presque des excuses, me confia qu'il avait des obligations personnelles au marquis de Laval, qu'il n'avait pas d'autres moyens de les reconnaître; qu'il lui avait promis de ne pas l'employer sous un brigadier; que ce détachement devant opérer séparément du corps de M. de la Fayette, et n'être qu'indirectement à ses ordres, le marquis de Laval l'avait vivement désiré; je ne répondis rien, mais il dut voir sur mon visage que cela n'était pas juste. Je demandai à y aller comme volontaire; il dit que cela serait ridicule, et me refusa.

Dans la journée, M. de Rochambeau fit des réflexions, donna le commandement du détachement au baron de Vioménil, qui ne le demandait pas, et n'employa plus le marquis de Laval qu'en second, ce qu'il ne lui a pas encore pardonné.

Le général Washington arriva à Newport. Cet arrangement lui fut parfaitement désagréable, et il ne le cacha pas. M. de Rochambeau avait fait à la fois deux choses qui ne pouvaient lui plaire: il ne lui donnait pas l'officier qu'il demandait, et il lui en donnait un, au contraire, qui était le commandement de l'expédition à M. de la Fayette, à qui il avait voulu le donner; il fit apercevoir à M. de Rochambeau que ses prières pouvaient être considérées comme des ordres, mais il ne voulut rien changer à ce qu'il avait fait.

L'escadre commandée par M. Destouches, ancien capitaine de vaisseau, mit à la voile avec douze cents hommes de troupes, et peu de jours après le général Washington quitta Rhode-Island. Je le conduisis jusqu'à Stafford, et je retournai à mon régiment, où je reçus une lettre de M. de Rochambeau, qui me mandait que, comme il pouvait bien être attaqué pendant l'absence de l'escadre, il désirait que je revinsse près de lui. J'obéis.

Il y avait dix mois que nous étions partis de France : nous n'avions pas encore reçu une lettre ni un écu ; la frégate *l'Astrée* arriva, et nous apprit que M. de Montbarey et M. de Sartines avaient quitté le ministère et avaient été remplacés par M. de Ségur et M. de Castries, qui avaient décidé qu'il ne fallait pas employer de seconde division ; j'écrivis sur-le-champ pour demander avec instance les quatre cents hommes de mon régiment, que l'on avait gardés et que l'on ne pouvait me refuser sans une injustice atroce.

Environ dix-huit jours après le départ de l'escadre, on signala, par un temps de brumes, une escadre qui entra à toutes voiles dans la passe ; on battit la générale, toute l'armée prit les armes ; nous crûmes notre perte certaine. Nous ne croyions pas que ce fût notre escadre, et nous nous trompions, c'était elle ; elle avait si bien manœuvré qu'elle était arrivée à l'ouverture de la baie de Chesapeak vingt-quatre heures après l'escadre anglais, partie trois

jours plus tard. La journée avait été très glorieuse pour les armes du roi; mais les ennemis nous avaient empêchés d'entrer dans la baie, par conséquent Arnold était hors de tout danger. M. de la Fayette avait manqué son but et restait un peu dans l'embarras. Quelques-uns de nos vaisseaux avaient beaucoup souffert, particulièrement le *Conquérant*, sur lequel le marquis de Laval était embarqué, qui se battit à merveille, et perdit beaucoup de monde.

Je retournai encore une fois à Lebanon, où M. de Rochambeau me chargea de rassembler un grand nombre de chevaux propres à l'artillerie, et de tout préparer pour la marche de l'armée. Dans cette partie, la *Concorde*, frégate venant de France, ramena M. le vicomte de Rochambeau, qui n'avait pas même obtenu qu'on ne se moquât pas de lui, et M. de Barras, chef d'escadre, que l'on envoyait pour succéder à M. le chevalier de Ternay. Les nouvelles instructions de la cour firent désirer à M. de Rochambeau d'avoir une entrevue avec M. le général Washington, pour fixer le plan de campagne de l'armée et de l'escadre. M. de Barras remit à M. de Rochambeau ses pleins pouvoirs. Les généraux se virent encore à Harford.

Il fut officiellement décidé et signé dans cette conférence que l'armée française marcherait jusqu'à la rivière du Nord, qu'elle y joindrait l'armée américaine, et que les deux armées réunies s'approcheraient de New-York le plus possible; que l'escadre irait

attendre à Boston les forces de mer qui devaient venir d'Europe, attendu qu'elle ne serait pas en sûreté dans Rhode-Island, l'île n'étant plus gardée par des troupes de terre.

Les lettres que M. de Rochambeau avaient reçues par *la Concorde* lui avaient prouvé que ceux qu'il avait le mieux traités l'avaient peu ménagé dans leurs lettres, et principalement le marquis de Laval qui, sans mauvaises intentions, avait écrit librement à plusieurs femmes qui avaient montré ses lettres. Je n'avais pas parlé de lui, et mon silence devint un mérite; il me marqua plus de confiance, me montra son plan de campagne, et voulut m'emmener avec lui à Rhode-Island pour quelques dispositions préliminaires.

A peine arrivé à Newport, le chevalier de Chastelux, dont la tête vive ne peut être fixée longtemps sur les mêmes idées, crut qu'il serait plus avantageux que l'escadre attendit dans la rade de Rhode-Island, l'armée navale qui nous était annoncée pouvant la joindre beaucoup plus facilement dans la baie de Chesapeak, où il était probable qu'elle arriverait. Le chevalier de Chastelux en causa avec quelques capitaines de vaisseau : plusieurs furent de son avis. Il détermina M. de Rochambeau à en parler à M. de Barras et à lui proposer de faire décider ce point par un conseil de guerre composé d'officiers de terre et de mer. Le conseil décida que l'escadre resterait à Rhode-Island. Je m'y opposai tant que je pus : cela

passa à la pluralité des voix ; j'obtins seulement qu'il y resterait quatre cents hommes de troupes françaises et quelques milices américains, aux ordres de M. de Choisy.

Le conseil me chargea d'aller rendre compte au général Washington de ce qui venait de se passer. Je fus tenté de refuser la commission, qui était vraiment désagréable ; j'étais bien sûr qu'il serait fortement choqué de voir que l'on eût remis à la décision d'un conseil de guerre une chose déjà décidée et signée de lui et de M. de Rochambeau. J'étais le seul cependant que l'on pût y envoyer. Je fis une grande diligence ; j'arrivai à New-Windsor, et lui remis une lettre de M. de Rochambeau, fort embarrassée et fort mal écrite. Elle le mit dans une telle colère, qu'il n'y voulait répondre ; et ce ne fut que le troisième jour et par égard pour moi, qu'il me remit une réponse très froide, dans laquelle il disait qu'il s'en tenait à l'avis qu'il avait signé à la conférence de Harford : mais qu'il laissait M. de Rochambeau le maître de faire ce qu'il voudrait, et lui envoyait les ordres nécessaires pour assembler les milices dont il aurait besoin. Mon arrivée embarrassa M. de Rochambeau, à qui je ne cachai rien, et qui commençait à se repentir de ce qu'il avait fait. Un second conseil de guerre confirma ce qui avait été déterminé dans le premier : l'armée se mit en marche.

Pendant tout le cours de cette guerre, les Anglais semblent frappés d'aveuglement : ils font toujours ce

qu'il ne faut pas faire, et se refusent toujours aux avantages les plus clairs et les plus certains. Après le départ de l'armée, il suffisait d'attaquer l'escadre française dans Rhode-Island pour la détruire, ils n'en eurent pas même l'idée. L'armée française traversait l'Amérique dans le plus grand ordre et dans la plus grande discipline, prodige dont l'armée anglaise ni l'armée américaine n'avaient jamais donné d'exemple. Je couvrais la marche de l'armée à quinze milles environ sur la droite, à quarante milles environ de la rivière du Nord.

M. de Rochambeau reçut une lettre du général Washington, lui disant qu'il me destinait une commission secrète contenant un ordre pour moi de me trouver, par une marche forcée, avec mon régiment, le surlendemain, à un rendez-vous assez éloigné. M. de Rochambeau m'envoya chercher au milieu de la nuit à quinze milles de là, pour me donner les ordres du général Washington, qui n'entraît dans aucun détail avec lui. Je me trouvai exactement au lieu prescrit, quoique l'excessive chaleur et de très mauvais chemins rendissent cette marche infiniment difficile. Le général Washington s'y trouva fort en avant des deux armées, et me dit qu'il me destinait à surprendre un corps de troupes anglaises campées en avant de New-York pour soutenir le fort Kniphansen, que l'on regardait comme la clef des fortifications de New-York.

Je devais marcher toute la nuit pour les attaquer



Monsieu pinz^o



Apothéose de Louis XVI

Image allégorique sur la mort de Louis XVI.

avant le point du jour ; il joignit à mon régiment un régiment de dragons américains, quelques compagnies de cheveau-légers et quelques bataillons d'infanterie légère américaine. Il avait envoyé par un autre chemin, à environ six milles sur la droite, le général Lincoln, avec un corps de trois mille hommes pour surprendre le fort Kniphansen, que j'empêcherais d'être secouru. Il ne devrait se montrer que lorsque mon attaque serait commencée, quand je lui ferai dire de commencer la sienne. Il s'amusa à fusiller avec un petit poste qui ne l'avait pas vu et découvrit tout le corps que je devais surprendre. Il rentra dans le fort, fit une sortie sur le général Lincoln, qui fut battu, et qui allait être perdu et coupé de l'armée si je ne m'étais pas promptement porté à son secours.

Quoique mes troupes fussent harassées de fatigue, je marchai sur les Anglais ; je chargeai leur cavalerie, et mon infanterie fusilla avec la leur. Le général Lincoln en profita pour faire sa retraite en assez mauvais ordre. Il avait deux ou trois cents hommes tués ou pris, et beaucoup de blessés. Quand je le vis en sûreté, je commençai la mienne, qui se fit très heureusement, car je ne perdis presque personne.

Je rejoignis le général Washington, qui marchait avec un détachement très considérable de son armée au secours du général Lincoln, dont il était très inquiet ; mais ses troupes étaient tellement fatiguées, qu'elles ne pouvaient aller plus loin. Il montra la plus

grande joie de me revoir, et à l'ordre donna à ma division les éloges les plus flatteurs. Il voulut profiter de l'occasion pour faire une reconnaissance de très près sur New-York. Je l'accompagnai avec une centaine de hussards; nous essayâmes beaucoup de coups de fusils et de coups de canon, mais nous vîmes tout ce que nous voulions voir. Ce détachement dura trois jours et trois nuits, et fut excessivement fatigant, car nous fûmes jour et nuit sur pied, et nous n'eûmes rien à manger que les fruits que nous rencontrâmes le long du chemin. Le général Washington écrivit à M. de Rochambeau la lettre la plus honnête pour moi; mais mon général oublia d'en faire mention dans ses lettres de France.

Je fus camper à White-Plains, où les deux armées vinrent se réunir le lendemain. Le général Washington me donna le commandement des deux avant-gardes. Nous restâmes six semaines dans ce camp, où je fus très fatigué, faisant des fourrages continuels fort étendus, et jusqu'à la vue des postes de l'ennemi. Le général Washington et M. de Rochambeau voulurent encore faire une reconnaissance sur New-York; je fus chargé de la couvrir avec toute la cavalerie des deux armées, toute l'infanterie légère américaine et un bataillon de grenadiers et chasseurs français. Un détachement considérable des deux armées, aux ordres du chevalier de Chastellux et du général Heatre, prit une position à quelque distance, pour que je pusse faire ma retraite sur lui en cas d'acci-

dent. Je repliai facilement tout ce que je trouvais sur mon passage, et je fis quelques prisonniers. Les généraux mirent deux jours à faire leur reconnaissance, qui fut dangereuse, car ils essayèrent un feu très vif de canon et de mousqueterie.

Nous décampâmes de Wite-Plains quelques jours après, pour aller passer la rivière du Nord à Ringsferry. Heureusement les Anglais ne sortirent pas de New-York pour nous suivre; car la marche ayant été mal ouverte à travers des marais, l'artillerie toute entière et les équipages de l'armée y restèrent embourbés pendant trente-six heures, sans autre escorte que mon régiment et un bataillon de grenadiers et chasseurs qui composaient toute l'arrière-garde à mes ordres.

Après le passage de la rivière du Nord, qui fut long et difficile, mais que les Anglais ne cherchèrent pas à troubler, l'armée, pour la facilité des vivres et des fourrages, marcha en deux divisions à un jour de distance : l'armée américaine marchait par un autre chemin, peu éloigné du nôtre. Nous étions obligés de traverser les Jerseys, et de faire environ soixante-dix milles à quinze ou vingt milles de senne-mis et souvent plus près. Nous ne doutions pas qu'ils ne s'opposassent à notre passage, ce qu'ils eussent certainement fait avec succès. M. de Rochambean leur avait fait croire que son projet était d'attaquer New-York, ayant envoyé un commissaire des guerres intelligent avec une forte escorte établir des

fours et des magasins à Chatam près de New-York.

M. de Rochambeau était allé en avant à Philadelphie avec le général Washington pour rassembler tout ce qui était nécessaire à la marche de l'armée en Virginie. Nous étions campés dans les Jerseys, à Summers et Courthouse. M. le baron de Vioménil commandait la première division de l'armée, composée d'une brigade d'infanterie, de l'artillerie et de mon régiment. Nous reçûmes avis que mille hommes de la garnison de New-York avaient un ordre de se tenir prêts à marcher, et que les troupes légères n'étaient pas à un mille de nous. M. le baron de Vioménil, qu'un coup de pied de cheval obligeait à aller en voiture, ne savait quel parti prendre. Il était en effet presque sans ressources s'il eût été attaqué.

Je crus que le plus grand service qu'il y aurait à lui rendre était d'aller au-devant des ennemis le plus loin possible, afin de lui donner le temps de se retirer dans les bois. J'envoyai de fortes patrouilles sur tous les chemins par lesquels les Anglais pouvaient arriver. Je pris cinquante hussards bien montés et je fus moi-même à plus de cinquante milles sur le chemin de Brunswick, par lequel ils étaient le plus probablement attendus. Je rencontrai deux ou trois fortes patrouilles de troupes légères, qui se replièrent après avoir tiré quelques coups de pistolet avec mes hussards. Je m'assurai que l'armée anglaise ne marchait pas, et je fus rassurer le baron Vioménil.

Quelques instances que l'on eût faites auprès de sir Henry Clinton, il avait été impossible de le décider à sortir de New-York, voulant toujours croire qu'il allait y être attaqué ; il rappela même les troupes légères qu'il avait dehors. Nous arrivâmes à Philadelphie, le général Washington apprit que M. de Grasse avait mouillé dans la baie de Chesapeake avec plus de trente vaisseaux de ligne et y avait débarqué M. de Saint-Simon avec trois mille hommes de troupes de terre. Je n'ai jamais vu d'homme pénétré d'une joie plus vive et plus franche que le fut le général Washington. Nous apprîmes en même temps que lord Cornwallis avait reçu ordre de sir Henry Clinton de ne pas retourner à Portsmouth, qui était un excellent poste, de se fortifier à Yorktown jusqu'à ce qu'il y fût secouru.

En arrivant à la tête de l'Elke dans le fond de la baie de Chesapeake, craignant que milord Cornwallis n'embarassât beaucoup M. de la Fayette, dont la division ne consistait que dans deux mille Américains et les troupes légères de M. de Saint-Simon, il fit embarquer sur toutes sortes de bateaux les grenadiers et chasseurs de l'armée et toute l'infanterie de mon régiment, aux ordres de M. de Custine. Je demandai à marcher avec mon infanterie, persuadé que ces troupes là tireraient des coups de fusil avant les autres. Le général Lincoln nous suivit aussi par eau à quelque distance avec l'infanterie légère américaine. M. de Custine, pressé d'arriver le premier,

prit un sloop qui marchait bien, et alla sans s'arrêter et sans me donner aucun ordre jusqu'à la rivière de James. Le troisième jour de notre embarquement, nous eûmes un très mauvais temps. Les bateaux étaient détestables; deux ou trois chavirèrent, et nous eûmes sept ou huit hommes de noyés. Le temps nous obligea de mouiller devant Annapolis; comme nous allions remettre à la voile, le général Washington m'envoya dire par un aide de camp de faire débarquer les troupes et de ne pas partir avant d'avoir reçu de nouveaux ordres.

L'escadre anglaise ayant paru devant la baie de Chesapeak, M. de Grasse était sorti pour la combattre, et n'était pas encore rentré. Trois jours après, une corvette du roi nous vint annoncer que M. de Grasse avait battu l'armée anglaise, lui avait pris deux frégates, et était revenu mouiller dans la baie. Je fis sur-le-champ rembarquer mes troupes. Nous eûmes presque toujours des vents contraires et nous fûmes dix jours à nous rendre à l'ouverture de la rivière de James.

J'y trouvai M. de Custine; et comme je lui rendais compte de ce qui s'était passé pendant son absence, le général Washington et M. de Rochambeau, qui étaient à peu de distance sur une corvette, m'envoyèrent dire d'aller à leur bord. Le général Washington me dit que lord Cornwallis ayant envoyé toute sa cavalerie et un corps de troupes assez considérable à Gloucester, vis-à-vis de York, il craignait qu'il

ne voulût se retirer par là, et qu'en conséquence il l'avait envoyé observer par un corps de trois mille hommes de milice aux ordres du brigadier général continental Wiedon, assez bon maréchal mais détestant la guerre, qu'il n'avait jamais voulu faire, et surtout se mourant de peur des coups de fusil. Devenu brigadier général par hasard, le respectable officier était mon ancien de commission de brigadier : le général Washington en était plus affligé que moi, car il me destinait ce commandement. Il me dit qu'il écrirait au général Wiedon qu'il lui en conserverait les honneurs, mais qu'il lui défendrait de se mêler de rien. Je lui représentai que nous ne connaissions pas cette manière de servir : que si le général Wiedon était à mes ordres, je le ferai très certainement obéir, mais qu'étant aux siens je lui obéirais très exactement ; que je ne me sentais pas de répugnance à servir sous lui, s'il le jugeait, et qu'il pouvait compter que je vivrais à merveille avec lui.

J'allai avec mon régiment joindre le corps du général Wiedon. La manière dont il bloquait Gloucester était bizarre : il était à plus de quinze milles des postes des ennemis, se mourait de peur, et n'osait envoyer une patrouille à un demi-mille de son camp. C'était le meilleur homme du monde, et tout ce qu'il désirait était de ne se mêler de rien. Je lui proposai de se rapprocher de Gloucester, et d'aller le lendemain faire une reconnaissance près des postes anglais ; il y consentit, et nous y fûmes avec cinquante

hussards. Quand nous fûmes à six ou sept milles des ennemis, il me dit qu'il croyait inutile et très dangereux d'aller plus loin, et que nous n'en verrions pas davantage : je le pressai tellement, qu'il n'osa me refuser de me suivre. Je repliai les postes des ennemis et je m'approchai assez près pour prendre une idée juste de leur position. Mon général était au désespoir ; il me dit qu'il n'irait plus avec moi, qu'il ne voulait pas se faire tuer.

Je rendis compte à M. de Rochambeau de ce que j'avais vu ; je lui mandai qu'on ne pouvait compter sur la milice américaine, et qu'il était indispensable de m'envoyer deux bataillons d'infanterie française de plus. Je n'avais ni artillerie ni vivres, ni poudre. Je lui en demandai : il envoya sur-le-champ de l'artillerie et huit cents hommes tirés des garnisons des vaisseaux aux ordres de M. de Choisy, qui, par son ancienneté, commanda le général Wiedon et moi.

M. de Choisy est un bon et brave homme, ridiculement violent, constamment en colère, faisant des scènes à tout le monde, et n'ayant jamais le sens commun. Il commença par envoyer promener le général Wiedon et toute la milice, leur dit qu'ils étaient des poltrons, et en cinq minutes il leur fit presque autant de peur que les Anglais, et assurément c'était beaucoup dire. Il voulut dès le lendemain aller occuper le camp que j'avais reconnu. Le général Wiedon aima mieux venir un jour plus tard,

et resta avec environ six cents hommes de sa division.

Un moment avant d'entrer dans la plaine de Gloucester, des dragons de l'État de Virginie vinrent, très effrayés, nous dire qu'ils avaient vu des dragons anglais dehors, et que, crainte d'accident, ils étaient venus à toutes jambes, sans plus examiner. Je me portai en avant pour tâcher d'en savoir davantage. J'aperçus une fort jolie femme à la porte d'une petite maison, sur le grand chemin ; je fus la questionner ; elle me dit que dans l'instant même le colonel Tarleton sortait de chez elle ; qu'elle ne savait pas s'il était sorti beaucoup de troupes de Gloucester ; que le colonel Tarleton désirait beaucoup *to shake hand with the french duke* ¹. Je l'assurai que j'arrivais exprès pour lui donner cette satisfaction. Elle me plaignit beaucoup, pensant, je crois, par expérience, qu'il était impossible de résister à Tarleton : les troupes américaines étaient dans le même cas.

Je n'étais pas à cent pas de là que j'entendis mon avant-garde tirer des coups de pistolet. J'avançai au grand galop pour trouver un terrain sur lequel je pus me mettre en bataille. J'aperçus en arrivant la cavalerie anglaise trois fois plus nombreuse que la mienne ; je la chargeai sans m'arrêter ; nous nous joignîmes. Tarleton me distingua, et vint à moi le pistolet haut. Nous allions nous battre entre deux troupes, lorsque

1. Serrer la main du duc français.

son cheval fut renversé par un de ses dragons poursuivi par un de mes lanciers. Je courus sur lui pour le prendre ; une troupe de dragons anglais se jeta entre nous deux, et protégea sa retraite : son cheval me resta. Il me chargea une deuxième fois sans me rompre ; je chargeai une troisième, culbutai une partie de sa cavalerie, et le poursuivis jusque sous les retranchements de Gloucester. Il perdit un officier, une cinquantaine d'hommes, et je fis un assez grand nombre de prisonniers.

M. de Choisy établit son camp à un mille et demi de Gloucester ; nos patrouilles fusillaient continuellement avec celles des Anglais, et nous ne dormîmes pas un seul instant pendant le siège. M. le baron de Vioménil devant attaquer deux redoutes des ouvrages d'York, M. de Choisy eut ordre de faire une fausse attaque sur Gloucester ; il crut pouvoir en faire une réelle, et emporter les retranchements l'épée à la main. Il fit, en conséquence, distribuer des haches à la milice américaine pour couper les palissades. Au premier coup de fusil, la moitié jeta les haches et les fusils pour courir plus vite. Ainsi abandonné, il se retira sur moi avec quelques compagnies d'infanterie française et perdit une douzaine d'hommes.

Le surlendemain milord Cornwallis demanda à capituler. M. de Rochambeau me destina à porter cette grande nouvelle en France et m'envoya chercher. Je ne me souciais pas d'aller en Europe ; je lui conseillai d'y envoyer M. de Charlus ; ce qui le

raccommoderait avec M. de Castries, et ferait peut-être que son armée en serait mieux traitée. Je ne pus l'y décider; il me dit que j'avais eu la première action, que je devais porter la nouvelle; que M. le comte Guillaume de Deux-Ponts avait eu la seconde et porterait les détails: le comte de Charlus ne lui pardonna jamais ni à moi non plus. Je m'embarquai sur la frégate du roi *la Surveillante*, et après vingt-deux jours de traversée j'arrivai à Brest et me rendis à Versailles sans perdre de temps.

En arrivant à Versailles, je trouvai M. de Maurepas mourant; à peine avait-il sa connaissance: il me reconnut cependant, et me reçut de la manière la plus touchante. Il me recommanda fortement au roi et à ses ministres, qui lui promirent d'exécuter ce qu'il avait eu l'intention de faire pour moi. Il mourut le surlendemain et M. de Castries et M. de Ségur me traitèrent aussi mal qu'ils purent.

Ma nouvelle causa au roi la plus grande joie: je le trouvai chez la reine; il me fit beaucoup de questions et me dit beaucoup de choses honnêtes. Il me demanda si je comptais retourner en Amérique; je lui répondis que oui; il ajouta que je pouvais assurer son armée qu'elle serait parfaitement bien traitée, mieux qu'aucune autre ne l'eût jamais été. M. de Ségur était présent. Je répondis que j'étais prêt à porter les grâces en Amérique dans quinze jours. Je conseillai à M. de Ségur de travailler sur-le-champ avec le roi; il me dit qu'il voulait attendre l'arrivée

du comte Guillaume de Deux-Ponts, ne se pressa pas ensuite, finit enfin par travailler avec le roi et me dit que je partirais pour Brest la semaine suivante. Je demandai à voir l'état des grâces que je portais ; il ne le permit pas ; je sus par les bureaux que l'armée était horriblement traitée.

Je pouvais d'ailleurs en juger par moi-même. Ce que M. de Ségur appelait une grande grâce, c'était de m'écrire de la part du roi qu'en considération de mes services en Amérique Sa Majesté me permettait de conserver à la paix mon régiment, dans le département de la Guerre, sous la formation d'un régiment de hussards, et de m'en laisser le commandement toute ma vie ; c'était un peu moins que les engagements pris avec moi au commencement de la guerre, puisque je devais avoir en propriété le premier régiment étranger à cheval vacant ou à créer, et moins que je n'avais dans le moment même, puisque j'étais inspecteur de mon corps. Je refusai de porter les grâces ; M. de Ségur s'en choqua, et je m'en embarrassai fort peu.

M. de Castries m'avait encore plus maltraité : au lieu de m'envoyer les quatre cents hommes de mon régiment restés à Brest, il les avait destinés à la conquête des forts de Demeray et d'Annamabao, en Afrique, et les fit laisser pour garnison jusqu'à la paix dans le lieu le plus malsain de l'univers ; c'était annoncer bien clairement le projet de m'ôter tous les moyens de servir utilement. M. de Castries, d'ail-

leurs, n'accorda pas la moindre grâce à mon régiment, pas même aux officiers qui avaient eu les actions les plus brillantes.

Je retrouvai M^{me} de Coigny plus aimable que jamais ; elle me marqua de l'intérêt et il me fut impossible de ne pas céder au penchant irrésistible qui m'entraînait vers elle ; je la voyais presque tous les jours, et tous les jours je m'attachais davantage à elle. Je n'avais jamais vu tant d'esprit, tant de grâce, qui ne ressemblaient en rien à l'esprit et aux grâces des autres. Je me disais qu'il n'était pas raisonnable de l'aimer, que cela me rendrait bien malheureux ; mais aucun bonheur ne me convenait autant. On me disait sans cesse que M^{me} de Coigny était coquette, qu'elle était légère, qu'elle se moquerait sans pitié de quiconque oserait l'aimer. Je n'en ai jamais été alarmé un instant ; sa sensibilité m'avait frappé presque aussitôt que son esprit. Je n'espérais pas lui plaire, mon cœur une fois connu d'elle ne pouvait manquer d'en être plaint ; je gardais mon secret, mais l'idée de mon départ commençait à m'affliger et il ne lui était pas difficile d'en deviner la cause.

Je rencontrai à Paris M^{me} Robinson, premier attachement du prince de Galles, dont les papiers anglais avaient tant parlé sous le nom de Perdita. Elle était gaie, vive, franche et bon enfant ; elle ne parlait pas français ; je fus un objet piquant pour elle, un homme qui avait apporté une grande nouvelle, qui revenait

de la guerre, qui y retournait sur-le-champ; il avait beaucoup souffert, il souffrait beaucoup encore. Elle crut ne pouvoir trop faire pour lui; j'eus donc Perdita, je ne le cachai pas à M^{me} de Coigny. « Qu'im-
« portent mes actions, me disais-je sans cesse; si elle
« peut lire dans mon cœur? »

Perdita acheva de me brouiller avec M^{me} de Martainville; je l'avais trouvée brouillée à couteau tiré avec M^{me} Dillon et M. de Guémené; elle avait voulu exiger de moi de cesser de les voir, ce que j'avais refusé net. Nous étions assez froidement ensemble; elle sut que j'avais Perdita: cela augmenta son humeur; elle me dit que je devais choisir, de cesser d'aller chez M^{me} Dillon, ou de cesser d'aller chez elle. Mon choix fut bientôt fait. M^{me} de Martainville s'en repentit bientôt et voulut se raccommo-der avec moi, mais inutilement.

Perdita partit pour l'Angleterre, et désira si vivement que je l'accompagne jusqu'à Calais, que je ne pus la refuser. Le sacrifice était grand, car le jour même je devais dîner chez M^{me} de Gontaud, avec M^{me} de Coigny: j'écrivis à M^{me} de Coigny que je ne dînerais pas avec elle; et je saisis cette occasion bizarre de l'assurer que je l'adorais et que, quoi qu'il en pût arriver, je l'adorerais toute ma vie. Il n'y avait pas une autre femme qui pût m'entendre. M^{me} de Coigny me compromit parfaitement, me crut, et m'écrivit quelques mots sans répondre à ma déclaration. Sa conduite avec moi fut simple et sensible:

elle ne me montra point de colère, parce qu'elle n'en ressentait pas, point de doute sur ma sincérité, parce qu'elle n'en avait point; elle ne me dit pas qu'elle ne m'aimerait jamais.

Je voyais beaucoup de gens occupés d'elle; quelques-uns étaient redoutables pour moi, je savais tout ce que j'avais de désavantage; je n'avais plus ni la grâce ni la gaieté de la jeunesse, mais j'avais un cœur qu'elle connaissait qui ressemblait beaucoup au sien; et j'espérais de tous deux. Je trouvais à l'aimer sans rien prévoir un bonheur que ne m'avait jamais donné l'amour. Je m'efforçais d'être prudent, patient, circonspect, j'étais prêt à tout sacrifier sans balancer à la crainte de la compromettre; rien n'était perdu avec cette âme céleste, rien ne lui échappait, tout était senti et par conséquent récompensé; je n'allais pas chez M^{me} de Coigny, je ne la voyais pas seule; je pouvais rarement lui dire que je l'aimais, mais je pouvais le lui écrire; je ne la rencontrais pas sans lui donner un billet, elle le recevait avec intérêt, sans en paraître importunée; je pouvais être beaucoup plus heureux, mais je ne connaissais personne qui le fût encore autant que moi.

Au dîner de l'hôtel de ville M^{me} de Coigny, parfaitement bien mise, avait une grande plume de héron noir, à droite sur le devant de son habit; voir cette plume et la désirer fut l'affaire du même instant: j'en attendais du bonheur et du courage: jamais chevalier errant ne désira rien avec plus d'ardeur et de pureté.



L'exécution de Marie-Antoinette
d'après une médaille autrichienne.

M. de Coigny voulut aller en Amérique. M^{me} de Coigny en fut au désespoir. Je fus aussi pénétré de douleur. Je ne croyais pas que le départ de M. de Coigny pût me coûter tant de peines. Toujours vraie, toujours sensible, M^{me} de Coigny ne me cacha ni ses larmes ni la pitié que je lui inspirais. Elle reconduisit sans en rien dire son mari jusqu'à Rennes : elle se douta bien que cela serait désapprouvé ; elle m'écrivit en partant un billet qui commençait par ses mots : *Sachez défendre ce que vous savez si bien aimer*. Trop supérieure pour ne pas être enviée, on voulut l'accuser d'exagération, d'affectation, de fausseté même ; je la défendis de bonne foi, moi que sa douleur avait rendu si malheureux. Elle revint, et fut contente de ma conduite.

Le hasard m'avait fait rencontrer pendant le courant de l'hiver le duc de Coigny ; j'allais chez M^{me} de Coigny, je la voyais presque tous les jours chez M^{me} de Guéméné, chez M^{me} de Gontaut ou chez elle. Ce bonheur ne dura pas longtemps. M. de Ségur, avec toute la disgrâce dont il était capable, voulait me faire partir trois mois plus tôt que cela n'était nécessaire. Je n'osai insister beaucoup pour attendre la seconde frégate ; cela m'eût cependant été très facile. Tout le monde était révolté de la manière dont les ministres me traitaient.

M^{me} de Polignac, qui ne me craignait plus et pour qui il était quelquefois embarrassant d'avoir dans la société des personnes auxquelles la reine témoignât

de la bienveillance, paraissait désirer de se lier davantage avec moi. On me fit des propositions de rester : on se chargerait de m'en donner les moyens ; je les refusai tous. Il était bien tentant de rester pour M^{me} de Coigny, je partis pour elle. Je craignais trop qu'on ne devinât mes véritables raisons, je n'osais même donner celle des couches de M^{me} de Montbazon, pour lesquelles M. et M^{me} de Guémené désiraient fort que je restasse.

M^{me} de Coigny fut fâchée de mon départ. J'osai croire qu'elle m'aimait. Elle ne me le dit pas cependant, et continua d'être sensible et sévère. Le soir de mon départ, je coupai de ses cheveux ; elle me les redemanda, je les lui rendis sans hésiter. Elle les prit en me regardant ; je vis des larmes dans ses yeux, je n'avais pas tout perdu. Elle seule, j'espère, peut se faire une idée de mon désespoir quand il fallut partir ; elle seule pouvait me faire sentir à quel excès je pouvais être heureux ou malheureux. Je partis ; je n'avais jamais rien fait de si difficile : mon cœur était plein d'amour, de désespoir et de confiance.

J'arrivai à Brest le jour que l'on vit paraître l'escadre anglaise ; cela n'empêcha pas le convoi de l'Inde de sortir le surlendemain et d'être pris dans les vingt-quatre heures. J'écrivais toutes les postes à M^{me} de Coigny. Je craignais que toutes mes lettres ne l'ennuyassent. Je faisais ce que je pouvais pour qu'elles ne fussent pas longues. J'y réussissais rarement ; elle me plaignait ; elle m'écrivait souvent,

cela est vrai : je vivais de ses lettres. Je n'en ai jamais décacheté une sans une joie, sans une reconnaissance inexprimables. Nous restâmes longtemps à Brest, successivement enfermés par les vents et par les Anglais. Je demandai avec instance cette plume à laquelle j'avais attaché tant d'idées de bonheur. M^{me} de Coigny me répondit qu'il était impossible de me l'envoyer; qu'un jour elle m'en dirait les raisons: je fus bien convaincu qu'elle était fâchée de ne pas me la donner; je ne pouvais cependant me consoler de ne la pas avoir.

Nous partîmes enfin de Brest le 17 mai, par un temps très douteux et presque à vue des Anglais; nous reçûmes en sortant du goulet un coup de vent horrible; nous fûmes quatre jours au moment d'être pris, ou en perdition sur la côte. J'avoue que j'aurais été charmé d'être pris: j'aurais revu M^{me} de Coigny; il n'y avait ni guerre ni gloire qui valût cela. Nous relâchâmes dans la rivière de Nantes, notre frégate étant fort endommagée. Le capitaine de *la Gloire* envoya un courrier à M. de Castries pour lui en rendre compte et pour lui dire qu'il irait se réparer à Lorient dès que les vents le lui permettraient. Nous fûmes à Nantes. J'avais le temps d'aller à Paris; j'écrivis à M^{me} de Coigny pour lui demander s'il ne serait pas possible que je la visse une demi-heure; je la priais de me refuser sans balancer, pour peu qu'elle y trouvât le moindre inconvénient, et de m'adresser poste restante sa réponse à Tours ou à

Orléans, où j'irais la chercher ; je la suppliais de ne consulter personne : elle suffisait pour disposer de moi, et je désirais qu'elle prît le parti le plus sage, fût-il le plus dur.

Je ne trouvai des lettres ni à Tours ni à Orléans. J'attendis ; il y en vint une enfin ; elle était de M. de L'Isle. Il me mandait que M^{me} de Coigny serait charmée de me voir, mais qu'elle pensait qu'il serait plus sage de ne pas venir à Paris ; que cependant elle me laissait le maître. Pas un mot de M^{me} de Coigny ; il lui était si facile de me refuser et de me consoler, elle n'avait pas voulu disposer de moi ; elle n'avait pas eu la bonté de me dire : *Je ne veux pas*. Elle avait employé un tiers ! elle ne m'avait pas écrit ! c'était bien plus qu'il n'en fallait pour me déchirer l'âme. J'ai éprouvé de grands malheurs, je n'en ai senti aucun plus vivement que celui-là ; ma douleur fut si vive, que pendant dix ou douze jours il me fut impossible de lui écrire.

Je fus à la Rochelle voir M. de Voyer, et je retournai à Lorient joindre ma triste frégate. M^{me} de Coigny répondit à mes plaintes avec une indulgence, une grâce qui me rassurèrent et me rendirent ma tranquillité : il ne me resta plus que le repentir de l'avoir tourmentée de mes peines. Notre frégate reçut l'ordre d'aller à Rochefort joindre *l'Aigle* pour partir avec elle. J'y retournai par terre. Nous attendîmes M. de la Fayette, que ses affaires politiques retenaient à la cour pendant trois semaines : il manda qu'il ne

viendrait pas. M. de la Touche m'offrit sa chambre, que j'acceptai. Nous mîmes à la voile de la Rochelle, le 14 juillet. Dès le lendemain nous eûmes un fort abordage avec la frégate française *la Cérés* ; elle nous fit beaucoup de mal et pensa nous en faire bien davantage. La maladie se mit dans notre équipage ; tous les jours il nous mourait du monde, et le besoin de rafraîchissements pour nos malades nous obligea de relâcher à Tercère, une des îles Açores. Je n'ai jamais vu de mœurs plus bizarres et mêler si plaisamment l'amour de Dieu à l'autre.

Après avoir pris des bœufs, des légumes et de l'eau, nous mîmes à la voile. Causant un jour avec M. de Bozan, embarqué aussi sur *l'Aigle*, il me parla de M^{me} de Coigny et de tous ses agréments. Il n'y avait pas de conversation qui pût me plaire davantage : cela ne dura pas longtemps, car il me dit que M. de Chabot en était fort amoureux et qu'il ne doutait pas qu'elle n'eût du goût pour lui. Il était nuit, heureusement ; ô mon Dieu !... je n'y pense pas sans frémir ; ma confiance inaltérable en M^{me} de Coigny me soutint : elle n'avait été ni fausse, ni barbare. J'eus la force de lui écrire avant d'arriver aux Açores, et ma lettre partit de la Tercère par le Portugal. Rien cependant ne pouvait détruire l'impression profonde que ma conversation avec Bozan avait faite sur moi : je devenais tous les jours plus mortellement triste ; mes forces succombèrent à la fin, et j'eus une fièvre violente, avec de très forts redoublements et du délire.

Je m'en aperçus; je craignis de me trahir, et je défendis qu'on laissât entrer qui que ce fût dans ma chambre, excepté deux domestiques anglais qui parlaient à peine français.

J'avais raison, car j'étais uniquement occupé de M^{me} de Coigny; et j'avais encore raison, je la nommais sans cesse, je lui écrivis toutes les fois que la fièvre m'en laissait la force; penser à elle était ma seule consolation. J'avais le bonheur d'en sentir toute la force; son idée, ses lettres charmaient mes maux, quoique je souffrisse beaucoup. Je répétais sans cesse: *Ma pensée me soutient, je ne mourrai pas.* Dans mon délire, je parlais de cette plume que j'avais tant désirée.

Il y avait douze jours que j'étais malade, lorsque nous rencontrâmes dans la nuit un vaisseau de 74, avec lequel nous fûmes obligés de nous battre. On défit ma chambre; on me porta sur le pont plus mort que vif. J'avais attaché les lettres de M^{me} de Coigny sur mon cœur, et j'avais exigé que l'on me jetât dans la mer sans me déshabiller si j'étais tué ou si je mourais pendant le combat. Je fus pendant trois heures le témoin inutile d'un engagement très vif. Nous nous battîmes toujours à la portée du pistolet, et nous nous fîmes enfin abandonner du vaisseau anglais, après avoir été vingt fois au moment d'être anéantis. Nous eûmes à notre bord une vingtaine d'hommes tués. Le vaisseau anglais était si maltraité, que nous l'aurions pris facilement si nous

n'avions pas aperçu à l'horizon des bâtiments qui faisaient route sur lui. Ce vaisseau était l'*Hector*, vaisseau français de 74 pris sur M. de Grasse par l'amiral Rodney : il coula bas quelques jours après sur le banc de Terre-Neuve, et sauva son équipage avec beaucoup de peine ; nous lui avons tué plus de cent cinquante hommes.

Je fus le lendemain plus malade que jamais. Huit jours après notre combat, nous arrivâmes sur les côtes de l'Amérique, à l'ouverture de la Delaware. Nous mouillâmes, et nous envoyâmes un canot à terre pour chercher des pilotes, l'entrée de la Delaware étant difficile et dangereuse. Un coup de vent fit chavirer notre canot, et presque tous ceux qui étaient dedans périrent. Il ne nous vint pas de pilotes ; mais, au point du jour, nous aperçûmes une escadre anglaise de sept bâtiments de guerre qui venaient sur nous toutes voiles dehors : nous fûmes forcés d'appareiller et d'entrer dans la rivière sans pilotes. Nous vîmes enfin arriver le canot de *la Gloire*, à qui il n'était pas arrivé d'accident et qui nous ramenait des pilotes. Nous apprîmes par eux que nous étions dans le mauvais chenal, et perdus sans ressources. M. de Latouche s'enfonça encore deux lieues dans le chenal ; et, voyant qu'il ne lui restait plus d'espoir, il se détermina à envoyer à terre les paquets de la cour, l'argent et les passagers. M. de Latouche échoua le lendemain, coupa ses mâts, fit tout ce qu'il put pour rendre sa frégate inutile aux Anglais,

et fut pris ; *la Gloire*, qui tirait moins d'eau, après avoir touché longtemps, passa enfin et arriva saine et sauve à Philadelphie. On nous mit à terre à environ une lieue d'aucune habitation, sans avoir emporté une seule chemise.

J'avais encore la fièvre, je pouvais à peine me soutenir, et je n'aurais jamais pu gagner une maison sans un nègre très fort qui me donna le bras. Dès que nous eûmes mis l'argent en sûreté, je m'acheminai doucement vers Philadelphie. Ma fièvre était devenue lente ; je m'évanouissais à chaque instant ; les médecins français et américains s'accordèrent pour prononcer que je mourrais avant la fin de l'automne.

Il partit un vaisseau pour l'Europe ; j'eus occasion d'écrire à M^{me} de Coigny, cela me fit un bien infini. Les médecins avaient déclaré qu'il était impossible que je pensasse à joindre l'armée, lorsque M. de Rochambeau envoya un de ses aides de camp porter des lettres au chevalier de la Luzerne, et m'écrivit de faire l'impossible pour venir au camp, qu'il avait des choses de la plus grande importance à me communiquer. Je me décidai sans consulter personne ; je montai à cheval, et partis pour le camp ; autant valait mourir en chemin que dans Philadelphie. La route me fit du bien. J'étais déjà beaucoup mieux quand j'arrivai au quartier général.

M. de Rochambeau me vit arriver avec plaisir ; il me dit que la plus grande partie de son armée allait

s'embarquer à Boston, qu'il laissait quelque temps en Amérique, et que lui de sa personne retournerait en France et qu'il me donnerait le commandement de ses troupes. L'armée décampa dix ou douze jours après. Je repassai la rivière du Nord, et fut prendre mes quartiers d'hiver dans le comté de Delaware. Ma santé se rétablit ; je ne désirais plus que des lettres, et nous n'en recevions pas.

La frégate *la Danaé* revint enfin : j'appris par elle bien des malheurs ; elle ne m'apporta pas la consolation que j'espérais, pas un mot de M^{me} de Coigny ; M. de Voyer était mort, j'avais perdu M^{me} Dillon. Il ne restait rien dans le monde à mon malheureux ami : sa maîtresse ; son honneur, sa fortune, celle de ses enfants, celle de beaucoup d'autres, il avait tout perdu à la fois : peut-être, je n'avais plus rien moi-même ; ce fut ce qui m'inquiéta le moins. Je fus au moment de tout quitter pour aller joindre l'infortuné M. de Guémené, en quelque lieu qu'il fût ; des considérations trop longues à expliquer ici me retinrent.

Point de lettres de M. ni de M^{me} de Guémené, point de mes gens d'affaires, pas le moindre détail sur l'affreuse nouvelle, la crainte que M^{me} de Coigny ne fût malade ; elle m'avait écrit ou il lui avait été impossible d'écrire ; je n'ai pas à me reprocher de l'avoir un moment soupçonnée de négligence. Lorsqu'elle seule me restait, sûr de son cœur comme du mien, je me disais à chaque instant : Elle peut ne pas

m'aimer, elle ne peut pas ne pas vouloir me consoler. Hélas ! à deux mille lieues d'elle, existait-elle encore ! Mes idées et mes craintes variaient à chaque instant ; je me tourmentais et je me rassurais. Tout le monde n'était pas sans pitié ; je n'avais point de confident, mais M^{me} de Montbazon, mais M. de L'Isle savaient que M^{me} de Coigny m'était bien chère ; ils m'auraient donné de ses nouvelles dans tous les ports ; une méprise du jour, l'oubli d'un domestique, l'inexactitude de la poste m'avaient sans doute empêché de recevoir mes lettres ; je n'en avais pas de plusieurs personnes qui m'écrivaient habituellement ; je ne les croyais pourtant pas malades, je pouvais donc espérer que M^{me} de Coigny ne l'était pas.

Telle était ma cruelle situation quand M. de Rochambeau partit pour la France. J'écrivis à M^{me} de Coigny ; j'étais sûr qu'elle n'accablerait pas mon malheureux ami, je lui demandai à genoux de lui marquer un peu d'intérêt, il y serait si sensible. J'écrivis à M. de Guémené qu'il avait encore un ami dont il pouvait entièrement disposer.

Le tumulte de Philadelphie m'était devenu insupportable, je voulus m'en tirer. Un voyage à Rhode-Island réunissait les avantages de me rapprocher des lettres qui arriveraient probablement dans le Nord, et de revoir cette charmante famille qui m'aimait si tendrement. Je partis donc, malgré la rigueur de la saison. On eut à Newport une joie inexprimable de me revoir : je n'y vis personne ; j'y menai une

vie douce et tranquille, et l'on y eut grand soin de moi.

Pendant que j'étais à Newport, vers le milieu du mois de mars, le paquebot américain *le Washington* arriva de France à Philadelphie. Le baron de Foks, mon aide de camp, m'apporta mes lettres à Newport : il y en avait deux de M^{me} de Coigny, une de Spa, du 26 juillet 1781, et une autre du 18 octobre de la même année. Je pleurais sincèrement M^{me} Dillon et M. de Voyer ; mais M^{me} de Coigny vivait et m'écrivait ; j'aurais pu la perdre, et je ne l'avais pas perdue ! Je ressentis un mouvement de joie aussi vif que l'avait été ma douleur : quelles lettres ! avec quelle simplicité touchante elles peignaient mon âme. Elle n'aimait point M. de Chabot ; elle me plaignait de l'avoir cru. Tous les éclaircissements qui pouvaient me rendre ma tranquillité, elle me les offrait avec tant de grâce ! Un mot suffisait pour me rassurer ; elle avait déjà fait ce que je lui demandais avec tant d'instances : elle plaignait M. de Guémené, elle ne l'accablait pas ; elle ne me disait pas qu'elle m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait tant sur mes sentiments pour elle, qu'elle me faisait presque autant de plaisir.

Les lettres venues par *le Washington* disaient la paix la plus éloignée que jamais. Huit jours après, j'appris par New-York qu'elle était faite. Je quittai Newport : ce ne fut pas sans regrets et sans attendrissement. Je passai quelques jours chez le général Washington, et je retournai à Philadelphie. La fré-

gate *l'Active* m'y apporta l'ordre de ramener en France les restes de l'armée française. Je reçus en même temps une lettre de M^{me} de Coigny, du 22 septembre 1782 : il était dit que toutes les lettres que je recevrais d'elle seraient de cinq mois de date. Je ne perdis pas de temps pour faire embarquer les troupes ; et le 11 mars 1783 nous appareillâmes de Wilmington pour la France.

FIN



MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN



